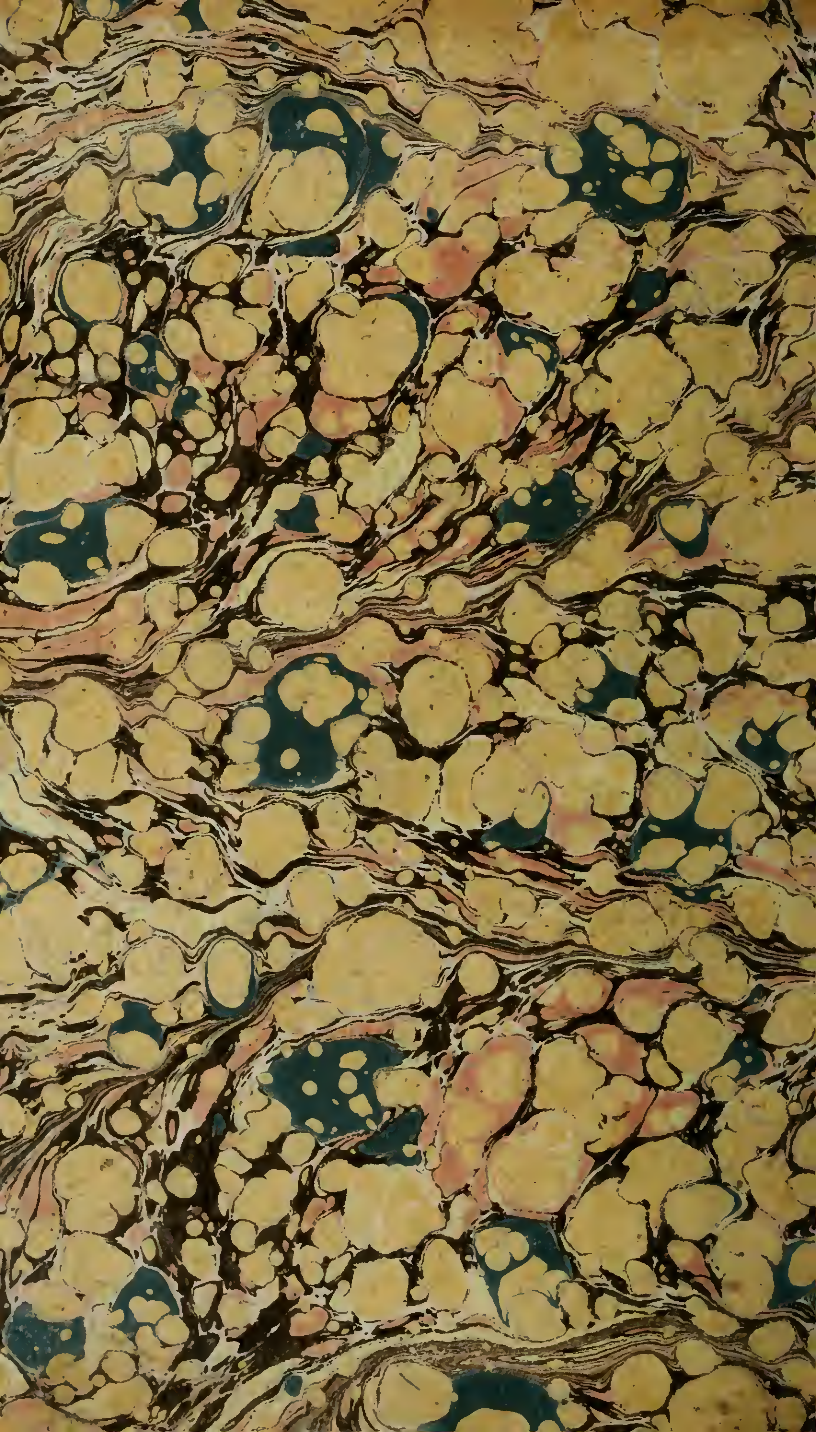
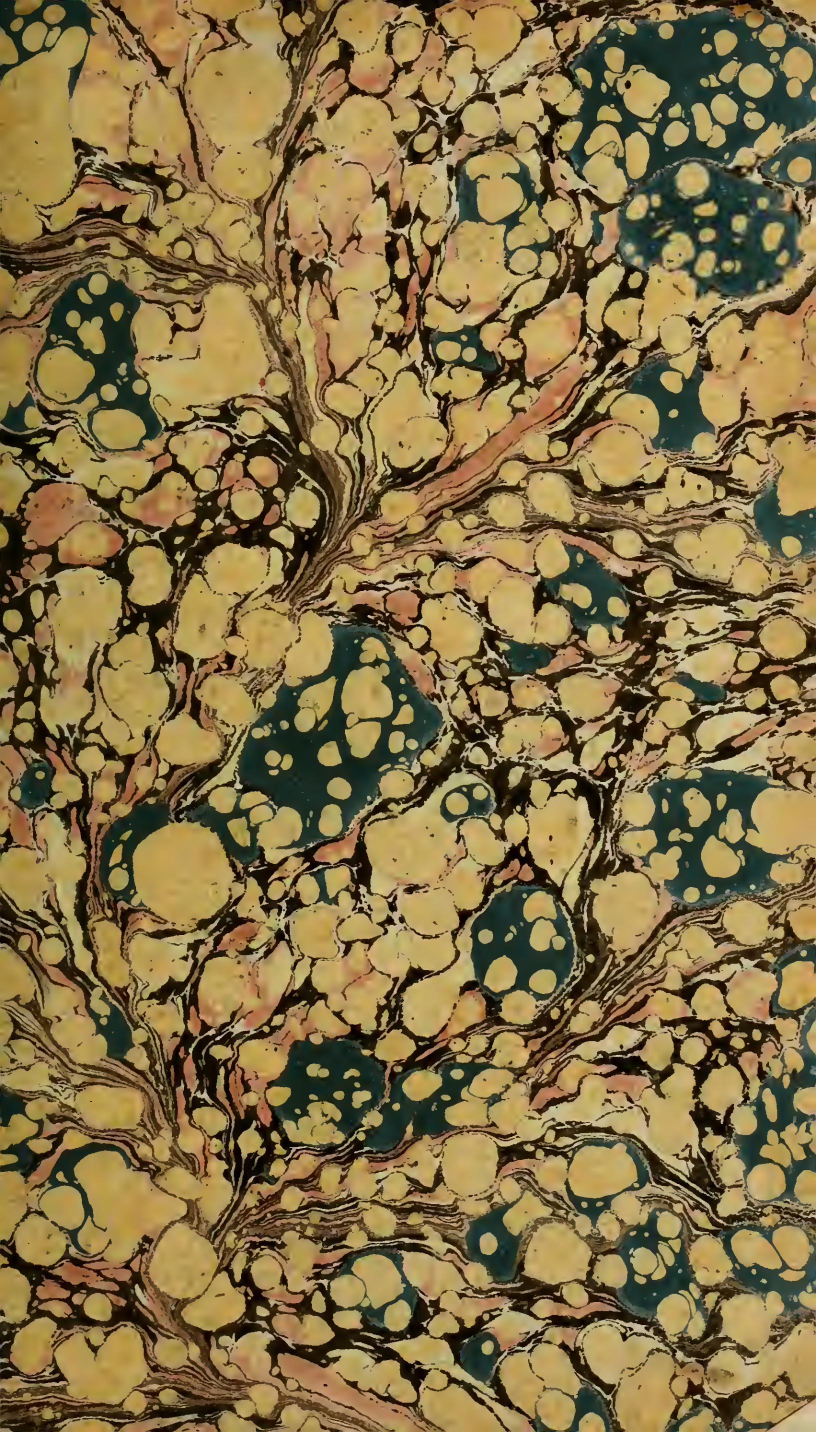






ŒUVRES

DE MADAME

DES HOULIERES.

TOME II.

ŒUVRES

DE MADAME

DES HOULIERES.

NOUVELLE EDITION,

DÉDIÉE AU SEXE AMATEUR DE LA POÉSIE AGRÉABLE.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

CHEZ DESRAY, RUE HAUTE-FEUILLE, n°. 36.

AN VII.



ŒUVRES

DE MADAME

DES HOULIERES.

STANCES IRRÉGULIÈRES

SUR

LES DERNIERES VICTOIRES DU ROI,

REMPORTÉES PENDANT LA CAMPAGNE DE 1690.

Fille du ciel, aimable paix,
Vous qui de tous les biens êtes toujours suivie,
Vous que l'aveugle erreur et la jalouse envie
Ont voulu d'ici-bas exiler pour jamais;
Louis est triomphant sur la terre et sur l'onde;
Ses nombreux ennemis sont confus, sont défaits:
Il va vous redonner au monde.

Si les secrets du ciel peuvent se pénétrer,
Les glorieux succès qu'il accorde à ses armes,
Forceront la discorde et l'envie à rentrer
Dans ces lieux destinés à d'éternelles larmes.
Oui, je prévois qu'avant le temps
Où les rossignols, par leurs chants,
Font retentir les bois de plaintes amoureuses,
Vous descendrez ici du céleste séjour.
Plus ses armes seront heureuses,
Plutôt vous serez de retour.

Entre les bras de la Victoire
On a vu ce héros déjà plus d'une fois,
Pour n'écouter que votre voix,
Imposer silence à sa gloire.
Son ame, au-dessus des faveurs
Que fait l'inconstante déesse,
N'a point ce lâche orgueil, ni ces dures rigueurs
Qui mettent le comble aux malheurs
D'un ennemi forcé d'avouer sa foiblesse,
Vice des vulgaires vainqueurs.
Ici la même main qui terrasse, relève;
Et toujours de Louis le triomphe s'achève
Par le retour de vos douceurs.

Plus à ses peuples qu'à lui-même,
Il ne voit qu'à regret ce qu'ils font aujourd'hui;

Et ses peuples, instruits à quel point il les aime,
Goûteroient un plaisir extrême
A donner tous leurs biens et tout leur sang pour lui.
Il voudroit qu'au milieu de ces brillantes fêtes
Qu'enfante un doux loisir dans les lieux où vous êtes,
Tous ses sujets pussent vieillir.
Ce glorieux souci sans cesse l'accompagne;
Des conquêtes qu'il fait, des batailles qu'il gagne,
Vous êtes le seul fruit qu'il prétend recueillir.

De rage et de douleur je les vois qui frémissent
Au bruit de ses fameux exploits,
Ces fiers princes qui vous haïssent,
Et qui, foulant aux pieds toutes sortes de lois,
Pour un usurpateur, trahissent
Leur gloire et l'intérêt des rois.
La terre a bu le sang de leurs meilleures troupes;
La mer, malgré les vents qui combattoient pour eux,
Pêle-mêle a reçu vaisseaux, canons, chaloupes,
Soldats et matelots, dans ses gouffres affreux.
Goûtez, charmante paix, une douce vengeance
Du mépris qu'ils ont fait de vos plus sacrés nœuds;
Vous serez la ressource et l'unique espérance,
De leur monstrueuse alliance
Qu'a cimentée un crime heureux.

LA SOLITUDE,

IDYLLE.

Charmante et paisible retraite,
Que de votre douceur je connois bien le prix!
Et que je conçois de mépris
Pour les vains embarras dont je me suis défaite!
Que sous ces chênes verts je passe d'heureux jours!
Dans ces lieux écartés que la nature est belle!
Rien ne la défigure; elle y garde toujours
La même autorité, qu'avant qu'on eût contre elle
Imaginé des loix l'inutile secours.
Ici le cerf, l'agneau, le paon, la tourterelle,
Pour la possession d'un champ ou d'un verger,
N'ont point ensemble de querelle;
Nul bien ne leur est étranger;
Nul n'exerce sur l'autre un pouvoir tyrannique;
Ils ne se doivent point de respects ni de soins;
Ce n'est que par les nœuds de l'amour qu'ils sont joints;
Et d'aïeux éclatans pas un d'eux ne se pique.
Hélas! pourquoi faut-il qu'en ces sauvages lieux
Soient réservés des biens si doux, si précieux?

Pourquoi n'y voit-on point d'avare, de parjure?
N'est-ce point qu'entre vous, tranquilles animaux,
Tous les biens sont communs, tous les rangs sont égaux,
Et que vous ne suivez que la seule nature?
Elle est sage chez vous, qui n'êtes point contraints
Par une loi bizarre et dure.
Quelle erreur a pu faire appeler les humains
Le chef-d'œuvre accompli de ses savantes mains?
Que pour se détromper de ces fausses chimères,
Qui nous rendent si fiers, si vains,
On vienne méditer dans ces lieux solitaires.
Avec étonnement j'y voi
Que le plus petit des reptiles,
Cent fois plus habile que moi,
Trouve pour tous ses maux des remèdes utiles.
Qui de nous, dans le temps de la prospérité,
A l'active fourmi ressemble?
A voir sa prévoyance, il semble
Qu'elle ait de l'avenir percé l'obscurité;
Et qu'étant au-dessus de la foiblesse humaine,
Elle ne fasse point de cas
De tout ce qu'étale d'appas
La volupté qui nous entraîne.
Quels états sont mieux policés
Que l'est une ruche d'abeilles?
C'est-là que les abus ne se sont point glissés,

Et que les volontés en tout temps sont pareilles.
De leur roi, qui les aime, elles sont le soutien;
On sent leur aiguillon dès qu'on cherche à lui nuire;
Pour les châtier il n'a rien;
Il n'est roi que pour les conduire,
Et que pour leur faire du bien.
En vain notre orgueil nous engage
A ravaler l'instinct qui dans chaque saison,
A la honte de la raison,
Pour tous les animaux est un guide si sage.
Ah! n'avons-nous pas dû nous dire mille fois,
En les voyant être heureux sans richesse,
Habiles sans étude, équitables sans lois,
Qu'ils possèdent seuls la sagesse?
Il n'en est presque point dont l'homme n'ait reçu
Des leçons qui l'ont fait rougir de sa foiblesse;
Et, quoiqu'il s'applaudisse, il doit à leur adresse
Plus d'un art que sans eux il n'auroit jamais su.
Innocens animaux, quelle reconnoissance
Avons-nous de tant de bienfaits?
Des présens de la terre, hélas! peu satisfaits,
Nous vous sacrifions à notre intempérance.
Quelle inhumanité! quelle lâche fureur!
Il n'est point d'animal dont l'homme n'adoucisse
La brutale et farouche humeur,
Et de l'homme il n'est point d'animal qui fléchisse

Le cruel et superbe coeur.
De quel droit, de quel front est-ce que l'on compare
Ceux à qui la nature a fait un coeur barbare,
Aux ours, aux sangliers, aux loups?
Ils sont moins barbares que nous.
Font-ils éprouver leur colère
Que lorsque d'un chasseur avide et téméraire
Le fer ennemi les atteint,
Ou que lorsque la faim les presse et les contraint
De chercher à la satisfaire?
Vaste et sombre forêt, leur séjour ordinaire,
N'est-ce, en vous traversant, que leur rage qu'on craint?
Hélas! combien de fois cette nuit infidelle
Que vous offrez contre l'ardeur
Dont au milieu du jour le soleil étincelle,
A-t-elle été fatale à la jeune pudeur?
Hélas! combien de fois, complice
Et de meurtres et de larcins,
A-t-elle dérobé de brigands, d'assassins,
Et d'autres scélérats aux yeux de la justice?
Combien avez-vous vu de fois
Le frère armé contre le frère,
Faire taire du sang la forte et tendre voix,
Et dans l'héritage d'un père
Par le crime acquérir de légitimes droits?
Parlez, forêts : jadis une de vos semblables

Daigna plus d'une fois répondre à des mortels :
Quelles fureurs aussi coupables
Pouvons-nous reprocher à vos hôtes cruels ?
Si quelquefois entr'eux une rage soudaine
Les porte à s'arracher le jour,
Ce n'est point l'intérêt, l'ambition, la haine
Qui les anime, c'est l'amour.
Lui seul leur fait troubler votre sacré silence ;
Amoureux, rivaux et jaloux,
Leur cœur ne peut souffrir la moindre préférence ;
La mort leur semble un sort plus doux.
D'une si belle excuse, au dur siècle où nous sommes,
On ne peut déguiser les maux que nous faisons ;
Non, des meurtres sanglans, des noires trahisons
L'Amour ne fournit plus aux hommes
Les violens conseils ni les tendres raisons.

AIR.

Triomphez, aimable printemps,
Du long et triste hiver qui désole nos champs,
Et redonnez à nos bocages,
En faveur des heureux amans,
De verts gazons, d'épais feuillages.

Qu'une agréable nuit règne au milieu du jour,
Et cachez les tendres mystères.
Revenez, hâtez-vous. Hélas! votre retour
Est peut-être attendu par cent jeunes bergères.

SUR LA MORT

DE M. LE DUC DE MONTAUSIER,

IDYLLE.

1690.

Sur le bord d'un ruisseau paisible
Olympe se livroit à de vives douleurs;
Et, malgré ses autres malheurs,
Au sort de Montausier attentive et sensible,
Disoit, en répandant des pleurs:
Qu'allez-vous devenir, belles infortunées,
Muses, qu'il protégea dès ses jeunes années?

Qu'allez-vous devenir, héroïques vertus,
Vous qui tremblantes, éplorées,
Après vos temples abattus,

Chez lui vous étiez retirées?
Les titres précieux, dont furent revêtus
Ces Grecs et ces Romains, ornemens de l'histoire,
Sont dus à ce héros d'immortelle mémoire,
Qui, par des sentiers peu battus,
Marcha d'un pas égal vers la solide gloire.

Muses, vertus, hélas! qui sera votre appui?
Et qui regardera comme d'affreux spectacles
Votre misère et votre ennui?
Qui vous écoutera? qui voudra, comme lui,
Vous conduire, à travers d'innombrables obstacles,
Au grand roi qui règne aujourd'hui?
Ah! qu'une telle perte ouvre de précipices!
Qu'elle va vous livrer à d'injustes caprices!
Que de dédains et de dégoûts!
Muses, vertus, hélas! l'ignorance et les vices,
Peut-être par sa mort triompheront de vous.

Injustice de la nature,
Les arbres, dont l'ombrage embellit ces côteaux,
Ne craignent point des ans l'irréparable injure;
Leur vieillesse ne sert qu'à les rendre plus beaux:
Après avoir d'un siècle achevé la mesure,
Ils passent bien avant dans des siècles nouveaux.

Où voit-on quelque homme qui dure
Autant que les sapins, les chênes et les ormeaux?

Mais pourquoi m'amuser, dans ma douleur mortelle,
A faire à la nature une vaine querelle?
Arbres, qui vivez plus que nous,
Jouissez d'un destin si doux;
J'ai bien d'autres sujets de murmurer contre elle.
Puis-je voir, sans blâmer des ordres si cruels,
Qu'un de ces indignes mortels
Que dans sa paresse elle forme
De ce qu'elle a de plus mauvais,
Plus tard que Montausier s'endorme
De ce fatal sommeil qui ne finit jamais?

Un excès de douleur et de délicatesse
Porte ma colère plus loin.
Tout homme, quel qu'il soit, dont elle a pris le soin
De conduire la vie à l'extrême vieillesse,
Quand il s'offre à mes yeux, les blesse.
Non, je ne saurois plus souffrir
Que de la fin d'un siècle ici quelqu'un approche,
Sans lui faire un secret reproche
Du long temps qu'il est à mourir.

Vous, qu'avec une ardeur sincère
J'invoquois pour sauver une tête si chère,

Dieux quelquefois ingrats et sourds,
Seize lustres entiers ne firent pas le cours
D'une vie également belle,
Et qui devoit durer toujours,
Si le mérite étoit un assuré secours
Contre une loi dure et cruelle.
Vous ne vouliez pas que son cœur
Eût le plaisir de voir ce prince, dont l'enfance
Fut confiée à sa prudence,
Une seconde fois vainqueur
Des fières nations que l'envie et l'erreur
Osent armer contre la France.
Vous êtes satisfaits. Les barbares efforts
De la déesse qui délie
Les invisibles nœuds qui joignent l'ame au corps,
Ont fait que sur les sombres bords
MONTAUSIER a rejoint sa divine Julie *.
Tous deux, malgré cette eau qui fait que tout s'oublie,
Sentent encor de doux transports;
Et tous deux sont suivis de ces illustres morts
Qui, dans une saison aux Muses plus propice,
Firent de leurs charmans accords

REMARQUE.

* Julie-Lucine d'Angennes, duchesse de Montausier, connue auparavant sous le nom de mademoiselle de Rambouillet, sur-tout par les Œuvres de Voiture.

Retentir si long-temps le palais d'Artenice,
Tandis que des grands noms du héros que je plains
Aux siècles à venir on transmet la mémoire,
Et que les plus savantes mains
Elèvent à l'envi des temples à sa gloire.

AIR.

Qu'est devenu cet heureux temps
Où le chant des oiseaux, les fleurs d'une prairie,
Et le soin de ma bergerie,
Me donnoient de si doux momens?
Cet heureux temps n'est plus, et je ne sais quel trouble
Fait que tous les plaisirs sont pour moi sans douceur.
J'ignore ce qui met ce trouble dans mon cœur;
Mais auprès d'Iris il redouble.

AIR.

Suivi des rossignols, des zéphyrs, des amours,
Et couronné de fleurs nouvelles,
Le printemps ramène toujours
Les plaisirs avec les beaux jours :
Mais, hélas! ce n'est plus pour les amans fidèles.

LETTRE A MADAME ***.

Je croyois ce matin ne vous aimer plus, madame, et le trouble secret avec lequel j'ouvre vos lettres, ne me désabusoit point; je prenois cette émotion trompeuse pour l'effet d'un dépit, que j'imaginois devoir être à l'épreuve de tous vos charmes. Mais à quoi sert, madame, de vous disputer quelque chose?

On se mutine aisément,
On s'appaise tout de même;
Et le raccommodement
Redouble l'engagement.

Encore un dépit ou deux, et je vous aimerai jusqu'à la folie. Si j'étois sûre qu'il produisît un aussi bon effet chez vous, les menaces que vous me faites ne me donneroient guère d'inquiétude. Loin d'appaiser votre colère, que je prendrois de plaisir à l'irriter! Mais, madame, vous m'avez trop bien instruite du pouvoir que vous conservez sur vous-même, pour prétendre à l'honneur de la détruire. Vous allez voir que, suivant vos ordres, je me souviens du jardin du Palais-Royal.

Ce jardin où je vous ai vue,
Tout désagréable qu'il est,
A je ne sais quoi qui me plaît.
Je n'y saurois entrer sans avoir l'ame émue;
J'y passe des jours sans ennui,
Moi qui traîne en tous lieux la douleur qui me tue.
D'où vient?.... Hélas! Iris, je m'en suis apperçue:
Ce charme ne vient pas de lui.

Que vous auriez de joie, madame, si je laissois à votre malice le loisir de réfléchir là-dessus, et qu'elle auroit bientôt trouvé une raison au plaisir que me donne quelquefois une promenade où je vous laissai voir tout mon cœur! Trouvez bon que je manque aujourd'hui de complaisance pour elle, et que je vous explique ce qui enchante mes chagrins dans un lieu où

quelque chose, plus fort que ma raison, me fait croire que je suis encore.

Ce n'est qu'à ma seule mémoire
Que je dois des momens si doux.
Ici tout me parle de vous;
Ici de votre cœur tout fait la tendre histoire.
Sur le bord de ces claires eaux,
N'ai-je pas vu vos yeux plus brillans et plus beaux,
Quoiqu'en tout temps, Iris, leur beauté soit extrême?
Ici je vous ai vu flatter mon jeune chien;
Là vous m'avez dit : Je vous aime.
. . . .

Sous ces ombrages verts, où, sans autres témoins
Que les rossignols et zéphyre,
Vous avez, par vos tendres soins,
Adouci le tourment que je n'osois vous dire;
Dans ces bois où mon cœur poussa tant de soupirs,
Où ce doux souvenir me rappelle sans cesse,
Hélas! Iris, que ma tendresse
Me donne de tristes plaisirs!

Cette occupation ne durera pas encore long-temps, madame; et je prétends bientôt aller goûter auprès de vous des plaisirs qui ne seront mêlés d'aucune amertume.

J'ai bien de la joie de la justice que MADAME rend à votre mérite. En échange, ayez-en un peu de celle que j'ai aujourd'hui; elle n'est pas sans raison. Je suis folle de vous en dire tant.

Adieu, madame, &c.

ÉPITRE

A M. DE PONTCHARTRAIN.

POUR l'état votre temps est un bien précieux
Dont il ne faut pas qu'on abuse;
Ainsi, sans les détours d'un art ingénieux,
Où souvent mon esprit s'amuse,
Je viens au fait, et je vous dis
Que moi, que le public, qui peut-être s'abuse,
Appelle la dixième muse,
Du matin au soir je maudis
Le barbare destin que de mes maux j'accuse.

VOUS, à qui le destin donne tant de beaux jours,
Sans mélange de mauvais tours,
Si, par reconnoissance pure,
Votre favorable secours

Me vouloit empêcher de lui dire toujours
Quelque atroce et nouvelle injure,
Et vouloit mettre enfin à couvert son honneur
Des reproches honteux dont la race future
L'accablera sur mon malheur;
L'occasion est belle, sûre;
Et vous êtes propre, seigneur,
A mettre à fin telle aventure.

En attendant qu'avec loisir
Vous raisonniez sur cette affaire,
Du moins sauvez ma gloire, et que le déplaisir
D'être par vous traitée en personne vulgaire,
Ne redouble point ma colère.
Lorsqu'Auguste dans Rome accabloit de bienfaits
Les mortels qui, pour lui, cueilloient sur le Parnasse
De ces fleurs dont l'éclat est encor vif et frais,
Est-ce qu'en bonne foi Virgile, Ovide, Horace,
Etoient les derniers satisfaits?

Seigneur, à l'avenir, épargnez-moi la honte
Dont me couvre un si dur affront;
Que tantôt à Brunet, que tantôt à Frémont,
Lorsque l'astre du jour sur l'horizon remonte,
Vienne de votre part un ordre un peu plus prompt,
Qui marque que Louis me distingue, et tient compte

Des lauriers dont cent fois j'ai couronné son front.
Que d'orgueil, dites-vous, se fait ici connoître!
Ah! n'allez pas si vîte; il ne faut pas toujours
Juger de ce qu'on sent par ce qu'on fait paroître.
Sous le faste et l'orgueil, dont est plein ce discours,
Je cache autre chose peut-être.

Peut-être moins sensible au grand nom.... mais, holà!
Sois que je sois trop vaine, ou trop infortunée,
N'approfondissons point cela.
Je me suis plainte à vous, j'ai soulagé par-là
Un dépit de près d'une année:
C'est assez; et de plus, voilà,
Sans vous avoir loué, ma lettre terminée.
Par cette circonstance elle vous plaira fort,
Je le sais. Mais combien de vérités j'immole
A la modeste humeur que vous donna le sort!
Sachez-m'en gré, seigneur; pour vous tenir parole,
Je me fais un cruel effort.

AIR.

DANS un bois sombre et solitaire,
Iris seule avec son berger,
Sentit que, s'il osoit devenir téméraire,
Elle couroit un grand danger.
La charmante couleur qu'un peu de honte attire,
Sur son beau teint se répandit;
Et le berger entendit
Ce que sa rougeur vouloit dire.

A MONSIEUR CAZE,

POUR LE JOUR DE SA FÊTE.

1690.

ON dit que je ne suis pas bête:
Cependant, n'en déplaise aux donneurs de renom,
Quand il faut chanter votre fête,
Je ne saurois tirer un seul vers de ma tête.

Jean ! Que dire sur Jean ? C'est un terrible nom,
Que jamais n'accompagne une épithète honnête.
Jean des Vignes, Jean Logne... où vais-je? Trouvez bon
Qu'en si beau chemin je m'arrête;
Et que, pour comparer vous et votre patron,
Je prenne sur un autre ton
Ce que la légende me prête.
M'y voilà. Commençons par le saint qu'aujourd'hui
Notre mère la sainte église
Ordonne que l'on solemnise;
Et voyons quel rapport vous avez avec lui.
Ou je m'y connois mal, ou vous n'en avez guère ;
Point du tout même, à parler franc.
L'évangéliste et vous, plus je vous considère,
Et plus je vais du noir au blanc.
Avoir pu de satan éviter tous les piéges ;
Avoir été d'un Dieu le disciple chéri ;
Jusqu'à la fin des temps voir les glaçons, les neiges,
Faire place au printemps fleuri ;
Privilège qui seul vaut tous les privilèges,
N'est pas, selon moi, ce qui fait
De l'apôtre et de vous toute la différence :
Et l'apocalypse est un trait
Qui, fussiez-vous un saint parfait,
Gâteroit fort la ressemblance.
O! qu'heureuses auroient été

Quantité de doctes cervelles,
Si saint Jean eût écrit avec la netteté
Qui, jointe au tour charmant, aux graces naturelles,
Rend vos tendres chansons si belles!
Mais que fais-je? où m'emporte un enjoûment outré?
Comparer un livre sacré
A de profanes bagatelles!
De telles libertés trouvent plus d'un censeur,
Qui charitablement en fait un mauvais conte.
Evitons un danger qui n'est jamais sans honte.
Peut-être chez le précurseur
Trouverons-nous mieux notre compte.
Essayons. Ah! c'est encor pis;
Vous n'êtes en rien parallèles.
Il prêchoit au désert, et vous dans les ruelles.
Une peau de chameau faisoit tous ses habits:
Vous donnez volontiers dans les modes nouvelles.
Il se désalteroit dans un coulant ruisseau,
Se nourrissoit de sauterelles:
Vous ne quitteriez pas les ortolans pour elles;
Et je me trompe fort, ou vous n'aimez que l'eau
Que boivent à longs traits les neuf doctes Pucelles.
Vous le voyez, j'ai beau chercher,
Tourner, approfondir, passer d'un saint à l'autre,
Vous n'avez rien du tout, soit dit sans vous fâcher,
Du précurseur ni de l'apôtre.

J'enrage cependant avec mon bel-esprit.
Aussi pourquoi faut-il, tourné comme vous êtes,
Porter un nom qui ne fournit
Rien d'agréable à dire aux plus savans poètes;
Et sur qui, si j'osois en croire mon dépit,
Je reviendrois aux épithètes?
Demeurez-en d'accord; ce n'est pas sans raison
Que, de votre nom effrayée,
Je me suis d'abord écriée :
Que dirai-je sur un tel nom?
J'ai prévu l'embarras. Quand je fais quelque ouvrage,
Je tâte toujours le terrain.
Ah! que maudit soit le parrain
Qui vous alla donner ce beau nom en partage!
Il étoit sans doute en courroux,
Et vouloit vous faire une injure.
Fût-il jamais un nom d'un plus mauvais augure?
Croyez-moi, débaptisez-vous.

RONDEAU.

Entre deux draps de toile belle et bonne,
Que très-souvent on rechange, on savonne,
La jeune Iris au cœur sincère et haut,
Aux yeux brillans, à l'esprit sans défaut,
Jusqu'à midi volontiers se mitonne.

Je ne combats de goûts contre personne :
Mais franchement sa paresse m'étonne ;
C'est demeurer seule plus qu'il ne faut
Entre deux draps.

Quand à rêver ainsi l'on s'abandonne,
Le traître amour rarement le pardonne ;
A soupirer on s'exerce bientôt :
Et la vertu soutient un grand assaut,
Quand une fille avec son cœur raisonne
Entre deux draps.

ÉPITRE

A MGR LE DUC DE BOURGOGNE,

SUR LA PRISE DE MONS,

qui fut lue à l'académie française le 25 août 1690.

Toi, chez qui la raison devance les années,
Toi qui fais déjà voir ces guerrières ardeurs
Dont ont brûlé tous les grands cœurs;
Prince, à qui je promis de belles destinées,
Quand, l'esprit agité de divines fureurs,
Je couvris ton berceau de fleurs,
Souffre qu'à ta gloire sensible
J'entre dans les raisons qui doivent t'irriter.
Pour un héros naissant quel chagrin plus terrible
Que lorsqu'il voit exécuter
Ce qu'on sait qu'il est impossible
A tous les héros d'imiter?
Pour flatter ta douleur, je sais qu'on pourra dire
Que les événemens divers
Qui font le destin d'un empire,

Circulent avec l'univers :
Qu'en son sein la nature enfin ne tient encloses
Qu'un nombre limité de choses,
Que nous voyons passer et revenir toujours:
Et qu'ainsi ta valeur, unie à ta prudence,
Pourra bien donner à la France
Des jours aussi beaux que nos jours.
Mais pourquoi t'abuser? Quand les guerres futures
Rameneroient pour toi ces grandes aventures
Qui de l'oubli sauvent les noms,
On ne reverra plus ensemble
Les circonstances que rassemble,
En faveur de LOUIS, la conquête de Mons.
Cherche pourtant à suivre l'exemple qu'il te donne.
Si l'immortel laurier dont son front se couronne
N'est réservé que pour lui seul,
Tu dois te consoler dans l'agréable attente
D'une gloire assez éclatante :
Tu peux, sans être égal à ton auguste aïeul,
Passer tous les héros que l'antiquité vante.

Tu t'offenses, prince charmant!
Mais écoute un peu moins ta fierté naturelle;
Et, pour voir sur ce rare et grand événement
Si je parle plus juste qu'elle,
Quitte les Jeux, les Ris où ton âge t'appelle;

Entre avec moi pour un moment
Dans tout ce que renferme une action si belle.
Vois cet amas prodigieux
De bombes, de canons, images de la foudre
Qui jadis réduisit en poudre
Les titans trop ambitieux.
Dans le même temps, considère
Ce camp où l'abondance accompagne les pas
D'un monde de vaillans soldats,
Peu semblable à ces camps qu'une affreuse misère
Dépeuple autant que les combats.
Avec tant de secret, d'activité, d'adresse,
Un si grand dessein s'est conduit,
Que la nymphe qui vole et qui parle sans cesse,
N'en a pu répandre le bruit.
Utile et glorieux ouvrage
De ce ministre habile, infatigable et sage,
Que le plus grand des rois de sa main a formé;
Que ni difficulté, ni travail ne rebute;
Et qui, soit qu'il conseille, ou soit qu'il exécute,
De l'esprit de Louis est toujours animé.

Sur ces préludes de victoire
C'est assez arrêter tes yeux;
Regarde naître en d'autres lieux
D'autres occasions de gloire.

Vois l'orgueilleux Nassau, ce fameux criminel,
A la paix obstacle éternel,
Quitter ces sables blancs que la mer enveloppe.
Vois cet usurpateur à travers les hasards
Toucher à d'autres bords, et de toute l'Europe
Attirer sur lui les regards.
Dans ces vastes marais où jadis ses ancêtres
Ouvrirent la porte aux erreurs,
Quand d'un peuple infidèle armé contre ses maîtres
Ils animèrent les fureurs;
Il se voit une cour nombreuse, magnifique,
De guerriers et de souverains,
Victimes de sa politique.
Il voit ces fiers républicains
Mettre leur sort entre ses mains,
Souffrir qu'il leur impose un joug pesant et rude;
Et d'un peuple ennemi de toute servitude
N'être plus aujourd'hui que les fantômes vains.

Tandis qu'à longs traits il s'enivre
De l'encens qu'il reçoit, des honneurs qu'on lui rend,
Louis, que la victoire est engagée à suivre,
Marche, attaque Mons, et le prend.
Il semble que Nassau, de diverses provinces,
N'ait pris soin d'assembler ce grand nombre de princes
Qu'il avoit flattés, éblouis

Par l'agréable espoir d'une vengeance prompte,
Que pour voir de plus près sa honte,
Et le triomphe de Louis.

Qu'il est beau ce triomphe! et quelle vigilance,
Quelle valeur, quelle puissance,
D'un coup-d'œil fait-il découvrir?
Mais combien coûte-t-il d'alarmes?
Hélas! est-ce aux rois à s'offrir
Au capricieux sort des armes?
Et quand Louis trouvoit des charmes
Aux dangers où sans cesse on le voyoit courir,
Songeoit-il qu'on payoit par des torrens de larmes
La gloire qu'en soldat il venoit d'acquérir?

Songeoit-il que déjà ce dangereux exemple
A séduit le héros à qui tu dois le jour?
Par quels périls à Philisbourg
Grava-t-il son nom dans le temple
Où la gloire fait son séjour!
Mais à quoi sert-il de s'en plaindre?
Toi-même, pour te faire un nom aussi fameux,
Quelque jour pour toi feras craindre
Ce qu'on craint aujourd'hui pour eux.

La valeur chez les rois devroit toujours se taire.
Former de glorieux projets

Est ce qu'ils doivent savoir faire :
L'honneur d'exécuter appartient aux sujets.
Ce n'est point une loi trop dure
De s'offrir pour son prince aux plus terribles coups.
Non, dans quelque intérêt que mette la nature
D'un sort si brillant et si doux,
Jamais un grand cœur ne murmure.
Hélas ! qui peut le savoir mieux ?
Le sang d'un fils, l'objet de toute ma tendresse,
Et qu'à ce roi vengeur des querelles des cieux
Mon zèle a consacré dès sa tendre jeunesse,
Ne vient-il pas pour lui de couler à ses yeux ?

Jeune prince, l'espoir de ce puissant empire,
De Nice asservie à nos lois,
Et de tant d'autres grands exploits,
Que j'aurois de choses à dire !
Mais la voix me manque, et mes doigts
Ne sauroient plus tirer aucuns sons de la lyre
Qu'Apollon, favorable au zèle qui m'inspire,
Pour célébrer Louis, me prêta tant de fois.

ÉPITRE

A M. LE PELLETIER DE SOUZI.

1691.

Je ne saurois m'en empêcher;
Il faut, seigneur, que je vous gronde.
Je vous cherche avec soin; mais j'ai beau vous chercher,
Je ne saurois vous approcher,
Que lorsque votre porte ouverte à tout le monde,
Me mêle avec les gens qu'on aime à dépêcher.
Quelque réflexion profonde
Que fasse là-dessus mon esprit alarmé,
Je ne devine point sur quoi cela se fonde,
Et je n'ai pas accoutumé
Que dans la foule on me confonde.
Si vous pouviez savoir les affligeans discours
Que me tient en secret le plus insurmontable,
Le plus dangereux des amours,
Vous seriez moins impraticable.
Vous êtes étonné, Seigneur;

Mais que votre esprit se rassure.
Je n'aspire point à l'honneur
D'aucune galante aventure.
L'amour dont je vous parle, à lui-même est borné;
Il ſait d'un peu d'encens toute sa nourriture:
La raison, la sagesse, en vain l'ont condamné;
Avec nous cet amour est né;
Autant que nous cet amour dure.
C'est un ſoible, il est vrai; mais, tout examiné,
C'est un foible que la nature
Aux plus grands hommes a donné.

Personne n'est assez sincère
Pour avouer comme je fais,
Tout ce que fait souffrir l'amour-propre en colère.
L'un dit: Je n'en ai point; l'autre: Je n'en ai guère.
Si de tels discours étoient vrais,
Les dames craindroient moins qu'on les vît négligées,
De n'avoir pas dormi seroient moins affligées,
Et n'emprunteroient pas d'attraits:
Les amans, les guerriers ne romproient point la tête
De leur bonne fortune, et de tous leurs hauts faits:
Messieurs les beaux-esprits se feroient moins de fêtes;
Et quand ce qu'ils font est mauvais,
Ils souffriroient du moins en paix

Qu'on fît de leur ouvrage une critique honnête.
Mais que fais-je? et pourquoi dans ma lettre entasser
Bagatelle sur bagatelle?
Seigneur, en la lisant, vous pouvez les passer.
Revenons à notre querelle.
Comme votre bonté, jointe à votre pouvoir,
A beaucoup d'importuns tous les jours vous expose,
Peut-être croyez-vous que je ne veux vous voir
Que pour demander quelque chose;
En ce cas, c'est bien fait d'avoir sa porte close:
Dans un temps de besoins et d'embarras tissu,
Demandeur, quel qu'il soit, doit être mal reçu.
Mais, seigneur, un portier doit-il être barbare,
Quand on vient pour remercier?
Et d'un compliment aussi rare
Doit-on si peu se soucier?

Ne diroit-on pas à m'entendre,
Que le malheur du temps fixe votre bonté;
Que pour les maux d'autrui vous devenez moins tendre,
Et qu'un remercîment doit, par sa rareté,
Agréablement vous surprendre?
Ah! si, comme chacun a de différens goûts,
Les raretés pouvoient vous plaire,
Il faudroit, pour vous satisfaire,
Vous faire voir des gens qui se plaignent de vous.

Mais où les rencontrer, quand chacun vous honore?
Quand de tous côtés on n'entend
Que des gens, que l'excès de vos bontés surprend,
Qui se disent : Personne en vain ne les implore ;
Par-tout il fait de cœurs une riche moisson ;
Et quoiqu'il serve bien, on ne voit point encore
De malheureux de sa façon.
Que cet éloge est grand! Seigneur, toute la gloire
Qu'au milieu des sanglans combats
Donne une célèbre victoire,
A beaucoup près ne la vaut pas.
D'un si précieux caractère
On a vu la nature avare en tous les temps ;
Et même dans le cours des emplois éclatans,
Un si beau naturel ne se conserve guère.
Cependant, moi, qu'on ne verra
Ni juger brusquement d'une chose future,
Ni mettre volontiers mon bien à l'aventure,
Je gagerois ce qu'on voudra,
Que, lorsque de Louis l'équité toute pure
Vous placera, seigneur, au gré de mes souhaits,
L'abondance de ses bienfaits,
Dont le parfait mérite est toujours la mesure,
En vous ne corrompra jamais
Ce qu'a mis de bon la nature ;
Et je gagnerai ma gageure.

En attendant cet heureux jour,
Où, par une conduite habile, juste et sage,
Vous ramènerez ce bel âge,
Où le monde naissant du bien et de l'amour
Faisoit un innocent usage;
Donnez ordre, seigneur, qu'on ne me dise plus
Ce qu'on s'accoutume à me dire.
Souffrez que j'aille enfin, dans vos momens perdus,
Délasser votre esprit de tout l'ennui qu'attire
Un pénible travail et des soins assidus.
Je ne m'en fierai point à moi seule, et je pense
Qu'avec moi je vous mènerai
Des gens de votre connoissance,
Horace, Virgile, Térence;
Et peut-être avec eux je vous amuserai.

AIR.

La campagne a perdu les fleurs qui l'embellissent,
Les oiseaux ne font plus d'agréables concerts,
Les bois sont dépouillés de leurs feuillages verts:
N'est-il point encor temps que mes craintes finissent?
Qui peut empêcher le retour

De ce jeune héros, si cher à ma mémoire?
Hélas! n'a-t-il donc point assez fait pour la gloire,
Et ne doit-il rien à l'Amour?

ÉPITRE A LA GOUTTE.

1691.

Fille des Plaisirs, triste Goutte,
Qu'on dit que la richesse accompagne toujours;
Vous que jamais on ne redoute
Quand sous un toit rustique on voit couler ses jours,
Je ne viens pas ici pleine d'impatience,
Essayer, par des vœux, d'ordinaire impuissans,
D'adoucir votre violence.
Goutte, le croirez-vous? c'est par reconnoissance
Que je vous offre de l'encens.

De cette nouveauté vous paroissez charmée.
Faite pour n'inspirer que de durs sentimens,
A de tendres remercîmens
Vous n'êtes point accoutumée.
Commencez à goûter ce qu'ils ont de douceurs;
Qu'on vous rende par-tout de suprêmes honneurs;

Qu'en bronze, qu'en marbre on vous voie,
Triomphante de la santé,
Rétablir dans nos cœurs le repos et la joie.
A combien de périls Louis seroit en proie,
Si vous n'aviez pas mis ses jours en sûreté !

Tout ce qu'affrontoit son courage
En forçant de Namur les orgueilleux remparts,
Peignoit l'effroi sur le visage
Des généreux guerriers dont ce héros partage
Les pénibles travaux, les glorieux hasards.
Dans la crainte de lui déplaire,
On n'osoit condamner son ardeur téméraire,
Bien qu'elle pût nous mettre au comble du malheur;
A force de respect, on devenoit coupable.
Vous seule, Goutte secourable,
Avez osé donner un frein à sa valeur.

Hélas ! qui l'auroit dit, à voir couler nos larmes,
Dans ce temps que la paix consacroit au repos,
Où de vives douleurs attaquoient ce héros,
Que ses maux quelque jour auroient pour nous des charmes?
Mais quel bruit, quelle voix se répand dans les airs?
Quoi donc, messagère invisible
De tout ce qui se fait dans ce vaste univers,

* Auprès du grand Roi que tu sers
On voit couler le sang! Evénement terrible,
Quelle idée offrez-vous à mon cœur agité?
Sur l'excès de valeur et d'intrépidité,
Ce héros sera-t-il toujours incorrigible?
Vous n'avez pas assez duré,
Goutte, dont j'étois si contente.
Vous trompez ma plus douce attente,
Vous en qui j'espérois, et que j'avois juré
De célébrer un jour par quelque grande fête,
Si, pour nous conserver une si chère tête,
Dans le camp de Namur vous aviez mesuré
Votre durée à sa conquête.

Ah! que ne laisse-t-il à son auguste fils
Dompter de mortels ennemis,
Fameux par leur rang, par leur nombre,
Mais qu'à suivre son char le ciel a condamnés?
Qu'il ne nous quitte plus, qu'il se repose à l'ombre
Des lauriers qu'il a moissonnés.
N'est-il point las de vaincre? et ne doit-il pas croire
Que son nom, pour durer toujours,
N'a plus affaire du secours
De quelque nouvelle victoire?

REMARQUE.

* Plusieurs personnes blessées auprès du roi, au siége de Namur.

Ces Grecs et ces Romains si vantés dans l'histoire,
Ont sauvé leurs noms du trépas
Par des faits moins brillans, moins dignes de mémoire.
Affreuse avidité de gloire !
La sienne efface tout, et ne lui suffit pas !

De tant de nations la chère et vaine idole,
Nassau, par plus d'un crime en monarque érigé,
Dès qu'il sait Namur assiégé,
Frémit, rassemble tout, et vers la Sambre vole.
A voir si près de nous flotter ses étendards,
A quelque noble effort qui n'auroit dû s'attendre ?
Mais, tout savant qu'il est dans le métier de Mars,
Il semble n'être enfin venu que pour apprendre
Le grand art de forcer une place à se rendre :
Et, pour ses alliés toujours rempli d'égards,
Lancer sur notre camp de menaçans regards
Est tout ce qu'il ose entreprendre.

Tout ce qui justifie et nourrit les terreurs,
L'art, la nature, cent mille hommes,
Et ce que l'hiver a d'horreurs,
Malgré la saison où nous sommes,
Auront vainement entrepris
De rendre Namur imprenable ;
Quand Louis l'attaque, il est pris.

Et cet amas de rois que sa puissance accable,
Est la montagne de la fable,
Qui de l'attention fait passer au mépris.

Non, je ne me suis point trompée:
Je vois courir le peuple, et je lis dans ses yeux
Que Louis est victorieux.
Ma crainte pour sa vie est enfin dissipée;
Et je n'aspire plus qu'à revoir dans ces lieux
Ce héros dont mon ame est toujours occupée.
Goutte, qu'on vit trop tôt finir,
Et dont je viens d'avoir l'audace de me plaindre,
Puisque pour ce vainqueur on n'a plus rien à craindre,
Gardez-vous bien de revenir.

Ne le dérobez point à notre impatience.
Lorsqu'il est éloigné de nous,
Tout est enseveli dans un morne silence,
Et le foible plaisir que donne l'espérance,
Est le seul plaisir qui soit doux.
Mais, Goutte, s'il est vrai ce qu'on nous dit sans cesse,
Que jusqu'à l'extrême vieillesse
Vous conduisez les jours, lorsque vous ne venez
Qu'après qu'on a passé huit lustres,
Pour des jours précieux et toujours fortunés,
Jours qui sont tous marqués par quelques faits illustres,
Quelle espérance vous donnez!

EPITRE CHAGRINE

AU P. DE LA CHAIZE,

CONFESSEUR DU ROI.

MARS 1692.

Sous le débris de vos attraits
Voulez-vous demeurer toujours ensevelie?
M'a dit quelqu'un, d'un nom que par raison je tais,
Qui s'est imaginé que ma mélancolie
Vient moins d'une santé dès long-temps affoiblie,
Que du reproche amer qu'en secret je me fais,
De n'être plus assez jolie
Pour faire naître encor quelque tendre folie;
Frivole honneur, sur quoi je ne comptai jamais.

Apprenez, me disoit ce quelqu'un anonyme,
Que, lorsque ce qu'on a de beau
Est du temps ou des maux devenu la victime,
Il faut, pour acquérir une nouvelle estime,
Se faire un mérite nouveau;

Que c'est ne vivre plus que de vivre inutile;
Qu'il faut, dans quelque rang qu'on soit,
Que jusqu'au dernier jour une personne habile
Tienne au monde par quelque endroit.
Vous ne répondez point! d'où vient votre silence?
Il vient, lui dis-je alors, exprès pour découvrir
Où tendoit cette belle et sage remontrance,
De ce qu'en moi-même je pense
Quel mérite nouveau je pourrois acquérir.
Je n'en vois point, tant je suis sotte.
Abus! s'écria-t-il, hé! devenez dévote.
Ne la devient-on pas à la ville, à la cour?
Moi, dévote! qui, moi? m'écriai-je à mon tour,
L'esprit blessé d'un terme employé d'ordinaire
Lorsque d'un hypocrite on parle avec détour.
Oui, me répliqua-t-il, vous ne sauriez mieux faire.
De la dévotion ayez moins de frayeur:
Elle est rude pour le vulgaire;
Mais pour vous il ne faut qu'un peu d'extérieur.
Allez, pour soutenir le dévot caractère,
Il n'en coûtera pas beaucoup à votre cœur.

Tout ce que la fortune a pour vous d'injustices,
Par-là pourroit se réparer.
Regardez vos parens vieillir sans bénéfices:
Songez qu'à votre époux cinquante ans de services

N'ont encor pu rien procurer;
Qu'un tas de créanciers à votre porte gronde,
Et que chez les dévots, biens, honneur, tout abonde;
Que la mode est pour eux, et peut long-temps durer;
Et qu'outre ces raisons sur qui chacun se fonde,
Vous aurez droit de censurer
Les actions de tout le monde.

Allons doucement, s'il vous plaît,
Lui dis-je : et supposé qu'à vos leçons fidelle,
Je prenne aux yeux du monde une forme nouvelle
Par une raison d'intérêt,
Louis, éclairé comme il est,
Quoi que vous osiez me promettre,
Connoîtra ma fourbe; il pénètre
Au-delà de ce qui paroît.
A quoi m'aura servi ma dévote grimace
Qu'à m'en faire moins estimer?
Malheur, dont la simple menace
Plus que la mort peut m'alarmer.

Quand, me répliqua-t-il, on est à votre place,
Il ne faut pas avoir tant de précaution.
Mais, dût pour vous le sort ne changer point de face,
Certain air de dévotion,
Lorsque l'on n'est plus jeune, a toujours bonne grace;

Redoublez votre attention.
Voyez quel privilége au nôtre peut atteindre :
Avec des mots choisis aussi doux que le miel,
Sur les gens d'un mérite à craindre
On répand à grands flots le fiel.
On peut impunément, pour l'intérêt du ciel,
Être dur, se venger, faire des injustices.
Tout n'est pour les dévots que péché véniel.
Nous savons en vertus transformer tous les vices.
De la dévotion c'est là l'essentiel.

Taisez-vous, scélérat, m'écriai-je irritée ;
Tout commerce est fini pour jamais entre nous.
J'en aurois avec un athée
Mille fois plutôt qu'avec vous.
Mais tandis qu'en discours ma colère s'exhale,
Ce faux, ce dangereux ami
Sort de mon cabinet, traverse chambre et salle
D'un air brusque et confus, d'un pas mal affermi,
Et me laisse une horreur qu'aucune horreur n'égale.
Ah ! c'est un dévot de cabale,
Mais qui ne sait encor son métier qu'à demi.
Il faut de l'art au choix des raisons qu'on étale.
Aussi les habiles dévots
Selon les gens ont leur morale,
Et ne se livrent pas ainsi mal-à-propos.

Qu'ils sont à redouter! Sur une bagatelle
Leur donne-t-on le moindre ennui?
Leur vengeance est toujours cruelle.
On n'a point avec eux de légère querelle.
Fâche-t-on un dévot? c'est Dieu qu'on fâche en lui.
Ces apôtres du temps, qui des premiers apôtres
Ne nous font point ressouvenir,
Pardonnent bien moins que nous autres.
Contr'eux veut-on se maintenir,
Empêcher qu'à leurs biens ils ne joignent les nôtres?
C'est une impiété qu'on ne peut trop punir.
De la religion c'est ainsi qu'ils se jouent.
Ils ont un air pieux répandu sur le front,
Que leurs actions désavouent.
Ils sont faux en tout ce qu'ils font.

Le métier de dévot, ou plutôt d'hypocrite,
Devient presque toujours la ressource des gens
Qu'une longue débauche a rendus indigens;
Des femmes que la beauté quitte,
Ou qui d'un mauvais bruit n'ont pu se préserver;
Et de ceux qui, pour s'élever,
N'ont qu'un médiocre mérite.
Dès que du cagotisme on fait profession,
De tout ce qu'on a fait la mémoire s'efface:
C'est sur la réputation

Un excellent vernis qu'on passe.
Si je pouvois trouver d'assez noires couleurs,
Que j'aimerois à faire une fidelle image
Du fond de leurs perfides cœurs!
Moi qui hais le fard dans les mœurs
Encor plus que sur le visage,
Et qui sais tous les tours que mettent en usage
Nos plus célèbres imposteurs;
Quel plaisir pour moi! quelle joie
De démasquer ces scélérats,
A qui le vrai mérite est tous les jours en proie,
Et qui, pour l'accabler par une sûre voie,
De l'intérêt du ciel couvrent leurs attentats!

Mais, me pourra dire un critique,
Votre esprit s'égare : arrêtez.
Quand pour les faux dévots votre haine s'explique,
Songez bien contre vous quelles gens vous mettez.
Pour affoiblir les coups que sur eux vous portez,
Ils vous peindront au roi comme une libertine.
Je frémis des ennuis que vous vous apprêtez.
Croyez-moi, contre vous que rien ne les chagrine.

Non, non, dirois-je à ce censeur,
Je suis leur ennemie, et fais gloire de l'être;
Et, s'ils osoient sur moi répandre leur noirceur,

Quelque ouvrage pourroit paroître
Où je les traiterois avec moins de douceur,
Et par leurs noms enfin je les ferois connoître.
Hé! quoi donc? parce que le roi
De toutes les vertus donne de grands exemples;
Que pieux, charitable, assidu dans nos temples,
Il aime le Seigneur, le sert de bonne foi;
Que pour ses intérêts il soutient seul la guerre;
Qu'il a planté la croix aux deux bouts de la terre,
Et que des libertins il fut toujours l'effroi;
On n'osera parler contre les hypocrites?
Hé! qu'ont-ils de commun avec un tel héros?
Censeur, sur ce que vous me dites
J'ai l'esprit dans un plein repos.

O vous, qui de Louis heureux et sacré guide,
Lui dispensez du ciel les célestes trésors;
Vous, dont la piété solide,
Loin d'étaler aux yeux de fastueux dehors,
Et d'avoir d'indiscrets transports,
Est pour juger d'autrui toujours lent et timide;
Vous enfin, dont la probité,
Du sang dont vous sortez égale la noblesse;
Daignez auprès du prince aider la vérité,
Si quelque hypocrite irrité
En lui parlant de moi la blesse.

De ma foi, de mes moeurs vous êtes satisfait.
Vous ne l'êtes pas tant, peut-être,
De ma soumission pour le souverain Être,
Dans les maux que souvent la fortune me fait:
Mais si je ne suis pas dans un état parfait,
Je sens que j'y voudrois bien être.
Oui, je voudrois pouvoir, comme vous le voulez,
Sanctifier les maux qui me livrent la guerre.
Ah! que mon cœur n'est-il de ces cœurs isolés,
Qui par aucun endroit ne tiennent à la terre,
Qui sont à leurs devoirs sans réserve immolés,
A qui la grace assure une pleine victoire,
Et qui, d'un divin feu brûlés,
A la possession de l'éternelle gloire
Ne sont pas en vain appelés?

LETTRE A MADAME D'USSÉ,

FILLE DE MONSIEUR DE VAUBAN *.

JANVIER 1692.

Quelqu'un qui n'est pas votre époux,
Et pour qui cependant, soit dit sans vous déplaire,
Vous sentez quelque chose et de vif et de doux,
Me disoit l'autre jour de prendre un ton sévère
Pour.... Mais dans vos beaux yeux je vois de la colère!
Loin de gronder, appaisez-vous;
Ce quelqu'un n'est, Iris, que votre illustre père.

Elle papillonne toujours,
Me disoit ce grand homme, et rien ne la corrige;
En attendant qu'un jour la raison la dirige,
Elle auroit grand besoin de quelque autre secours.
Employez tous les traits que fournit la satire
Contre une activité qui du matin au soir

REMARQUE.

* C'est elle que Rousseau a célébrée.

La fait courir, sauter et rire.
Assez imprudemment je lui promis d'écrire:
Car, quelle raison peut valoir
Contre un léger défaut que la jeunesse donne,
Et que je ne connois personne
Qui ne voulût encore avoir?

Avecque quatorze ans écrits sur le visage,
Il vous feroit beau voir prendre un air sérieux:
Ne renversez point l'ordre établi par l'usage.
Hé! que peut-on faire de mieux,
Que de folâtrer à votre âge!
Vous avez devant vous dix ans de badinage;
Qu'il ne s'y mêle point de momens ennuyeux.
Qu'entre les jeux, les ris, s'écoule et se partage
Un temps si beau, si précieux.
Vous n'en aurez que trop, hélas! pour être sage.

Tout bien considéré, qu'est-ce que gâte en vous
L'activité qu'on vous reproche?
Votre esprit n'en est pas moins doux:
Vos yeux n'en blessent pas de moins dangereux coups
L'insensible qui vous approche.
Vous mène-t-elle à gauche, ou plus loin qu'il ne faut?
Non, Iris; et plus je raisonne,
Moins je trouve qu'un tel défaut

Ote les agrémens que la nature donne.
Par exemple, voici des faits
Assez connus pour qu'on s'y fonde.
Les zéphyrs, les ruisseaux ne s'arrêtent jamais;
Par leur activité perdent-ils leurs attraits?
Contre elle est-il quelqu'un qui gronde?
Et voit-on qu'on trouve mauvais
Que ce Dieu, que déjà vous fournissez de traits,
Aille sans cesse par le monde
Troubler des cœurs l'heureuse paix?

Mais, sans chercher si loin, et sans tant de mystère,
Quels exemples d'activité
Ne rencontrez-vous point dans votre illustre père?
Il lui sied bien, en vérité,
De me proposer de vous faire
Des leçons de tranquillité,
Lui qui, soit en paix, soit en guerre,
Goûte moins le repos que ne font les lutins;
Lui qui, presque semblable à ces fiers paladins,
Qui parcouroient toute la terre,
Enlève à des géans envieux et mutins,
Non de libertines infantes,
Mais, en chemin faisant, des places importantes,
Qui de l'heureuse France assurent les destins!
Que sur ses procédés, Iris, il réfléchisse,

Et qu'il nous dise un peu s'il croit qu'il soit permis
De considérer comme un vice
Ce courage agissant qu'en lui le ciel a mis.
Si quelqu'un peut s'en plaindre avec quelque justice,
Ce ne sont que nos ennemis.

Comme la bonne foi dans mes discours éclate,
Je ne vous dissimule pas
Qu'en suivant mes conseils on peut faire un faux pas,
Et que l'affaire est délicate.
Ils sont beaux cependant; mais, jeune et belle Iris,
Il ne faut point que je me flatte,
Le temps diminuera leur prix.
Ainsi, quand vous voudrez suivre ce que j'écris,
Regardez-en toujours la date.

De Paris, la veille des Rois,
L'an mil six cent quatre-vingt-douze,
Temps où, par de sévères lois,
L'église défend qu'on épouse.

RONDEAU.

Coiffé d'un vilain bonnet gras,
Martin est gîté dans des draps,
A-peu-près blancs comme l'ébène,
Où puces et poux à centaine
Viennent faire de bons repas.

Un vieux pot de terre est en bas,
Où ce polisson fait son cas;
Que n'en est-il par la mordienne
Coiffé!

Sur le plancher est un gros tas
De livres rongés par les rats;
D'onguens suspects la table est pleine.
Cependant Martin croit sans peine
Plus d'un cœur de ses doux appas
Coiffé.

A MONSIEUR L'ABBÉ DE LAVAU,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

25 AOUT 1692.

Il est aujourd'hui votre fête ;
Et, de ces agréables fleurs,
Dont le temps ne sauroit effacer les couleurs,
Ma main devroit, abbé, couronner votre tête.
Mais, hélas ! depuis quelques jours
Je cherche en vain sur le Parnasse
Ces vives fleurs que rien n'efface,
Et que vous y cueillez toujours.
Que vous donner donc en leur place ?
Un simple bonjour ? C'est trop peu :
Mon cœur ? C'est un peu trop, quoique sa saison passe.
Il ne faut même pas, de votre propre aveu,
Que jamais de son cœur mon sexe se défasse ;
Et d'ailleurs, dans le train où vous a mis la grace,
Train qui chez vous n'est point un jeu,
Le présent d'un cœur embarrasse.

Je sais que depuis quelque temps
On donne pour bouquet des bijoux importans.
Mais, quand vous verrez la Fortune,
Demandez-lui si dans ces lieux
Où les Muses chantent le mieux,
Elle daigne en mettre quelqu'une
En pouvoir de donner des bijoux précieux?
Pas une des neuf sœurs par elle n'est aidée.
Abbé, le nom de bel-esprit
Ici ne donne point d'idée
De gloire, d'aise, de crédit,
Comme de certains noms, qui, d'abord qu'on les dit,
Tout pauvres qu'ils sont par eux-mêmes,
Remplissent l'esprit de trésors,
De voluptés, d'honneurs suprêmes;
Par-tout excellens passe-ports
Des vices de l'ame et du corps.

Je m'égare, et je moralise
Peut-être un peu hors de saison.
Qu'y faire? Malgré la raison,
Dans tout ce qu'on écrit, on se caractérise.
Cependant revenons à vous,
Tâchons par des souhaits de nous tirer d'affaire.
Je sais que c'est ne donner guère;
Mais ceux que la nature a formés, comme nous,

D'un limon moins grossier que le limon vulgaire,
Trouvent des charmes aussi doux
Dans les souhaits d'un cœur sincère,
Que dans les plus riches bijoux.
Ce n'est ni du savoir, ni de l'esprit solide,
Ni de la piété qu'il faut vous souhaiter :
Vous en avez assez, abbé, pour en prêter.
Est-ce une conduite rigide?
Est-ce une probité sur quoi pouvoir compter?
Encor moins. Votre cœur jamais ne vous expose
Aux dérèglemens, aux noirceurs
Que la foiblesse humaine cause:
Et, sur le mérite et les mœurs,
On pourroit défier les plus fins connoisseurs
De vous souhaiter quelque chose.

Tout ce qu'une femme résout
Arrive, bien ou mal, comme il est dans sa tête.
Je veux par des souhaits célébrer votre fête;
Et j'en trouve un à faire enfin selon mon goût.
Je ne sais s'il sera du vôtre,
Abbé; le voici sans façon.
Saint Louis est votre patron;
Louis-le-Grand en est un autre,
Au gré de bien des gens, pour le moins aussi bon.
Que, pour vous faire un sort qui soit digne d'envie,

Leurs soins, à votre égard, se partagent ainsi:
Que l'un, lorsqu'à cent ans vous sortirez d'ici,
Vous procure les biens de l'éternelle vie;
Et que l'autre vous rende heureux en celle-ci!

VERS ALLÉGORIQUES

A MES ENFANS.

JANVIER 1693.

DANS ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre:
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.

Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau,
Vous, de ce hameau
L'honneur et la joie;
Vous qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse
Sur l'herbette épaisse
Un plaisir nouveau?
Que je vous regrette!
Mais il faut céder;
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris;
Il rit de mes craintes,
Et, sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis mes amours!
Que Pan vous défende:

Hélas! il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs
Du dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras pâturages;
J'en conserverai,
Tant que je vivrai,
La douce mémoire;
Et que mes chansons,
En mille façons
Porteront sa gloire,
Du rivage heureux
Où vif et pompeux
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature

Toute sa parure;
Jusqu'en ces climats
Où, sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

ÉPITRE A MONSEIGNEUR,

SUR SON DÉPART POUR L'ALLEMAGNE.

1693.

PARTEZ, jeune héros, partez;
A de nouveaux exploits la Gloire vous appelle.
Peut-être de beaux yeux, si vous les écoutez,
Vous diront que la Gloire est injuste et cruelle:
Mais, des lauriers offerts par elle,
Bien que chèrement achetés,
La couronne est cent fois plus durable et plus belle
Que les myrtes fleuris qui vous sont présentés.

ALLEZ encor dompter et punir l'Allemagne,
Ce fantôme orgueilleux de l'Empire Romain,

Que rien de sa splendeur aujourd'hui n'accompagne.
Que, par votre vaillante main,
Sur les bords de l'Oder, du Danube et du Mein,
Plus d'une bataille se gagne.
A ces fleuves fameux donnez le même rein
Qu'on vous a vu donner au Rhin
Dès votre première campagne.

De leurs fiers souverains devenus des sujets,
La valeur se consume en superbes projets,
Toujours sûrs, à ce qu'il leur semble ;
Toujours dans leur conseil quelque place se prend ;
Mais contre Louis seul qu'ont-ils fait tous ensemble?
Quel de leurs forts enfin contre vous se défend?
Allez les dépouiller des honneurs qu'on leur rend :
Au-delà du Rhin l'aigle tremble,
Et la victoire vous attend.

Comme le vainqueur de l'Asie
Coupa ce nœud fatal qu'il ne put dénouer,
Vous romprez une ligue, appui de l'hérésie,
Dont, pour ses intérêts, Nassau sait se jouer.
Oui, prince, on vous verra dissiper et confondre
Cette ligue fertile en crimes inouis.
Votre bras doit lancer la foudre de Louis :
C'est assez pour nous en répondre.

Que par vos travaux glorieux,
La paix, cette belle exilée,
Que les hardis complots d'un prince ambitieux
Ont fait remonter dans les cieux,
Sur la terre soit rappelée;
Et que, malgré l'espoir des esprits factieux,
Avant la saison triste et dure
Où des froids aquilons le souffle furieux
Dépouille nos champs de verdure,
La paix soit de retour avec vous dans ces lieux.
Déjà plus d'une fois le monarque invincible
Dont vous avez reçu le jour,
Aux larmes des peuples sensible,
Immola la victoire à cet heureux retour.
Le cœur encor touché d'une douleur si belle,
Il renonceroit sans ennui
A tout ce que la guerre a de flatteur pour lui,
Si l'on établissoit une paix éternelle.
Louis ne combat aujourd'hui
Et ne triomphe que pour elle.
Ces ambitieux conquérans,
Pour qui la terre entière eût été trop petite,
N'étoient pas des héros véritablement grands:
Une valeur féroce étoit tout leur mérite.
S'ils n'avoient pris le cruel soin
De porter au bout de la terre,

Sans droit et sans pitié, le flambeau de la guerre,
Leurs noms si respectés n'auroient pas volé loin.
Athènes dans ses murs, Persépolis et Rome,
Ont vu, par la grandeur des vices, des forfaits,
Que dans l'oisiveté d'une profonde paix,
Le héros n'étoit plus qu'un homme.

Entre Louis et ces héros,
Dont malgré deux mille ans dure encor la mémoire,
Que les comparaisons se font mal à propos!
La guerre, où l'accompagne en tout temps la victoire,
N'est pas un secours pour sa gloire;
Rien n'en ternit l'éclat dans le sein du repos.
Sur la seule valeur elle n'est point fondée:
Rempli d'une plus haute idée,
Et jamais, juste, sage et pieux à demi,
Il n'est pas moins grand à Versailles,
Que lorsqu'aux yeux jaloux d'un superbe ennemi,
De Mons et de Namur il force les murailles.

Quel exemple pour vous! prince, dites-vous bien,
Et même avec quelques alarmes,
Que c'est par les vertus autant que par les armes,
Qu'on n'a point vu de règne aussi beau que le sien:
Que lorsque sa valeur, qu'aucun péril n'étonne,
D'un nouveau laurier le couronne,
Et que, sur les débris affreux

D'hommes et de remparts, son triomphe s'apprête;
Ce jour, pour sa gloire fameux,
Est d'un peuple ennemi, devenu sa conquête,
Regardé comme un jour heureux.
Si, parmi les horreurs que la guerre fait naître,
Louis est adoré de ses nouveaux sujets,
De combien verra-t-on leur attachement croître,
Quand la paix fera disparoître
De la flamme et du sang les funestes objets;
Et qu'alors ils verront ce roi, digne de l'être,
A notre seul bonheur borner tous ses projets,
Et se faire obéir plus en père qu'en maître!

Jeune et vaillant héros, l'Europe attend de vous
Cette paix aux peuples si chère!
Portez aux ennemis de si terribles coups,
Qu'ils soient encor forcés une fois à la faire.
A l'épouse éplorée elle rendroit l'époux;
Elle rendroit le fils à la tremblante mère;
Elle rameneroit les timides amours.
Alors, prince charmant, il est aisé de croire
Qu'au milieu des plaisirs, fait pour vaincre toujours,
Une autre sorte de victoire,
Pour les tendres cœurs d'un grand prix,
Vous rendra ces myrtes fleuris
A qui vous préférez la gloire.

ÉPITRE

A MME LA COMTESSE D'ALEGRE.

1693.

NON, charmante Iris, dans ma lettre
Je n'ai point employé les précieux trésors
Que l'Inde étale sur ses bords.
Quand on veut parler juste, on ne sauroit les mettre
Que dans l'expression des brillantes couleurs,
Qui font que les plus vives fleurs
Avec votre beau teint n'oseroient se commettre.
S'il arrive qu'un jour je chante dans mes vers
Ce teint toujours vainqueur des plus affreux hivers,
Que ne pourrois-je point là-dessus me permettre!

DES roses dont à son réveil
La jeune amante de Céphale
Sème la route du Soleil,
Des pleurs dont s'enrichit la mer orientale,
Lorsque son tendre cœur déteste le sommeil
D'un vieux époux contraint à devenir cigale;

Je prendrai la fraîcheur, le blanc et le vermeil,
Pour composer un teint à votre teint pareil;
Et je ne ferai rien cependant qui l'égale.

Ces précieuses gouttes d'eau
Que la brûlante ardeur du céleste flambeau
Durcit dans le sein de la terre,
Les diamans, ces beaux cailloux,
Du feu de vos regards, ce feu brillant et doux,
Plus à craindre pourtant que le feu du tonnerre,
Serviront à peindre l'éclat:
Et, dans la dureté qui leur est naturelle,
Peut-être trouverois-je à faire un parallèle
D'un cœur que mille amans accusent d'être ingrat.

Pour peindre la beauté de cette tresse blonde,
Que les jeunes zéphyrs, ces petits imprudens,
Rendent quelquefois vagabonde,
Je prendrai le soleil, lorsqu'au sortir de l'onde,
Le bain aura rendu ses rayons moins ardens.
Iris, quand je voudrai parler de votre bouche,
Le rouge du rubis sera d'un grand secours;
Ce beau rouge si vif, qu'on craint presque toujours
De se brûler quand on y touche.

Voila pour vous, aimable Iris,
Ce qu'on peut emprunter sur le rivage More.

Mais à ce riche amas de rayons, de rubis,
De diamans, de fleurs qu'on vient de voir éclore,
Et de perles que font les larmes de l'Aurore,
Lorsqu'elle les répand dans le sein de Thétis,
Il manque quelque chose encore.

C'est un esprit solide, agréable, élevé,
Qui ne cherche point à paroître,
Et qui, par un excellent maître,
Fut dès le berceau cultivé :
C'est un cœur généreux, sincère, droit et tendre,
Toujours par la vertu conduit, et préservé
D'un dangereux poison pour les cœurs réservé,
Qui d'abord les réduit en cendre.
Où tout cela peut-il se prendre?
Iris, quand je l'aurois trouvé,
Le portrait, que pour vous je brûle d'entreprendre,
Sera si ressemblant et si bien achevé,
Qu'on ne pourra pas s'y méprendre.

ÉPITRE A M. ARNAUD,

FERMIER-GÉNÉRAL.

OCTOBRE 1693.

Après que tous les élémens,
Par d'horribles déréglemens,
Nous ont fait une longue guerre;
Lorsqu'il semble que le soleil
N'est plus amoureux de la terre,
Par quel charme ai-je à mon réveil
Une pièce de vin pareil
Au précieux nectar du maître du tonnerre?

Quel généreux mortel peut avoir pris ce soin,
Dont nos modernes Esculapes
S'avisent de trouver que j'ai tant de besoin,
Quand on n'a tiré de nos grappes
Qu'un vin qui, froid et verd, du verjus n'est pas loin?
Ce ne peut être que Timandre.
A ce goût de n'épargner rien
Quand on trouve un service à rendre,

Et de faire toujours du bien,
On ne sauroit pas se méprendre :
Peu de cœurs là-dessus sont faits comme le sien.

Oui, Timandre, c'est vous, et de l'illustre race
Dont le ciel vous a fait sortir,
Vous suivez pas à pas la glorieuse trace.
On ne voit rien en vous qui puisse démentir
La piété, la noble audace,
La générosité, l'éclat
De ces arcs-boutans de l'état,
Ni de ces héros de la grace,
Qui, pour les concerts du Parnasse,
Eurent toujours un goût si fin, si délicat.

C'est à ce doux penchant qu'ils ont eu pour les Muses,
Qui d'eux a passé jusqu'à vous,
Que je dois l'amitié qui se forme entre nous,
Et qui vous fait chercher tant d'agréables ruses,
Pour faire que chez moi l'on trouve tous les jours
De café, de liqueurs une pleine abondance,
Et de ce vin dont l'excellence
Pour ma santé, dit-on, sera d'un grand secours.

Quoi que l'histoire en puisse dire,
Le vin qui jadis dans Tibur

D'Horace égayoit la satyre,
Le vin qu'Anacréon célébroit sur sa lyre,
N'étoit ni si beau ni si pur.
A des rubis fondus sa couleur est semblable;
Il tient ce que promet sa brillante couleur;
Une utile et douce chaleur
Fait qu'on pense, au sortir de table,
Avoir pris de cet or potable
Qui triomphe des ans, qui chasse la douleur,
Qui fait tout, et qui par malheur
N'a jamais été qu'une fable.

Cependant, quelque précieux
Que soit un tel breuvage, un zèle ardent et tendre
Pour le public le fait répandre,
Quand Louis est victorieux.
Les muids sont défoncés dans les brillantes fêtes
Où pour lui l'on rend grace aux cieux;
Et, tandis que le bruit de ses grandes conquêtes
Trouble ses ennemis, de sa gloire envieux,
Votre excellent vin dans ces lieux
Trouble un nombre infini de têtes.

Qui l'auroit pu penser? Moi, qui dès le berceau
Suis en habitude de boire
Avec les filles de mémoire,

Et de m'enivrer de cette eau
Qui des ténèbres du tombeau
A le droit de sauver la gloire;
Enfin, moi, qui jusqu'aujourd'hui
N'avois avec Bacchus presque point de commerce,
J'ai fait connoissance avec lui.
Heureuse si ce dieu peut dissiper l'ennui
Du maudit sort qui me traverse,
Et d'une santé foible être le ferme appui!

Quand je songe pourtant en personne sensée,
A votre présent merveilleux,
A ne vous rien cacher, il me vient en pensée
Qu'il peut, tout beau qu'il est, être un peu dangereux.
On ne pourroit pas mieux s'y prendre,
Pour faire une galante et douce trahison.
Quelque force qu'ait la raison,
Hélas! contre le vin peut-elle se défendre?
Non, et souvent l'Amour mêle, pour nous surprendre,
Dans le vin son subtil poison.
Mais, par bonheur pour moi, Timandre,
Vous êtes plus sage que tendre;
Et d'ailleurs, je suis loin de la belle saison
Où les pièges sont bons à tendre.

AU ROI,

MADRIGAL.

OCTOBRE 1693.

Louis, que vous imitez bien
Cet être indépendant dont vous êtes l'image!
Comme lui, des rois qu'on outrage
Vous êtes le vengeur et l'unique soutien:
Comme lui, votre main foudroie
Ces coupables mortels, dont les noires fureurs
Ont mis toute l'Europe en proie
A ce que la guerre a d'horreurs:
Comme lui, rempli de clémence,
Quelque douceur qu'ait la vengeance,
Vous êtes prêt à pardonner;
Et sur les bords du Pô, du Rhin et de la Meuse,
Vous ne les accablez, que pour les amener,
Par un prompt repentir, à cette paix heureuse
Que vous seul pouvez leur donner.

LA TUBÉREUSE,

A MADAME ***.

SANS me plaindre de la nature,
Je voyois les premières fleurs
Répandre dans les airs d'agréables odeurs,
Et mêler leurs vives couleurs
Avec la naissante verdure,
Quand un plus important souci
Que celui d'embellir la terre,
A la charmante Flore, au milieu d'un parterre,
Me força de parler ainsi :

JEUNE divinité, pour qui le doux zéphyre
Pousse tant d'amoureux soupirs,
Vous qui ramenez les plaisirs,
Vous dont toutes les fleurs reconnoissent l'empire,
De celles du printemps que n'ai-je le destin !
Je sais que leur beauté ne dure qu'un matin,
Et que d'un sort plus doux ma naissance est suivie ;
Mais elles naissent dans le temps
Qu'on célèbre en ces lieux la fête de Silvie.

Hélas! que je leur porte envie,
Et que je voudrois bien fleurir dans le printemps!

Un si juste choix toucha le cœur de Flore;
Et, malgré l'ordre des saisons,
A peine le soleil eut-il vu deux maisons,
Que ma fleur commença d'éclore.
Je perds avec plaisir, dans cet heureux état,
Les honneurs que l'été m'apprête;
Et, pour couronner votre tête,
Je parois ce matin avec tout mon éclat.
Si par mon doux parfum j'obtiens cet avantage,
Fière d'un tel emploi, je verrai sans ennui
Mes sœurs dans quelques mois rendre un pareil hommage
Au plus grand prince d'aujourd'hui.

RÉFLEXIONS MORALES

SUR L'ENVIE IMMODÉRÉE DE FAIRE PASSER SON NOM A LA POSTÉRITÉ.

NOVEMBRE 1693.

La savante Chéron, par son divin pinceau,
Me redonne un éclat nouveau;
Elle force aujourd'hui les Graces,
Dont mes cruels ennuis et mes longues douleurs
Laissent sur mon visage à peine quelques traces,
D'y venir reprendre leurs places:
Elle me rend enfin mes premières couleurs.
Par son art, la race future
Connoîtra les présens que me fit la nature:
Et je puis espérer qu'avec un tel secours,
Tandis que j'errerai sur les sombres rivages,
Je pourrai faire encor quelque honneur à nos jours.
Oui, je puis m'en flatter: plaire et durer toujours,
Est le destin de ses ouvrages.

Fol orgueil! et du cœur humain
Aveugle et fatale foiblesse!

Nous maîtriserez-vous sans cesse ?
Et n'aurons-nous jamais un généreux dédain
Pour tout ce qui s'oppose aux loix de la Sagesse ?
Non : l'amour-propre en nous est toujours le plus fort;
Et, malgré les combats que la Sagesse livre,
On croit se dérober en partie à la mort,
Quand dans quelque chose on peut vivre.
Cette agréable erreur est la source des soins
Qui dévorent le cœur des hommes :
Loin de savoir jouir de l'état où nous sommes,
C'est à quoi nous pensons le moins.
Une gloire frivole et jamais possédée,
Fait qu'en tous lieux, à tous momens,
L'avenir remplit notre idée ;
Il est l'unique but de nos empressemens.
Pour obtenir qu'un jour notre nom y parvienne,
Et pour nous l'assurer durable et glorieux,
Nous perdons le présent, ce temps si précieux,
Le seul bien qui nous appartienne,
Et qui, tel qu'un éclair, disparoît à nos yeux.
Au bonheur des humains leurs chimères s'opposent :
Victimes de leur vanité,
Il n'est chagrin, travail, danger, adversité,
A quoi les mortels ne s'exposent,
Pour transmettre leurs noms à la postérité.

A QUEL dessein, dans quelles vues,
Tant d'obélisques, de portraits,
D'arcs, de médailles, de statues,
De villes, de tombeaux, de temples, de palais,
Par leur ordre ont-ils été faits?
D'où vient que, pour avoir un grand nom dans l'histoire,
Ils ont à pleines mains répandu les bienfaits,
Si ce n'est dans l'espoir de rendre leur mémoire
Illustre et durable à jamais?

IL est vrai que ces espérances
Ont quelquefois servi de frein aux passions;
Que par elles les loix, les beaux-arts, les sciences,
Ont formé les esprits, poli les nations,
Embelli l'univers par des travaux immenses,
Et porté les héros aux grandes actions.
Mais aussi, combien d'impostures,
De sacriléges, d'attentats,
D'erreurs, de cruautés, de guerres, de parjures,
A produit le desir d'être, après le trépas,
L'entretien des races futures!
Deux chemins différens, et presque aussi battus,
Au temple de mémoire également conduisent.
Le nom de Pénélope et le nom de Titus,
Avec ceux de Médée et de Néron s'y lisent:
Les grands crimes immortalisent

Autant que les grandes vertus.
Je sais que la gloire est trop belle
Pour ne pas inspirer de violens desirs :
La chercher, l'acquérir, et pouvoir jouir d'elle,
Est le plus parfait des plaisirs.
Oui, ce bonheur pour l'homme est le bonheur suprême,
Mais c'est-là qu'il faut s'arrêter.
Tout charmé qu'il en est, à quelque point qu'il l'aime,
Il a peu de bon sens, quand il va s'entêter
De la vanité de porter
Sa gloire au-delà de lui-même;
Et quand, toujours en proie à ce desir extrême,
Il perd le temps de la goûter.

Encor, si dans les champs que le Cocyte arrose,
Dépouillé de toute autre chose,
Il étoit permis d'espérer
De jouir de sa renommée,
Je serois bien moins animée
Contre les soins qu'on prend pour la faire durer.
Mais quand nous descendons dans ces demeures sombres,
La Gloire ne suit point nos ombres;
Nous perdons pour jamais tout ce qu'elle a de doux:
Et, quelque bruit que le mérite,
La valeur, la beauté, puissent faire après nous,
Hélas! on n'entend rien sur les bords du Cocyte.

Par où donc ces grands noms d'illustres, de fameux,
Après quoi les mortels courent toute leur vie,
Avides de laisser un long souvenir d'eux,
Doivent-ils faire tant d'envie?
Est-ce par intérêt pour d'indignes neveux,
Qui seuls de ces grands noms jouissent,
Qui ne les font valoir qu'en des discours pompeux,
Et qui, toujours plongés dans un désordre affreux,
Par des lâchetés les flétrissent?

De ces heureux mortels qui n'ont point eu d'égaux,
Tel est l'ordinaire partage.
Traités par la nature avec moins d'avantage
Que la plupart des animaux,
Leur race dégénère, et l'on voit d'âge en âge
En elle s'effacer l'éclat de leurs travaux.
Des choses d'ici-bas c'est le vrai caractère.
Il est rare qu'un fils marche dans le sentier
Que suivoit un illustre père.
Des mœurs comme des biens on n'est pas héritier;
Et d'exemple on ne s'instruit guère.

Tandis que le soleil se lève encor pour nous,
Je conviens que rien n'est plus doux
Que de pouvoir sûrement croire
Qu'après qu'un froid nuage aura couvert nos yeux,

Rien de lâche, rien d'odieux,
Ne souillera notre mémoire;
Que, regrettés par nos amis,
Dans leur cœur nous vivrons encore.
Pour un tel avenir tous les soins sont permis:
C'est par cet endroit seul que l'amour-propre honore;
Il faut laisser le reste entre les mains du sort.
Quand le mérite est vrai, mille fameux exemples
Ont fait voir que le temps ne lui fait point de tort.
On refuse aux vivans des temples
Qu'on leur élève après leur mort.

Quoi! l'homme, ce chef-d'œuvre à qui rien n'est semblable;
Quoi! l'homme, pour qui seul on forma l'univers;
Lui, dont l'œil a percé le voile impénétrable
Dont les arrangemens et les ressorts divers
De la nature sont couverts!
Lui, des loix et des arts l'inventeur admirable,
Aveugle pour lui seul, ne peut-il discerner,
Quand il n'est question que de se gouverner,
Le faux bien du bien véritable?

Vaine réflexion! inutile discours!
L'homme, malgré votre secours,
Du frivole avenir sera toujours la dupe;
Sur ses vrais intérêts il craint de voir trop clair;

Et, dans la vanité qui sans cesse l'occupe,
Ce nouvel Ixion n'embrasse que de l'air.
N'être plus qu'un peu de poussière,
Blesse l'orgueil dont l'homme est plein.
Il a beau faire voir un visage serein,
Et traiter de sang froid une telle matière;
Tout dément ses dehors, tout sert à nous prouver
Que par un nom célèbre il cherche à se sauver
D'une destruction entière.

Mais d'où vient qu'aujourd'hui mon esprit est si vain?
Que fais-je? et de quel droit est-ce que je censure
Le goût de tout le genre humain,
Ce goût, favori qui lui dure
Depuis qu'une immortelle main
Du ténébreux chaos a tiré la nature?
Ai-je acquis dans le monde assez d'autorité
Pour rendre mes raisons utiles,
Et pour détruire en lui ce fonds de vanité
Qui ne peut lui laisser aucuns momens tranquilles?
Non; mais un esprit d'équité
A combattre le faux incessamment m'attache,
Et fait qu'à tout hasard j'écris ce que m'arrache
La force de la vérité.

Hé! comment pourrois-je prétendre
De guérir les mortels de cette vieille erreur

Qu'ils aiment jusqu'à la fureur,
Si moi, qui la condamne, ai peine à m'en défendre?
Ce portrait, dont Apelle auroit été jaloux,
Me remplit, malgré moi, de la flatteuse attente
Que je ne saurois voir dans autrui sans courroux.
Foible raison, que l'homme vante,
Voilà quel est le fond qu'on peut faire sur vous.
Toujours vains, toujours faux, toujours pleins d'injustice,
Nous crions dans tous nos discours,
Contre les passions, les foiblesses, les vices,
Où nous succombons tous les jours.

MADRIGAL

DE M. TURGOT DE SAINT-CLAIR,

SUR LES RÉFLEXIONS MORALES.

NOVEMBRE 1693.

La chimère que vous blâmez,
Des Houlières, par modestie,
Aux héros les plus renommés
Pour vous demande une amnistie.

Pourrez-vous du Parnasse appaiser le courroux ?
Ceux qui du grand Louis nous promettent l'histoire,
La nature et vos vers ne seront pas pour vous.
Des rares dons du ciel on peut être jaloux ;
On n'en peut trop long-temps conserver la mémoire.
La mère des vertus, c'est l'amour de la gloire.

RÉPONSE

A M. TURGOT DE SAINT-CLAIR.

MADRIGAL.

NOVEMBRE 1693.

Vous, qui vous couronnez de rameaux toujours verts
Qu'aiment les filles de mémoire,
Saint-Clair, comment pouvez-vous croire
Que j'ai prétendu dans mes vers
Condamner l'amour de la gloire ?
Si vous les aviez lus avec attention,
Une telle prévention
D'un reproche flatteur ne seroit pas suivie.
Relisez ; désabusez-vous :

Vous verrez que, des biens qu'on goûte en cette vie,
Je trouve que la gloire est le bien le plus doux;
Et que je n'ai porté mes coups
Que sur l'immodérée et ridicule envie
De l'étendre au-delà de nous.

ÉPITRE A M. FLÉCHIER,

ÉVÊQUE DE LAVAUR, ET ENSUITE DE NÎMES.

1693.

Damon, que vous êtes peu tendre!
Ne vous pourrois-je point imiter quelque jour?
Faire à Paris un long séjour,
Savoir que chez les morts je suis prête à descendre,
Et, sans daigner me voir, retourner à la cour!

Est-ce que la gloire immortelle
Dont vous venez d'être couvert,
Fait que le souvenir se perd
D'une amitié tendre et fidelle?
Non, vous êtes accoutumé
A voir tout le monde charmé

De votre divine éloquence.
L'orgueil sur votre esprit ne prend point de pouvoir,
Et votre seule négligence
Vous a fait partir sans me voir.

Vous rompez pour jamais cette amitié sincère,
Et qui de mon timide cœur
Étoit la principale affaire.
Hélas! d'où vient tant de froideur?
Qu'ai-je fait pour la faire naître?
Ah! craignez que dans ma douleur
Je n'engage l'Amour, contre vous, á paroître
Dans les intérêts de sa sœur.
Cette menace vous alarme.
Un sage être amoureux! qu'est-ce qu'on en diroit?
Évitez ce malheur. Un soupir, une larme,
Chez la postérité vous déshonoreroit.
Les sévères loix du Portique
Doivent rendre, qui les pratique,
Inaccessible aux passions;
Et les moindres émotions
Sont des crimes pour un stoïque.

Quelle honte pour vous, qui voyez sans pitié
Toutes les foiblesses humaines,
Si, pour punir les torts faits à mon amitié,

Quelque Iris vous rendoit plus fou de la moitié
Que tous les Céladons, que tous les Artamènes!
Sur vos doctes emplois ne vous assurez pas.
Tremblez, Damon, tremblez: la raison des grands hommes,
Tant des siècles passés que du siècle où nous sommes,
Dans un si beau chemin a fait plus d'un faux pas.
Ce petit dieu malin, au dos chargé de plumes,
Dont le dépit, les amertumes,
Sont pour les tendres cœurs des sources de plaisirs,
Vous fera, s'il le veut, pousser de longs soupirs
Au milieu de mille volumes.

Contre la rigueur des destins
La morale pourroit rendre une ame assez forte:
Mais, Damon, eussiez-vous des Grecs et des Latins
Toutes les raisons pour escorte,
L'Amour n'en seroit pas d'un jour plus tard vainqueur.
Lorsqu'il veut entrer dans un cœur,
Il ne s'amuse pas à frapper à la porte.

Il aime à triompher de l'orgueil d'un savant;
C'est sa plus éclatante et plus douce victoire.
Ces sages qu'on nous vante tant,
Et dont vous effacez la gloire,
Pour s'empêcher d'aimer firent de vains efforts;
Et toute leur philosophie

Ne leur servit, Damon, qu'à sauver les dehors
D'une voluptueuse vie.

Ainsi, plus agité que ne le sont les flots
Lorsqu'Éole ouvre sa caverne,
Mon cœur fait des desseins contre votre repos,
En cœur que le dépit gouverne.
Mais, dans ce dangereux dépit,
Ma raison s'est rendue aussi-tôt la maîtresse :
Il vaut mieux, à ce qu'elle dit,
Qu'un ami comme vous ait un peu de paresse,
Que trop d'empressement et de délicatesse.

Contre un foible dépit, dont elle rompt le cours,
Ne cherchez donc point de secours;
Je ne laisserai point à ce guide infidèle
La conduite d'un cœur qui respecta toujours
De la triste raison l'autorité cruelle.
Que tous vos jours, Damon, soient de tranquilles jours;
Que jamais rien ne renouvelle
En vous le souvenir d'une amitié si belle.
Je sens frémir mon cœur à ce triste discours :
La tendresse en gémit; mais les retours vers elle
Sont de trop dangereux retours.

PARAPHRASE

DU PSEAUME XII,

USQUEQUO, DOMINE.

1693.

Vous, du vaste univers et l'auteur et le maître,
Vous seul de qui j'attends un assuré secours,
Jusques à quand, Seigneur, passerai-je mes jours
Dans les cruels ennuis que le malheur fait naître?
Avez-vous résolu de m'oublier toujours?
        Pour rendre mes peines légères,
Et pour me garantir des plus affreux hasards,
N'êtes-vous plus ce Dieu qu'ont adoré nos pères?
        Jusques à quand de mes misères
        Détournerez-vous vos regards?

Mes crimes seroient-ils plus grands que vos tendresses?
Hélas! jusques à quand voulez-vous que mon cœur
Soupire, et soit plongé dans d'amères tristesses?
        Ne vous souvient-il plus, Seigneur,
        De vos magnifiques promesses?

Jusques à quand enfin ces mortels ennemis
Qui répandent sur moi le venin de leurs haines,
Et qui pour m'opprimer se sont cru tout permis,
Repaîtront-ils leurs yeux de l'excès de mes peines ?

Daignez écouter mes soupirs,
Et les vœux ardens que je forme ;
Éclairez mon esprit, réglez tous mes desirs ;
Que jamais dans les maux, jamais dans les plaisirs,
D'un dangereux sommeil mon ame ne s'endorme.
Que l'esprit ténébreux, de vos autels jaloux,
Lui, que votre juste courroux
Précipita du ciel dans le fond de l'abîme,
Ne puisse se vanter d'avoir eu pour victime
Un cœur qui n'est fait que pour vous.

Au milieu des fléaux que votre main m'envoie,
Cette crainte me trouble et me glace d'effroi.
Ah! si je devenois sa proie,
Ceux que mon infortune élève contre moi,
Goûteroient à longs traits une maligne joie.
Ma perte est l'objet de leurs vœux.
Mais, Seigneur, auriez-vous des oreilles pour eux ?
Non, elles ne sont attentives
Qu'aux cris des malheureux, qu'aux soupirs des pécheurs ;
Et c'est de-là, grand Dieu, qu'au fort de mes douleurs

Viennent ces espérances vives
Qui m'aident à porter le faix de mes malheurs.

Quand votre bonté, que j'implore,
Aura mis à couvert mes jours infortunés
Des puissans ennemis à me nuire obstinés,
Quand elle aura calmé l'ennui qui me dévore,
Mon cœur, qu'un noir chagrin a presque consumé,
Sera par la joie animé.
Seigneur, il fera plus encore;
Dans ma bouche il mettra de ces airs éclatans
Que du nord au midi, du couchant à l'aurore,
A la gloire du Dieu que l'univers adore
Les peuples chanteront jusqu'à la fin des temps.

PARAPHRASE

DU PSEAUME XIII,

DIXIT INSIPIENS.

1693.

Non, il n'est point de Dieu : ses foudres redoutables
Ne sont que de grossières fables
Dont les foibles esprits se sont toujours repus,
Disent ces insensés, ces hommes corrompus,
Dont les crimes abominables
Jamais par les remords ne sont interrompus.
De l'obscur instinct qu'ont les brutes
Leur raison ne diffère en rien ;
Frappés d'aveuglement, tous leurs pas sont des chutes,
Et nul d'entr'eux ne fait le bien.

Du séjour où pour eux se forme le tonnerre,
L'Éternel a porté ses regards ici-bas,
Pour voir s'il trouveroit, dans les divers climats
Que la profonde mer enserre,
Quelqu'un qui le connût, quelqu'un qui ne fît pas

A son culte, à son nom, une insolente guerre.
Quelque soin qu'ait pris le Seigneur,
Il n'a pu trouver sur la terre
Un seul homme selon son cœur.

Dans les lieux opposés à la pompe des villes,
Comme sous les lambris dorés,
Du sentier de la grace ils se sont égarés :
Tous sont pour le Seigneur devenus inutiles.
Leur bouche est un sépulcre ouvert
D'où sort un air impur, fatal à la sagesse :
Jamais leur langue ne leur sert
Que pour tromper avec adresse;
Que pour faire à l'honneur, en secret, en public,
De ces incurables blessures,
Plus à craindre que les piqûres
Que fait le venimeux aspic.

Leurs cœurs ne sont remplis que de haines mortelles,
Que d'attentats qui font horreur :
Toujours une implacable et brutale fureur
Les presse, et leur prête des ailes,
Pour aller dans le sang tremper leurs mains cruelles :
Loin qu'entre eux se cultive une innocente paix,
Ils ne travaillent qu'à se nuire;
Et la crainte de Dieu, qui de rien les a faits,

Et qui peut à rien les réduire,
Ne les inquiète jamais.

Ne parviendrois-je point à me faire connoître
(A dit le Seigneur irrité)
De ces hommes d'iniquité,
Qui, pleins d'ingratitude, osent nier mon être;
Qui, nourris dans le crime et l'endurcissement,
Ont dévoré mon peuple avec même alégresse
Que ceux qu'une extrême faim presse
Dévorent l'ordinaire et grossier aliment?

Bien qu'ils ne puissent par eux-mêmes,
Quels que soient leurs soins, leurs travaux,
Se garantir des moindres maux,
Daignent-ils m'invoquer dans les périls extrêmes?
Fiers de ma patience, ils en sont devenus
A m'offenser moins retenus.
Prononcent-ils mon nom que dans d'affreux blasphêmes?
Ils pâlissent de crainte, ils tremblent: mais pourquoi?
Pour des biens faux et périssables;
Tandis que sans aucun effroi
Ils perdent pour toujours des biens vrais et durables,
Dont l'unique source est en moi.
Ils ne redoutent point mes jugemens sévères;
Ils osent plus encore; et leur impiété
M'outrage jusques dans leurs frères.

Parce que la justice et que l'humilité
Sont des vertus qui me sont chères,
Ils ne cessent dans leurs discours,
Qu'à leurs dérèglemens leur insolence ajuste,
De railler de l'humble et du juste
Qui n'espèrent qu'en mon secours.

Mais pour confondre l'imposture,
Pour convaincre l'impie, et lui faire sentir
Qu'il est un Dieu vengeur, qui peut anéantir
D'un seul mot toute la nature,
Quelle main de Sion pourra faire sortir
Une lumière vive et pure?
Celle du Tout-Puissant, lui, qui plus d'une fois
En a fait à Jacob la promesse authentique.
Vous, qui vous êtes mis au-dessus de mes lois,
Frémissez, troublez-vous à sa terrible voix;
Votre perte s'approche, et son courroux s'explique.
Quand j'aurai, dit-il, dégagé
Mon peuple de la servitude,
Ils recevront le prix de leur ingratitude :
En vain ils gémiront de m'avoir outragé;
A leurs yeux Israël d'une gloire assurée
Verra payer ses longs ennuis,
Tandis que par un feu d'éternelle durée,
Ces hommes tout de chair connoîtront qui je suis.

PARAPHRASE

DU PSEAUME CXLV,

LAUDA, ANIMA MEA, DOMINUM.

1693.

MON ame, louons le Seigneur :
Ne nous lassons jamais de dire
Quelle est sa bonté, sa grandeur.
Que le temps qu'à ma vie il a voulu prescrire,
Se passe tout entier à chanter sur ma lyre
Des cantiques en son honneur.

NE nous assurons point sur les enfans des hommes,
Non plus que sur leurs souverains ;
Malgré l'or et le rang qui les rendent si vains,
Ils ne sont que ce que nous sommes :
Comme nous, ils retourneront
Dans la terre leur origine ;
Et les vastes projets où leur orgueil s'obstine,
Avec eux s'évanouiront.

Au milieu des malheurs qui nous livrent la guerre,
Heureux, cent fois heureux qui n'attend de secours
Que du Dieu qui d'un mot fit le ciel et la terre,
Qui des saisons, des nuits, des jours,
A réglé l'immuable cours,
Et dont la seule main peut lancer le tonnerre!
Heureux qui met enfin son espoir le plus doux
En ce Dieu plein d'amour et de bonté pour nous,
Invariable en ses promesses;
Qui n'attend, pour calmer son plus ardent courroux,
Qu'un repentir de nos foiblesses;
Qui, par d'intarissables soins,
Soutient les malheureux que l'injustice opprime;
Et qui, malgré l'horreur que lui donne le crime,
Pourvoit sans cesse à nos besoins!

De ceux dont l'esclavage offre d'affreux spectacles,
Sa puissante main rompt les fers;
Des autres dont les yeux ignorent les miracles
Qu'étale ce vaste univers,
Il dissipe aisément les ténébreux obstacles;
De celui qui chancelle il affermit les pas.
Tout est facile à sa sagesse:
Mais quand pour l'homme juste il fait voir sa tendresse,
Quels prodiges ne fait-il pas?

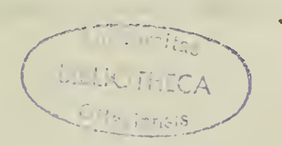
Pour quiconque l'implore il est un sûr asyle;
Des piéges qui lui sont tendus
Il garde l'étranger, à tromper si facile:
Les cris dont frappent l'air la veuve et le pupile,
Par lui sont toujours entendus:
Il punit les méchans; et, par sa providence,
De leur inhumaine prudence
Tous les desseins sont confondus.

Cependant, Sion, soit certaine
Que le Dieu d'Israël, ce Dieu de vérité,
De qui toute la terre est pleine,
Régnera dans l'éternité;
Et que les hommes et les anges,
De l'éclat de son nom, du bruit de ses louanges
Rempliront la postérité.

GENSERIC,

TRAGEDIE;

représentée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, au mois de janvier 1780.



PERSONNAGES.

GENSERIC, roi des Vandales et d'Afrique.

EUDOXE, veuve de Valentinien III, empereur d'Occident.

La jeune princesse EUDOXE, amante du prince Trasimond, fils aîné de Genseric.

TRASIMOND, fils de Genseric, amant de la jeune Eudoxe.

HUNERIC, second fils de Genseric, promis à Sophronie.

SOPHRONIE, fille du comte Boniface, autrefois gouverneur d'Afrique, promise à Huneric, et amante de Trasimond.

ISPAR, confident de Genseric, et dans les intérêts de Sophronie.

JUSTINE, confidente de Sophronie.

CAMILE, confidente de l'impératrice et de la jeune Eudoxe.

AMILCAR, capitaine des gardes de Genseric.

NARBAL, confident de Trasimond.

UN GARDE.

La scène est à Carthage, dans le palais de Genseric.

GENSERIC,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUDOXE, CAMILE.

EUDOXE.

POUR charmer mes ennuis, cherche d'autres discours:
Les exemples pour moi sont de foibles secours.
Si la fortune a fait plus d'une malheureuse,
Ma misère doit-elle en être moins affreuse?
Par le malheur d'un autre amoindrir son malheur,
Est un soulagement indigne d'un grand cœur.
D'ailleurs, de tous les maux le mien est le plus rude;
La mort vaut cent fois mieux que mon incertitude.

Hélas! Camile, hélas! où sont ces jours heureux
Qui du prince et de moi virent naître les feux,
Quand, de la paix jurée entre Rome et Carthage,
Il fut dans notre cour envoyé pour ôtage?
Tristes réflexions, tendres ressouvenirs,
Augmentez, s'il se peut, mes cruels déplaisirs.
A toute ma douleur aujourd'hui je me livre,
Et dans les fers enfin je ne saurois plus vivre.

CAMILE.

Madame, pressez moins....

EUDOXE.

Non, de notre destin
Je veux avec Ispar m'éclaircir ce matin.
Il a de Genseric l'entière confidence,
Et je perdrai par lui la crainte ou l'espérance.
L'as-tu fait avertir que je l'attends ici?

CAMILE.

Il sait votre dessein, madame, et le voici.

SCENE II.

EUDOXE, ISPAR, CAMILE.

EUDOXE.

Le roi retiendra-t-il long-temps l'impératrice?
N'est-il point encor las de nous faire injustice?
Prend-il tant de plaisir à voir couler nos pleurs,
Et nous destine-t-il à d'éternels malheurs?
Ministre de ce prince orgueilleux et barbare,
Vous savez bien, Ispar, tout ce qu'il nous prépare.

ISPAR.

Madame, je voudrois vous le cacher en vain.
Oubliez, s'il se peut, jusques au nom romain;
Soumettez-vous, madame, à votre destinée.

EUDOXE.

Je ne verrai donc plus les lieux où je suis née,
Cette superbe Rome, où tant et tant de fois
Mes aïeux à leur char ont attaché des rois?
Et le ciel souffrira dans les murs de Carthage
La fille des Césars languir dans l'esclavage?

Non : quoique contre nous il paroisse irrité,
Il n'est point protecteur de l'infidélité ;
Genseric, par la foudre, ou par la main d'un homme,
Verra venger sur lui le pillage de Rome.

ISPAR.

Ne prendrez-vous jamais de justes sentimens ?
L'impératrice et vous, dans vos emportemens,
Vous oubliez toujours qu'en l'état où vous êtes,
Vous devriez parler moins haut que vous ne faites.
Tant d'orgueil convient mal....

EUDOXE.

Détrompez-vous, Ispar :
Ma mère est en tous lieux la veuve de César ;
Et peut-être qu'un jour on pourra vous apprendre
A ce sublime rang quels respects on doit rendre.
Au bruit que font nos fers, il n'est point de héros
Qui puisse s'endormir dans un honteux repos ;
Pleine de cet espoir, je vois leurs armes prêtes....

ISPAR.

Le ciel détournera ces fâcheuses tempêtes.
J'ai laissé chez le roi le prince Trasimond.
Si le succès, madame, à son zèle répond....
Mais le voici qui vient.

SCENE III.

EUDOXE, TRASIMOND, CAMILE, NARBAL.

TRASIMOND.

Ah, madame! ah, mon père!

EUDOXE.

Eh bien, seigneur, je vois ce qu'il faut que j'espère;
Le cruel Genseric ne m'est que trop connu.

TRASIMOND.

Je l'ai pressé, madame, et n'ai rien obtenu.
En vain j'ai fait parler la gloire, la justice,
Le respect des sermens faits à l'impératrice,
Les droits des souverains en elle violés,
Son sexe, sa maison, ses pays désolés:
Excepté le beau feu qui consume mon ame,
J'ai, contre Genseric, tout employé, madame.
La peur de l'irriter m'a fait cacher ce feu,
Dont je laisse brûler mon cœur sans son aveu.

EUDOXE.

Pourquoi faut-il, seigneur, que, pour tirer vengeance
Du crime de Maxime, et de son insolence,
Ma déplorable mère ait demandé secours,
Entre tant de voisins, à l'auteur de vos jours?
Ou, si c'étoit par lui que l'aveugle fortune
Devoit ne nous laisser qu'une vie importune,
Pourquoi, prince, pourquoi les destins ennemis
Du cruel Genseric vous ont-ils fait le fils?

TRASIMOND.

Qu'entends-je, ma princesse? Hélas! j'osois prétendre
Que l'amour le plus pur, le plus fort, le plus tendre
Dont un sensible cœur puisse être consumé,
Vous feroit oublier le sang qui m'a formé:
Mais je m'étois flatté d'une vaine espérance;
Vous oubliez mes feux, et non pas ma naissance,
Madame; et quand l'amour, dans quelqu'heureux momen
Ne vous laisseroit voir en moi qu'un tendre amant,
L'impératrice en pleurs, chez qui rien ne fait taire
Les violens transports d'une juste colère,
Détruiroit aisément ce que l'Amour....

EUDOXE.

Hélas!
Dans le fond de son cœur vous ne pénétrez pas.

TRASIMOND.

J'y verrois des mépris....

EUDOXE.

Dans sa douleur amère,
Elle ne confond point le fils avec le père;
Et c'est pour moi, seigneur, quelque chose de doux,
De la voir soupirer sans se plaindre de vous.

TRASIMOND.

Et d'où me peut venir tant de bonheur, madame?

EUDOXE.

Le jour que Genseric, par le fer et la flamme,
Désola Rome entière, elle vous vit, seigneur,
Arrêter du soldat l'insolente fureur,
Et, touché du destin de cette auguste ville,
A son peuple innocent accorder un asyle;
Elle sait qu'en ces lieux on vous voit chaque jour
Auprès de Genseric presser notre retour;
Et, séparant en vous l'innocence du crime,
Loin de vous mépriser, prince, elle vous estime.

TRASIMOND.

Que toutes ses bontés ont de charmes pour moi!
Sa haine remplissoit mon triste cœur d'effroi.
Je me suis dit cent fois: Que fera ma princesse?

Elle n'a pour secours qu'une foible tendresse
Contre tout ce que peut assembler de plus fort,
Pour désunir les cœurs, la cruauté du sort :
Ses sentimens suivront ceux de l'impératrice ;
Elle en fera sans doute un entier sacrifice ;
Et je demeurerai fidèle et malheureux.
Ce que vous m'avez dit a rassuré mes feux.
On m'estime, il est vrai : mais quand on me voit faire
De votre liberté ma plus pressante affaire,
Quand je hasarde tout, ce soin n'est-il compté
Que pour un pur effet de générosité?

EUDOXE.

Aux soins que rend l'Amour on ne se trompe guère ;
Ce qu'il fait a toujours un tendre caractère,
Qui distingue aisément tous les cœurs amoureux
De ceux que le bonheur n'a faits que généreux.
L'impératrice en voit toute la différence ;
Et, si j'osois ici trahir sa confidence,
Je vous dirois, seigneur.... Mais pourquoi vous conter
Un dessein qui ne peut jamais s'exécuter?

TRASIMOND.

Quel trouble venez-vous de jeter dans mon ame?
Au nom de notre amour, expliquez-vous, madame.
Quel dessein, quel secret voulez-vous me cacher?
Hélas! pour le savoir, faut-il vous l'arracher?

EUDOXE.

Ah! que vous me pressez!... Si le roi votre père
Vous avoit accordé le départ de ma mère,
Elle me destinoit.... La rougeur de mon front....
Mon embarras.... Seigneur, mon esprit se confond.

TRASIMOND.

Ma princesse, parlez.

EUDOXE.

On n'a plus rien à dire
Quand on rougit, seigneur, qu'on fuit et qu'on soupire.

TRASIMOND.

Ah! ne me cachez point ce désordre charmant;
Faites mourir d'amour un trop heureux amant.
Dieux! par quel important, par quel rare service,
Pourrai-je m'acquitter envers l'impératrice?
Flatté par un espoir qu'elle daigne remplir,
Courons la délivrer, courons la rétablir.
Il m'en reste un moyen : la fière Sophronie
A mon frère Huneric est prête d'être unie;
Elle a toujours fait voir mille bontés pour moi;
Et mon frère est moins fils que favori du roi.
Madame, trouvez bon qu'aujourd'hui je confie
En de si sûres mains le bonheur de ma vie.

EUDOXE.

Le secret de mon cœur n'étoit su que de vous :
Mais s'il faut, pour vous faire un sort un peu plus doux,
Apprendre à Sophronie à quel point je vous aime,
Je consens qu'elle en soit instruite par vous-même.
Veuille le juste ciel qu'elle fasse, seigneur,
Plus que je n'attends d'elle et de notre bonheur !

SCÈNE IV.

TRASIMOND, NARBAL.

TRASIMOND.

Ah ! que soupçonnez-vous, princesse trop timide ?
Sophronie auroit-elle un cœur lâche et perfide ?
Et ce que vous voulez me faire appréhender,
Avec ce que je vois pourroit-il s'accorder ?
Tout ce qu'elle me dit me paroît si sincère ;
Et vous ne voulez pas cependant que j'espère.

NARBAL.

Ses frayeurs ont peut-être un trop sûr fondement ;
L'amour sous l'amitié se déguise aisément ;

Et Sophronie enfin, quand vous êtes près d'elle,
Aux yeux de tout le monde est mille fois plus belle;
Un mélange charmant de flamme et de langueur
Redouble de ses yeux l'éclat et la douceur.
Vous en êtes aimé....

TRASIMOND.

N'en dis pas davantage;
Respecte une vertu qu'adore tout Carthage;
Chasse de ton esprit ce soupçon plein d'horreur.
Ne te souvient-il plus qu'elle est presque ma sœur?
L'engagement public qu'a mon frère avec elle,
Autorise pour moi tout ce qu'elle a de zèle;
On n'en peut rien penser d'odieux ni de bas:
S'il blessoit son devoir, il ne paroîtroit pas:
Le crime fuit le jour....

NARBAL.

Le temps fera connoître
Qui se trompe, seigneur. Mais je la vois paroître.

SCÈNE V.

TRASIMOND, SOPHRONIE, JUSTINE, NARBAL.

TRASIMOND.

Vous me voyez, madame, interdit et confus,
Faire de vains projets de ne me taire plus.
Tout prêt à vous parler du malheur qui m'accable,
Je crains de vous trouver une ame impitoyable.
Vos bontés, je le sais, devroient me rassurer;
Et cependant je tremble, et je n'ose espérer.

SOPHRONIE.

Eh! de grace, perdez un soupçon qui m'offense;
Prenez en moi, seigneur, un peu de confiance;
Pouvez-vous ignorer combien vous m'êtes cher?

TRASIMOND.

Mon triste cœur pour vous ne peut plus se cacher;
Malgré tout mon respect, je le sens qui m'entraîne
A vous apprendre enfin son secret et ma peine.
Si l'horreur de mes maux vous touche foiblement,
Si vous n'avez pitié d'un malheureux amant,
Je vais mourir, madame....

SOPHRONIE.

Ah! prince, quel langage!
Que vois-je dans vos yeux et sur votre visage?

TRASIMOND.

La plus vive douleur dont on puisse être atteint.
Jamais amant n'a mieux mérité d'être plaint.

SOPHRONIE.

Vous, amant! Hé! seigneur, comment est-il possible?
Votre cœur à l'amour peut-il être sensible?
Né parmi des soldats, nourri dans les hasards,
La beauté n'a jamais attiré vos regards.

TRASIMOND.

Je fuyois de l'amour les trompeuses amorces:
Mais est-il quelque chose au-dessus de ses forces?
Je crus, plein de la gloire où mon cœur aspiroit,
Qu'au milieu des dangers ce cœur s'endurciroit:
Né parmi les soldats, nourri dans les alarmes,
En ai-je moins appris à répandre des larmes?

SOPHRONIE.

Quand on est fait pour plaire, on n'en doit point verser.
De tourmens et de pleurs l'Amour peut se passer.
Les soupçons, les dépits, le désespoir, la rage,
Sont des maux dont jamais vous ne ferez d'usage.

Les cœurs prédestinés, quels que soient leurs desirs,
Ne doivent soupirer qu'au milieu des plaisirs;
Et votre ame au chagrin trop vîte s'abandonne.
Vaillant, jeune, héritier de plus d'une couronne,
Pourroit-on refuser l'hommage de nos vœux?
Non, croyez-moi.

TRASIMOND.

Sans vous je ne puis être heureux.
Mais, madame, je suis peut-être un téméraire,
Et vos refus....

SOPHRONIE.

Pour vous, seigneur, que faut-il faire?

TRASIMOND.

Ah! souffrez qu'à vos pieds....

SOPHRONIE.

Non, prince, levez-vous.

TRASIMOND.

Mon frère doit bientôt devenir votre époux;
Et ce fer par ma mort finira ma misère,
Si vous ne le pressez d'obtenir de mon père,
Qu'il mette, pour calmer mon esprit agité,
La princesse et sa mère en pleine liberté.

SOPHRONIE.

O dieux!...

TRASIMOND.

C'est pour mon cœur la grace la plus grande
Que vous lui puissiez faire, et je vous la demande.
Eudoxe m'a charmé, l'amour unit nos cœurs ;
Et vous seule pouvez....

SOPHRONIE.

Justine, je me meurs.

TRASIMOND.

Madame....

SOPHRONIE.

Je ferai mes intérêts des vôtres;
Fiez-vous-y, seigneur; je n'en connois point d'autres.
De pressantes douleurs m'empêchent d'écouter
Un discours.... En parlant, je les sens augmenter.
Vous adorez Eudoxe, elle a de la tendresse :
Prince, l'effet ira plus loin que ma promesse ;
Allez l'en assurer.

TRASIMOND.

Sensible à vos bienfaits,
Le tendre souvenir ne s'en perdra jamais.

SCÈNE VI.

SOPHRONIE, JUSTINE.

SOPHRONIE.

Je ne vous retiens plus, et vous pouvez paroître,
Rage que dans mon cœur un ingrat a fait naître;
Forcez-moi d'oublier ce qu'il a de charmant,
Et ne me laissez voir que son égarement.
Il aime; et ce n'est pas la tendre Sophronie!
Ciel! quel crime ai-je fait pour être ainsi punie?
Aimer seule! ah! Justine, ai-je bien entendu?
Et pour jamais, enfin, l'espoir est-il perdu?
Tu ne me réponds point : hélas! que dois-je faire?
A qui m'en prendre? A qui d'Eudoxe ou de sa mère
Dois-je faire payer mes mortelles douleurs?
Eudoxe m'a charmé, l'amour unit nos cœurs,
M'a-t-il dit. De ce nom l'une et l'autre s'appelle,
L'une ou l'autre lui plaît, et l'une et l'autre est belle.
Inutiles fureurs! sur qui venger l'affront
Que fait à mes appas le cruel Trasimond?
Mais, pourquoi tant chercher cette beauté fatale?

Perdons-les toutes deux, pour perdre ma rivale.
L'amour excuse tout....

JUSTINE.

Madame, songez-vous
Jusqu'où vous fait aller un aveugle courroux?
Qu'a fait l'impératrice, et qu'a fait la princesse?

SOPHRONIE.

Elles m'ont enlevé l'espoir de ma tendresse,
Le cœur de mon amant, mon bonheur. Non, jamais
L'amour n'a pardonné de semblables forfaits.
Pour les punir, Justine, on doit tout entreprendre.

JUSTINE.

Il n'étoit point à vous ce cœur qu'on a su prendre.

SOPHRONIE.

Il n'étoit point à moi, je le connois trop bien:
Mais avant cet amour, Justine, il n'aimoit rien.
Je n'avois à souffrir aucune préférence.
Qu'un moment à mes maux a mis de différence!

JUSTINE.

Si la raison pouvoit....

SOPHRONIE.

C'est un foible secours,
On ne l'écoute point; et l'on voudroit toujours,

Quand un rigoureux sort à quelque ingrat nous livre,
Que son cœur ne servît que pour le faire vivre.
Je goûtois, en aimant, ce funeste bonheur;
Respirer étoit tout ce que faisoit son cœur;
Il lui sert maintenant à de plus doux usages.
Que de plaisirs pour lui! pour moi combien d'outrages!
Que d'horreurs à-la-fois! Justine, j'en mourrai.
Mais avant mon trépas.... Oui, je me vengerai.

JUSTINE.

Hé! que feriez-vous donc, s'il étoit infidèle?

SOPHRONIE.

Mon aventure, hélas! en seroit moins cruelle.
Il m'eût aimée, et, dans mon dévorant ennui,
J'aurois un vrai sujet de me plaindre de lui.
Le ciel m'a refusé les disgraces communes:
C'est moi seule qui fais toutes mes infortunes.
Tyrannique devoir! falloit-il si long-temps
Cacher à Trasimond mes tendres sentimens?
Sans vous, hélas! sans vous, peut-être que son ame
Auroit brûlé pour moi d'une éternelle flamme.
Toute pour Huneric, pouvoit-il deviner?

JUSTINE.

Toute pour Huneric, vous pouviez vous donner.
Respectez-vous si peu la foi qui vous engage?

Huneric eût-il pu supporter cet outrage?
Lui qui, contre son sort si souvent mutiné,
Ne peut en Trasimond souffrir un frère aîné,
Se verroit-il par lui ravir tout ce qu'il aime,
Sans sacrifier tout à son orgueil extrême?
Non, madame.

SOPHRONIE.

En amour tu ne te connois pas.
Son cœur n'est point touché de mes foibles appas.
Étrangère en ces lieux, tu ne sais pas, Justine,
Quelle ardeur a pour moi l'époux qu'on me destine.
Apprends que tant de soins rendus avec éclat,
Ne sont chez Huneric que des raisons d'état.
Quand, pour se garantir d'une lâche pratique,
Mon père fit venir Genseric en Afrique,
Il lui fit proposer, pour avoir son appui,
De partager un jour l'Afrique avecque lui.
Ce Vandale, attiré par ces grands avantages,
Avec mille vaisseaux aborde nos rivages,
Relève notre espoir, chasse nos ennemis;
Mais, loin d'être content du partage promis,
Le cruel, dépouillant mon infortuné père,
Le force de quitter cette Afrique si chère,
Pour aller des Romains implorer le secours,
Et terminer chez eux ses misérables jours.

Le peuple qui m'aimoit, à mon sort s'intéresse,
Contre l'usurpateur se révolte sans cesse,
Lorsque, pour l'appaiser, l'habile Genseric
S'engage de me faire épouser Huneric.
Je n'avois que six ans; une si tendre enfance,
Des maux de ma maison m'ôtoit la connoissance.
En femme d'Huneric on m'élevoit toujours;
Mais, hélas! je voyois Trasimond tous les jours.
Le reste, tu le sais, à peine t'ai-je vue,
Que je t'ai laissé voir mon ame toute nue:
J'ai trouvé du plaisir à te conter des maux
Que personne ne sait, et qui n'ont point d'égaux.

JUSTINE.

Je sens, comme je dois, l'honneur que vous me faites;
Et je prends part, madame, aux chagrins où vous êtes.

SOPHRONIE.

Il faut plus faire encor dans ce pressant danger;
Et plaindre mon malheur, n'est pas le soulager.

JUSTINE.

Vous n'avez qu'à parler, vous serez obéie.

SOPHRONIE.

Ispar doit à mon père et l'honneur et la vie:
Il n'en est point ingrat; il gouverne le roi;

Et j'imagine enfin quelque douceur pour moi.
Il faut, pour me venger de l'ingrat que j'adore;
Il faut, pour éviter un hymen que j'abhorre,
Employer aujourd'hui tout le crédit d'Ispar.
Va le trouver, Justine, et lui dis, de ma part,
Que dans mon cabinet dans une heure il se rende.
Tu peux lui confier tout ce que j'appréhende.
Peins-lui bien le besoin que j'ai de son secours;
Excuse, si tu peux, mes cruelles amours,
Dans l'état malheureux où le sort m'a réduite.

JUSTINE.

De tout cela pour vous quelle sera la suite?
En rompant un hymen qui s'oppose à vos feux,
En rendant pour jamais Trasimond malheureux,
L'en aimerez-vous moins?...

SOPHRONIE.

Moi, l'aimer! le tonnerre
Puisse-t-il m'accabler, Justine, ou que la terre
Sous mes pas à tes yeux s'ouvre pour m'engloutir,
Si l'on me voit jamais cesser de le haïr!

JUSTINE

Je crains bien....

SOPHRONIE.

Ne crains rien du cœur de Sophronie.
De ce cœur pour jamais la tendresse est bannie.
Mais va trouver Ispar, et me laisse pleurer
Les honteuses douleurs qui m'ont fait soupirer.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

SOPHRONIE, JUSTINE.

SOPHRONIE.

Ispar a tout promis pour servir ma colère,
Trasimond va trouver un rival dans son père;
Car je ne pense pas que son cœur soit charmé
D'un objet dont l'esprit est à peine formé.
Son cœur, n'en doutons plus, est à l'impératrice:
Pour un si tendre amant, quel effort, quel supplice,
Quand, pour suivre d'un fils le devoir scrupuleux,
Il faudra renoncer à l'espoir d'être heureux!
Si pour s'en consoler, si pour se venger d'elle,
Le prince Trasimond devenoit infidèle;
S'il venoit à mes pieds, plein de nouveaux desirs,
Justine....

JUSTINE.

Loin d'avoir pitié de ses soupirs,
Par d'éclatans mépris vous sauriez le confondre.

SOPHRONIE.

De ce que je ferois, je ne saurois répondre.

JUSTINE.

Quoi! vous?...

SOPHRONIE.

Ce grand courroux à qui tout semble aisé,
N'est peut-être chez moi qu'un amour déguisé.
Hé! quelle sûreté crois-tu que puisse prendre
Sur la foi du dépit un cœur fidèle et tendre?
Je sens, tu me contrains à t'en faire l'aveu,
Que tant qu'on hait beaucoup, on aime encore un peu.

JUSTINE.

J'entends du bruit, on vient, et c'est le roi, madame.

SOPHRONIE.

Dérobons à ses yeux le trouble de mon ame.

SCÈNE II.

GENSERIC, SOPHRONIE, HUNERIC, ISPAR, JUSTINE.

GENSERIC.

Vous me fuyez, madame, et je vous vois toujours
Certains airs mécontens. Pourquoi tant de détours?
Si vous croyez avoir des sujets de vous plaindre,
On vous écoutera; parlez sans vous contraindre.
Je sais que votre hymen dès long-temps résolu,
A mon retour ici devoit être conclu;
Que ce retardement vous alarme peut-être;
Mais de bonnes raisons....

SOPHRONIE.

Vous en êtes le maître.
Rien ne presse, seigneur; et je ne sais pourquoi
Vous cherchez des sujets de chagrins contre moi.
Je fuis ceux que je sais qu'irrite ma présence.

SCÈNE III.

GENSERIC, HUNERIC, ISPAR.

GENSERIC.

Qu'a travers ta douceur je vois de violence!
Mais, craigne qui voudra ton impuissant courroux,
Un autre soin m'occupe. Huneric, l'aimez-vous?
Sans réserve avec moi que votre cœur s'explique.
S'est-il trouvé d'accord avec ma politique?
Pour désarmer le peuple animé contre moi,
Je dus à Sophronie engager votre foi:
Mais ce temps est passé, je ne crains plus les brigues;
La ville est sans mutins, la cour est sans intrigues;
Et, quel que soit le sang que ce calme ait coûté,
Je ne croirai jamais l'avoir trop acheté.
Profitez-en, mon fils; et, sans gêner votre ame,
Au gré de vos desirs choisissez une femme.

HUNERIC.

Choisissez-la, seigneur; je ne sais qu'obéir:
Mon cœur attend vos loix pour aimer ou haïr.
Il ne reconnoît point de pouvoir que le vôtre.

Joignez à mon destin Sophronie ou quelqu'autre.
Laissez-moi de l'hymen ignorer les plaisirs;
Vous me verrez toujours soumis à vos desirs.
J'ai de l'ambition, et non de la tendresse.

GENSERIC.

Je n'attendois pas tant d'une ardente jeunesse.
J'aime à ne voir en vous qu'un prince ambitieux.
Cependant Trasimond règnera dans ces lieux;
Et, quoiqu'à cet aîné mon ame vous préfère,
Vous serez, malgré moi, sujet de votre frère,
Si nous n'allons ravir un sceptre à nos voisins,
Pour réparer en vous la faute des destins.
Nous pouvons tout oser dans l'état où nous sommes;
Nous avons des vaisseaux, de l'argent et des hommes.
Les princes nos voisins, par la guerre affoiblis,
Dans un lâche repos semblent ensevelis :
Mais il faut, pour aller envahir leurs provinces,
Un prétexte qui serve à dépouiller leurs princes.
Le peuple, qui toujours redoute les tyrans,
Ne se laisse éblouir qu'à des droits apparens.
Ils nous manquent, mon fils. Étrangers dans Carthage,
L'hymen nous peut donner un si grand avantage.
Celui qui doit unir Sophronie avec vous,
Ne nous apportera rien qui ne soit à nous :
Le temps en a rendu l'alliance inutile.

L'empereur d'Orient n'a ni nièce ni fille;
Et je ne vois qu'Eudoxe : en vous donnant la main,
Elle peut vous conduire à l'empire romain.
Vous aurez à venger et la mort de son père,
Et l'hymen de Maxime où l'on força sa mère.
Tous ces crimes déjà semblent être punis;
Rome s'est vue en proie à des maux infinis :
Elle a vu par nos mains ses maisons désolées,
Ses temples embrasés, leurs richesses pillées.
Mais on peut redoubler la peine des forfaits,
Autant qu'elle est utile aux desseins qu'on a faits.
Et des séditieux quelque malheureux reste
Peut encore une fois lui devenir funeste.

HUNERIC.

Et consentira-t-elle à voir régner le fils
D'un roi, le plus mortel de tous ses ennemis ?

GENSERIC.

Ce nom peut se confondre avec celui de gendre
Des empereurs dont Rome adore encor la cendre.
D'ailleurs, j'ai des amis et puissans et secrets,
Qui, quoiqu'ils soient Romains, sont dans mes intérêts.
Ménagez seulement l'esprit de la princesse;
Vous aurez là besoin de toute votre adresse :
Jamais orgueil ne fut aussi grand que le sien.

HUNERIC.

Elle ne sait donc pas?...

GENSERIC.

Non, elle ne sait rien.
Ispar même, pour qui j'ai tant de confiance,
N'entre que d'aujourd'hui dans cette confidence;
Non que je m'en défie : il a toujours été
Plein de respect, de zèle et de fidélité.
Séparant Genseric de ce qui l'environne,
Il ne s'est attaché qu'à ma seule personne;
Mais, incertain des voeux que formoit votre cœur,
J'ai dû ne proposer rien en votre faveur.
S'il s'étoit trouvé plein d'une folle tendresse,
J'aurois, au lieu de vous, épousé la princesse,
Plutôt que de laisser perdre une occasion
Qui peut mettre le comble à mon ambition.
Mes vaisseaux sont déjà dans les mers d'Italie;
La place du tyran n'est point encor remplie;
Et, quoique dans la Gaule on proclame Avitus,
Rome est encor sans maître; et le sénat confus,
D'abord qu'avec Eudoxe il vous verra paroître,
D'une commune voix vous choisira pour maître.
Flattons de cet espoir son cœur ambitieux;
C'est tout ce qui nous reste à faire dans ces lieux.
Allez donc à ses pieds chercher une couronne.

SCÈNE IV.

GENSERIC, ISPAR.

GENSERIC.

Que de soins dévorans ma tendresse me donne!
Ispar, j'achéterois de cent et cent hasards
Le plaisir de le voir au trône des Césars.
Trasimond, je l'avoue, a l'ame grande et forte;
Mais un secret penchant vers Huneric m'emporte.
Crois-tu que la princesse ose le dédaigner?
Crois-tu qu'avec chagrin Rome le vît régner?

ISPAR.

Pour rendre l'une et l'autre à vos vœux plus propice,
Vous pourriez épouser aussi l'impératrice.
Sa beauté, son grand cœur, et son illustre sang,
N'ont rien qui ne réponde à l'éclat de son rang;
Et vous....

GENSERIC.

Moi l'épouser! Je n'aurois qu'à le faire,
Pour rendre l'Italie à mes desseins contraire.

On l'y déteste, Ispar : on sait que par nos mains
Elle a porté le fer dans le cœur des Romains.

ISPAR.

Leur haine s'étendra sur toute sa famille.

GENSERIC.

Rome n'impute point ses malheurs à sa fille.
Trop jeune pour former un important dessein,
Elle n'attira point l'ennemi dans son sein.
De plus j'ai des raisons contre un tel mariage,
Que me fournit, Ispar, mon humeur et mon âge :
L'impératrice est fière ; on ne la toucheroit
Que par l'excès des soins qu'un amant lui rendroit ;
Et, si quelques desirs s'élevoient dans mon ame,
Je voudrois que sur l'heure on partageât ma flâme.
Tant d'égards ne sont bons qu'aux vulgaires amans,
Et ce n'est pas aux rois à soupirer long-temps.

ISPAR.

Ne craignez point, seigneur, qu'elle vous soit cruelle.
Dites-lui seulement que vous brûlez pour elle,
Et laissez-moi le soin de lui faire valoir
Un amour soutenu du souverain pouvoir.
Le temps ne vieillit point les têtes couronnées ;
Leurs charmes ne sont point dépendans des années,
Et sans....

GENSERIC.

Pour m'enflammer, tes soins sont superflus;
On ne doit point sentir ce qu'on n'inspire plus.
Va la trouver, Ispar : il est temps qu'elle apprenne
Que j'ai dessein d'unir ma famille à la sienne.
Mais je la vois paroître; essayons de flatter
Cet orgueilleux esprit qu'on ne sauroit dompter.
Nous le pouvons sans honte, et les plus grandes ames
S'embarrassent le moins des outrages des femmes,
Et pour mon fils j'irois jusques à me trahir.

SCÈNE V.

GENSERIC, L'IMPÉRATRICE, ISPAR, CAMILE.

GENSERIC.

Madame, nous allons cesser de nous haïr.
Tous vos vœux sont remplis; vous serez bientôt libre;
Bientôt vous reverrez le rivage du Tybre:
Cent mille hommes choisis vous y rameneront,
Qui tous perdront le jour ou vous rétabliront.

J'irai, n'en doutez point, les commander moi-même;
Et j'atteste du ciel la puissance suprême....

L'IMPÉRATRICE.

Pour un crédule esprit réservez vos sermens;
Ils n'endormiront point mes vifs ressentimens.
Assez et trop long-temps ces sermens m'ont trompée;
Mais après la Lybie et Carthage usurpée,
Me devois-je, seigneur, fier à votre foi?

GENSERIC.

La foi ne doit point faire un esclave d'un roi?
Aux besoins de l'état cette chimère cède.
Mais, madame, vos maux ne sont pas sans remède;
Je vous remène à Rome, et j'y vais travailler....

L'IMPÉRATRICE.

Rome auroit-elle encor des trésors à piller?

GENSERIC.

Je n'y vais que pour vous, et dût toute la terre....

L'IMPÉRATRICE.

Je ne veux plus servir de prétexte à la guerre;
Pour revoir les Romains, cherchez d'autres raisons.

GENSERIC.

Le dessein que j'ai fait d'unir nos deux maisons,
Vous fera bientôt voir combien je suis sincère.

L'IMPÉRATRICE.

Unir nos deux maisons!

GENSERIC.

Madame, je l'espère.
Pour mon fils Huneric, je viens vous demander
Un bien qu'avec plaisir vous devez m'accorder.
De l'Empire Romain je vous rends la maîtresse,
Si l'hymen peut unir mon fils et la princesse.

L'IMPÉRATRICE.

J'enfoncerois plutôt un poignard dans son sein!
Changez, seigneur, changez ce généreux dessein;
Trop de gloire aujourd'hui suivroit notre misère.
Huneric épouser l'esclave de son père!
Il ne descendra point à cette indignité,
Et j'aime mieux la mort qu'une telle bonté.

GENSERIC.

Ah! c'en est trop, craignez d'allumer ma colère;
Recevez mieux l'honneur qu'un vainqueur vous veut faire.
D'un seul mot je pourrois....

L'IMPÉRATRICE.

Je bénirois le sort,
Si ce courroux alloit jusqu'à vouloir ma mort.

Hélas! vous n'en seriez, dans l'ennui qui m'accable,
Ni guère plus cruel, ni guère plus coupable.

GENSERIC.

Ce dégoût de la vie et ces sombres transports,
Dans les coupables cœurs sont l'effet du remords.

L'IMPÉRATRICE.

Il n'est point de remords pour qui n'a point de crime.

GENSERIC.

Comment nommez-vous donc le trépas de Maxime?
Il étoit....

L'IMPÉRATRICE.

Il étoit un tyran comme vous,
Et j'ai vengé sur lui la mort de mon époux.
Assisté des mutins, poussé par son audace,
A son trône, à mon lit, il osa prendre place;
Et, si j'ai regardé cet hymen sans frémir,
Ce fut comme un moyen de le faire périr.
Je l'ai fait, et je laisse un grand exemple à suivre:
Qui vit sans se venger, est indigne de vivre.

GENSERIC.

Je vous entends, madame, et ces cruels discours....

L'IMPÉRATRICE.

A ma fille, seigneur, je les tiens tous les jours.
J'imprime dans son cœur, qu'une sensible offense
Exige des grands cœurs une grande vengeance.

GENSERIC.

A ces fiers sentimens remplis de cruautés,
Madame, on reconnoît le sang dont vous sortez.
Cet esprit de vengeance où votre cœur s'applique,
Est le même qui fit périr Thessalonique.
A toute l'Italie il vient d'être fatal.

L'IMPÉRATRICE.

Et Carthage pourroit un jour s'en trouver mal.
Tremblez, tremblez, seigneur; la princesse est ma fille,
Refusez-lui l'honneur d'être en votre famille;
Le sang de Théodose, ardent à se venger,
Pourroit mettre en ces lieux une tête en danger.

GENSERIC.

Madame, laissez-moi le soin de cette tête.
Qu'à mes ordres demain la princesse soit prête.
La voici; je vous laisse ensemble.

SCÈNE VI.

L'IMPÉRATRICE, EUDOXE, CAMILE.

L'IMPÉRATRICE.

Savez-vous
Que le fier Genseric vous choisit un époux?

EUDOXE.

Non, madame; et d'où peut lui venir cette audace;
Est-ce à lui qu'appartient?...

L'IMPÉRATRICE.

Il croit vous faire grace,
Alors qu'il vous destine à l'un de ses deux fils.

EUDOXE.

Madame, à Sophronie Huneric est promis.

L'IMPÉRATRICE.

Je vous entends, ma fille, une douce espérance
A flatté votre cœur....

EUDOXE.

Pleine d'obéissance,
J'écoutai Trasimond; vos ordres absolus....

L'IMPÉRATRICE.

Ne vous défendez point d'avoir fait un peu plus.
Aimez, vous le pouvez par l'ordre d'une mère,
Un prince qui, malgré l'excès de la misère
Où nous réduit du sort l'effroyable revers,
Est assez généreux pour soulager nos fers;
Mais préparez votre ame à l'ennui le plus rude
Qu'on puisse ressentir après la servitude.
Malgré tous ses sermens, le traître Genseric
Rompt avec Sophronie, et vous donne Huneric.

EUDOXE.

Madame, ah! pourriez-vous?...

L'IMPÉRATRICE.

Le prince qui vous aime,
Peut seul vous garantir de ce péril extrême.
Implorez son secours : on l'adore en ces lieux;
Et rien contre un rival ne paroît odieux.

EUDOXE.

Au lieu de hasarder une tête si chère,
Ne vaudroit-il pas mieux m'expliquer à son frère?
Madame, croyez-vous qu'il voulût abuser
Du malheureux état?...

L'IMPÉRATRICE.

Il pourra tout oser.
A votre hymen je vois que ce prince n'aspire,
Que pour avoir par-là quelque droit à l'Empire.
On le connoît par-tout pour un ambitieux,
Et nous savons qu'il est cruel, audacieux.
Il a de Genseric tous les vices ensemble,
Et je le hais enfin parce qu'il lui ressemble.
Ma fille, encore un coup, usez bien du pouvoir
Qu'auprès de Trasimond l'amour vous fait avoir.
Sans lui, je ne saurois assez vous le redire....

EUDOXE.

Quoi! de tant de pays alliés de l'Empire,
Pas un n'armera-t-il pour nous tirer des mains....
Mais qu'est donc devenu le grand cœur des Romains,
Cette ancienne valeur que par-tout on renomme?

L'IMPÉRATRICE.

Rome que nous voyons n'est que l'ombre de Rome;
Les Romains d'aujourd'hui, cent et cent fois vaincus,
N'ont que de lâches cœurs, que des cœurs corrompus.
Il n'est plus de grandeur, plus de vertu romaine.
D'un nom qui n'est plus rien, fais un peu moins la vaine.
Misérable Italie, à qui, dans mes malheurs,
Je donne si souvent des soupirs et des pleurs,

Veuille le juste ciel, que pour toi j'importune,
Te redonner un jour ta première fortune,
Rendre encor tes Romains les arbitres des rois,
Et l'univers entier esclave de tes lois!
Quand je t'ai fait les maux qui causent ta ruine,
Par moi s'exécutoit la vengeance divine.
Oui, le feu qui brûla tes temples, tes palais,
Genseric l'alluma bien moins que tes forfaits.
J'en souffre cependant: malgré mon innocence,
Sans qu'aucuns alliés embrassent ma défense,
Personne n'est touché des périls que je cours:
Esclave d'un serment fait pour sauver ses jours,
Marcian dans ces lieux n'ose porter la guerre;
Et, fille et femme enfin des maîtres de la terre,
Je n'y saurois trouver un asyle assuré
Contre l'affreux destin qui nous est préparé.

EUDOXE.

Ah! qu'une prompte mort m'eût épargné d'alarmes!

L'IMPÉRATRICE.

A Trasimond, ma fille, allez montrer vos larmes;
Faites-lui bien sentir tout ce qu'il perd en vous,
Et par quelques soupirs allumez son courroux.

SCÈNE VII.

L'IMPÉRATRICE, CAMILE.

L'IMPÉRATRICE.

Qu'un jeune et tendre cœur à tromper est facile!

CAMILE.

Quoi! madame, en effet....

L'IMPÉRATRICE.

Connois-moi bien, Camile.
Du prince Trasimond j'ai mal payé les soins;
Quoi qu'il ait fait pour moi, je ne l'en hais pas moins;
Pour être généreux autant qu'il est aimable,
En est-il moins le fils d'un prince détestable?
Et me pourrois-tu croire un assez lâche cœur
Pour aimer un des fils de mon persécuteur?
Si je feins d'approuver le feu qu'il fait paroître,
Si j'engage ma fille à l'oser reconnoître,
Ce n'est que pour servir ma vengeance; et je veux
Qu'un long embrasement s'allume par leurs feux.
Par-là je vais armer un frère contre un frère;

Des droits du sang l'amour ne s'embarrasse guère :
Il détruit tous les jours des obstacles plus grands ;
Et l'on ne compte point des rivaux pour parens.
Oui, je verrai bientôt de sanglantes batailles
Du cruel Genseric déchirer les entrailles ;
Et, tandis qu'il sera d'affreux soucis rongé,
Je jouirai des maux où je l'aurai plongé.
Je sais que je trahis un prince que j'estime ;
Que de mes passions ma fille est la victime ;
Que, si pour Huneric se déclare le sort,
Je perds en Trasimond mon unique support ;
Et que, si Trasimond est maître de Carthage,
Je n'en aurai pas moins de douleur et de rage :
Mais mon cœur ne connoît ni honte ni danger,
Dès que d'un ennemi je trouve à me venger.
Je verrai d'un œil sec cette guerre intestine,
Qui du père et des fils causera la ruine ;
Et, quand j'aurois le sort et du père et des fils,
Il est doux de périr avec ses ennemis.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRASIMOND, NARBAL.

TRASIMOND.

HÉLAS! à quels ennuis mon cœur est-il en proie?
Ne saurois-je goûter une tranquille joie?
O ciel! injuste ciel! mon frère est mon rival!
Ne me trompai-je point? M'as-tu dit vrai, Narbal?
Il veut m'ôter Eudoxe, il quitte Sophronie!
Et le roi jusques-là pousse la tyrannie!
Quel usage, grands Dieux! fait-il de ses sermens?
Mais n'as-tu point appris avec quels sentimens
L'impératrice a vu ce dessein téméraire?
Ma princesse à leurs vœux sera-t-elle contraire?
Prétend-on se servir du souverain pouvoir?

NARBAL.

D'elle-même, seigneur, vous le pouvez savoir.

SCÈNE II.

TRASIMOND, EUDOXE, NARBAL.

EUDOXE à Trasimond qui est quelque temps à la regarder sans lui rien dire.

Vous ne me dites rien, seigneur: ah! tout conspire....

TRASIMOND.

Je cherche dans vos yeux ce que je dois vous dire.

EUDOXE.

Ne le trouvez-vous pas toujours dans votre cœur?
Mais sans doute pour moi ce cœur se tait, seigneur;
Il ne partage point l'ennui qui me dévore.
Si votre cœur pour moi s'intéressoit encore,
Vous n'auriez pas besoin, pour faire un long discours,
De chercher dans mes yeux d'inutiles secours.
Quel changement en vous s'est fait depuis une heure!
Ah! je ne vois que trop qu'il est temps que je meure;
Rien ne doit maintenant m'empêcher de périr:
Quand on n'est plus aimée, ingrat, il faut mourir.

TRASIMOND.

Je ne vous aime plus! que fais-je donc, madame,
Lorsqu'incertain, confus, le désespoir dans l'ame,
Et retenant des pleurs qui sont prêts à couler,
Je cherche dans vos yeux à pouvoir démêler
Si c'est comme à ma sœur ou comme à ma princesse,
Que je vous dois parler....

EUDOXE.

Hé! de quelle foiblesse
Soupçonnez-vous mon cœur? Dieux! ne savez-vous pas....

TRASIMOND.

Votre crainte a fini mon funeste embarras.
Eudoxe m'aime encor; je n'ai plus rien à craindre:
Rival, roi, père....

EUDOXE.

Hélas! que nous sommes à plaindre!
On ne s'amuse point à soupirer pour moi;
Les brutales fureurs, les menaces du roi,
Sont du prince Huneric les redoutables armes,
Contre qui vous savez que je n'ai que mes larmes.

TRASIMOND.

Vous comptez donc pour rien le secours de mon bras?

EUDOXE.

Contre un frère, seigneur, je ne le compte pas.
Quelque forte que soit la haine qui m'anime,
Je ne voudrai jamais qu'elle vous coûte un crime.

TRASIMOND.

Hé! vous aimerez mieux rendre heureux mon rival?
Adorable princesse! ah! que vous aimez mal!
Mais, malgré vos raisons, s'il pousse l'insolence
Jusqu'à vous faire un jour la moindre violence,
Il saura, ce rival, ce que peut le courroux
D'un frère assez heureux pour être aimé de vous.
Vos beaux yeux dans mon cœur font taire la nature;
Je punirai l'ingrat, l'insolent, le parjure,
Aux yeux de Genseric, au milieu de sa cour,
Et je ne connois plus de maître que l'amour.

EUDOXE.

De grace, retenez un mouvement si tendre;
Genseric vient à nous, il pourroit vous entendre:
Dissimulez, seigneur, votre ressentiment.

SCÈNE III.

GENSERIC, EUDOXE, TRASIMOND, ISPAR, NARBAL.

GENSERIC.

Je vous allois chercher dans votre appartement.
Sous d'agréables loix je prétends vous réduire :
L'impératrice a dû tantôt vous en instruire;
Et sans doute, madame, elle vous a conté,
Pour finir vos malheurs, jusqu'où va ma bonté.

EUDOXE à part.

Quelle bonté, grands Dieux!

TRASIMOND à part.

Ah! rigueurs inhumaines!

GENSERIC.

D'où vient que vous pleurez, madame? et quelles peines....

EUDOXE.

Accablée à-la-fois de crainte et de douleurs,
Peut-on me demander la cause de mes pleurs?

Hélas! quand je remets dans ma triste mémoire
Des maux de ma maison la déplorable histoire,
Lorsque je me peins Rome en proie à vos soldats,
Lorsque je sens mes fers, puis-je ne pleurer pas?

GENSERIC.

Rome que vous pleurez, vous doit-elle être chère?
Elle est fumante encor du sang de votre père.
Perdez le souvenir de cet ingrat pays;
Devenez africaine, en épousant mon fils.

EUDOXE.

Les larmes qu'a versé la coupable Italie,
Ont effacé le sang dont on l'avoit remplie:
Si ses forfaits sont grands, ses maux sont infinis;
Et je n'y vois enfin que des crimes punis:
La mort aux trahisons a servi de salaire.
A ce prix-là, Carthage aura droit de me plaire.

GENSERIC.

Madame, abusez moins de toutes mes bontés.

EUDOXE.

Je ne puis oublier toutes vos cruautés.

GENSERIC.

Vous lier à mon fils d'une chaîne éternelle,
N'est pas avoir, madame, une ame bien cruelle.

Ce généreux dessein, en vous tirant des fers,
De l'empire vous rend tous les chemins ouverts.

EUDOXE.

Hé! que m'importe à moi que devienne l'empire?
Le repos est, seigneur, le seul bien où j'aspire;
Laissez-le moi goûter: l'état où je me voi,
Pour toutes les grandeurs me donne de l'effroi.
Tant et tant de Césars que pour aïeux je compte,
Ne servent aujourd'hui qu'à redoubler ma honte:
Je sentirois bien moins l'excès de mon malheur,
Si j'avois d'un esclave et le sang et le cœur.

GENSERIC.

Ces nobles sentimens, ce superbe langage,
Dans votre jeune cœur font voir un grand courage.
Épousez Huneric, je le veux, c'est assez;
Je m'en suis expliqué: si vous n'obéissez,
Rien ne m'empêchera de vous faire connoître,
Malgré tant de fierté, que vous avez un maître.

EUDOXE.

Quelque droit que sur moi vous donne le bonheur,
Je n'en serai pas moins fille d'un empereur.
De cet illustre rang, de ce grand héritage,
Je n'ai que la fierté, c'est-là tout mon partage;
Je la conserverai jusqu'au dernier moment.

Tout le reste, seigneur, sujet au changement,
Peut suivre à votre gré la fortune infidelle;
Mais pour mon triste cœur, il ne dépend point d'elle.

(Elle sort.)

GENSERIC.

Craignez de me porter à des extrémités.
Je respecterai peu ces aïeux tant vantés.
De votre orgueil enfin ma patience est lasse....

TRASIMOND.

Si j'osois à genoux demander une grace:
Votre gloire, seigneur....

GENSERIC.

Un sage potentat
Doit immoler sa gloire au bien de son état.

TRASIMOND.

Vous devez à l'état; mais, seigneur, il me semble
Qu'ici la gloire et lui s'accordent bien ensemble.
Mon frère est-il à vous, après l'avoir donné?
Ne vous souvient-il plus du jour infortuné,
Où le peuple en fureur vous donna tant d'alarmes?
Il ne succomba point sous l'effort de vos armes.
L'hymen de Sophronie et du prince Huneric,
Au trône de Carthage affermit Genseric:
On vous le fit jurer : l'âge de Sophronie

Fit différer le temps de la cérémonie.
Si vous ne l'achevez, contre vous je prévoi....

GENSERIC.

Le ciel a pris le soin de dégager ma foi;
S'il avoit un moment approuvé ma promesse,
Il eût fait dans leurs cœurs naître quelque tendresse.
Sur notre volonté vainement nous comptons;
C'est au ciel à tenir ce que nous promettons.

TRASIMOND.

Dussé-je m'attirer toute votre colère....

GENSERIC.

Pour Sophronie enfin tout ce que je puis faire,
C'est de lui procurer chez les princes voisins,
De quoi la consoler de mes premiers desseins.
Elle y consentira.

TRASIMOND.

Par cette politique,
A des maux infinis vous livrerez l'Afrique;
Vous serez odieux à la postérité;
Et vos sermens rompus....

GENSERIC.

Quelle témérité!
Qui vous rend assez vain pour régler ma conduite?

Est-ce à vous que je dois la glorieuse suite
De tant de longs travaux, de tant de grands exploits
Qui m'ont mis au-dessus de tous les autres rois?
Est-ce votre valeur, est-ce votre prudence,
Qui font dans mes états révérer ma puissance?
Avez-vous oublié le respect qui m'est dû,
Fils ingrat?...

TRASIMOND.

Non, seigneur, je ne l'ai point perdu.
Je connois mon devoir; comme roi, comme père,
De tous côtés, seigneur, votre gloire m'est chère:
Sophronie a des droits qu'on ne peut contester;
Qui sera son époux, en saura profiter.
Le peuple, qui toujours pour elle se partage....

GENSERIC.

Hé bien! il la faudra marier dans Carthage.

TRASIMOND.

Elle ne voudra point d'un sujet pour époux.

GENSERIC.

Je le crois.

TRASIMOND.

Qui l'épousera donc, seigneur?

GENSERIC.

Vous.

TRASIMOND.

Moi! grands dieux! Qui, seigneur, qui venez-vous de dire?
Sophronie?

GENSERIC.

Et d'où vient que votre cœur soupire?
L'héritière d'Afrique est-elle à mépriser?
Vous êtes trop heureux de pouvoir l'épouser.

TRASIMOND.

Moi, j'irois épouser qui doit être à mon frère?
Sophronie à mon cœur a toujours été chère;
Avec quelque raison je m'en crois estimé :
Mais, à ce nom de sœur mon cœur accoutumé,
Ne pourroit s'émouvoir ni soupirer pour elle,
Sans se croire rempli d'une ardeur criminelle.
Si vous n'avez dessein, seigneur, de me haïr,
Ne me contraignez point à vous désobéir.

GENSERIC.

De pareilles raisons sont des raisons frivoles.
Mais, pour ne point perdre trop de temps en paroles,
J'attacherai demain, par les nœuds les plus doux,
Eudoxe à votre frère, et Sophronie à vous.
N'irritez point un roi jaloux de sa puissance.

TRASIMOND.

Je vous dois une aveugle et prompte obéissance,

Mon devoir, ma raison, me le font assez voir;
Mais le cœur ne connoît ni raison, ni devoir.

GENSERIC.

Ispar, disposez tout pour cette grande fête.
A ne pas obéir, il y va de la tête:
Songez-y, je vous laisse; et, sans plus différer,
Pour cet hymen allez, prince, vous préparer.

SCÈNE IV.

TRASIMOND, NARBAL.

TRASIMOND.

Quel supplice, grands Dieux! quoi, je verrai sans cesse
Mon père d'un côté, de l'autre ma princesse?
Des plus sacrés devoirs je serai combattu?
Malheureux Trasimond, à quoi te résous-tu?
Écoute ta raison; arrête, et considère
Que tu dois à ton roi, que tu dois à ton père.
Mais, hélas! si je dois beaucoup à tous les deux,
Ne dois-je rien enfin à l'objet de mes vœux?
Ah! je sens que vers lui ma tendresse m'emporte.
Nature, c'en est fait, vous êtes la moins forte;

Mais n'en murmurez pas; on voit également
Tous les devoirs céder au devoir d'un amant.
Ne balançons donc plus dans ce péril extrême;
Quittons ces lieux, Narbal, pour sauver ce que j'aime.
Mais, Dieux! je ne ferai que changer de malheurs,
Et j'aurai des rivaux dans tous mes protecteurs.
Par où donc m'arracher au soin qui m'importune?
N'est-ce pas d'Huneric que vient mon infortune?
Je ne le connois plus pour mon frère, Narbal,
Je ne vois plus en lui qu'un odieux rival;
Faisons, faisons tomber sur sa coupable tête
Cette foule de maux que son amour m'apprête.
Quand ce juste dessein me coûteroit le jour,
Il faut que dans son sang j'éteigne cet amour.
C'est laisser trop long-temps son audace impunie;
Vengeons de cet amant Eudoxe et Sophronie.
Pour ma belle princesse il ose soupirer!

NARBAL.

Attenter à ses jours!

TRASIMOND.

Cesse d'en murmurer:
Dans l'affreux désespoir où me réduit mon père,
Me venger et mourir, est tout ce que j'espère.
N'étoit-ce pas assez des maux que j'ai soufferts
En voyant accabler ma princesse de fers?

N'étoit-ce pas assez d'avoir reçu la vie
D'un roi son ennemi, d'un roi qui l'a trahie?
N'étoit-ce pas assez de m'en voir rebuté,
Quand j'allois à ses pieds chercher sa liberté?
N'étoit-ce pas enfin assez pour sa colère,
De m'avoir fait trouver un rival dans un frère,
Sans m'avoir, le cruel, commandé que demain
Je donne à Sophronie et mon cœur et ma main?
Le parjure à ses yeux ne paroît point un crime;
Pour me faire souffrir rien n'est illégitime;
Et, grace au soin qu'il prend de me persécuter,
Je ne vois plus, Narbal, de maux à redouter:
Je puis en sûreté défier la fortune.

NARBAL.

Si vous n'aviez, seigneur, une ame peu commune....

SCÈNE V.

TRASIMOND, SOPHRONIE, NARBAL, JUSTINE.

SOPHRONIE.

Je viens.... En me voyant vous êtes interdit!
Dois-je croire, seigneur, ce que le roi m'a dit?

TRASIMOND.

Ah! pour votre malheur, il n'est que trop sincère;
Il rompt la foi donnée entre vous et mon frère:
J'ai su qu'il vous destine un prince pour époux,
Dont le cœur ne sauroit être digne de vous.

SOPHRONIE.

Pleine d'une charmante et dangereuse idée,
Dont depuis le berceau j'ai l'ame possédée,
Peut-être aurai-je mal entendu son discours.
Quand on aime, seigneur, on se flatte toujours.
J'aurai sans doute cru, dans l'ardeur qui m'enflâme,
Que le roi pénétroit le secret de mon ame,
Et qu'il me destinoit pour ce jeune héros
Que l'amour a rendu fatal à mon repos.

Je me faisois un sort plein de bonheur, de gloire.
Mais vous-même jugez si je devois le croire:
Cet époux, dont j'ai cru qu'on flattoit mon espoir,
Est un de ces mortels redoutables à voir;
Un seul de ses regards porte jusque dans l'ame,
Avecque le plaisir, le désordre et la flâme;
Certain air tendre et fier qui touche, qui surprend,
Un mérite, un esprit dont rien ne se défend;
Une ame grande et belle, une valeur insigne,
De l'empire des cœurs rendent ce prince digne.

TRASIMOND.

Je pensois que mon frère étoit assez heureux
Pour fixer votre cœur et remplir tous vos vœux;
Et je nommois déjà la fortune cruelle,
Qui rompoit le dessein d'une union si belle;
Mais, à ce que je vois....

SOPHRONIE.

Si vous pouviez savoir
Les efforts que j'ai faits pour suivre mon devoir,
Vous condamneriez moins ce que je fais paroître.
De ses égaremens, hélas! est-on le maître?
Le cœur se mêle-t-il d'aimer ou de haïr?
Aux ordres du destin il ne fait qu'obéir.
Tant qu'a duré la foi que l'on m'avoit jurée,

J'ai caché les ennuis dont j'étois dévorée ;
Et vous ne sauriez point mes secrettes douleurs,
Si le prince Huneric ne s'engageoit ailleurs.
J'aurois sacrifié le bonheur de ma vie
A la tranquillité dont jouit ma patrie ;
Mais, puisqu'un heureux sort me rend la liberté,
Vous opposerez-vous à ma félicité ?
Vous avez tout pouvoir, seigneur, sur ce que j'aime ;
Vous ferez mon destin.

TRASIMOND.

Moi, madame ?

SOPHRONIE.

Vous-même.
Je ne vous dirai rien davantage, seigneur ;
Il n'est pas encor temps de vous ouvrir mon cœur.
Sauvez-moi cependant de l'indigne hyménée
Où le roi, dites-vous, m'a tantôt condamnée.
Etrange et tendre effet de ces impressions
Que font sur les amans les fortes passions !
Quoi que vous me disiez, il me paroît encore
Que le roi m'a parlé d'un prince que j'adore.
Pour me désabuser, de grace, apprenez-moi
Quel est l'indigne époux dont m'a parlé le roi.
Que contre ses défauts ma colère s'irrite !

TRASIMOND.

Il a de la naissance, il a quelque mérite;
Il n'est indigne enfin d'être un jour votre époux,
Que parce que son cœur ne sauroit être à vous:
Il brûle pour une autre; et rien ne peut, madame,
Éteindre dans son cœur cette sincère flamme.
La puissance du roi, celle de vos appas,
La mort même, la mort ne la détruira pas.
Voilà quel est l'époux....

SOPHRONIE.

Ah! qu'ai-je fait, Justine?
Seigneur, je reconnois l'époux qu'on me destine;
Vainement je voudrois déguiser plus long-temps;
Vous m'avez entendue, et moi je vous entends.

SCÈNE VI.

TRASIMOND, NARBAL.

NARBAL.

Ses yeux font voir, seigneur, un courroux effroyable.

TRASIMOND.

Des caprices du sort dois-je être responsable?
Sophronie a donc cru.... Quelle subite horreur
Ce nom vient de porter jusqu'au fond de mon cœur!
Malgré moi je le sens qui frémit, qui se trouble;
Plus je la veux chasser, plus ma crainte redouble.
Qu'a d'odieux ce nom? de quoi suis-je alarmé?
Et qu'ai-je à craindre enfin de qui je suis aimé?
Ne sacrifions point à des terreurs si vaines
L'amitié.... Tout mon sang se glace dans mes veines.
Dans ce que me présage un si pressant effroi,
Ciel! garantis Eudoxe, et n'accable que moi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HUNERIC, ISPAR.

ISPAR.

Ne vous rebutez point, seigneur : quoi qu'elle fasse,
Il faudra bien qu'un jour elle vous satisfasse.
Voyez-la sans chagrin s'emporter contre vous;
Il faut laisser pleurer une femme en courroux.

HUNERIC.

Non, je ne suis point né pour l'indigne foiblesse
De pleurer, de languir aux pieds d'une princesse.
Ecoute qui voudra ses insolens refus;
Quoi qu'ordonne le roi, je ne la verrai plus.

ISPAR.

Quoi! si facilement vous cessez de prétendre
Au plus glorieux sort qu'un mortel puisse attendre!

Le courroux d'une fille étonne ce grand cœur
Qui trouve que sans trône il n'est point de bonheur!
Renoncer à l'espoir de posséder l'empire,
Sur ce qu'une princesse ose vous contredire !
Le roi condamnera tant de timidité.
Il vous croyoit, seigneur, bien plus de fermeté.

HUNERIC.

Et moi je penserois avoir peu de courage
Si je rendois des soins, Ispar, à qui m'outrage.
Il est d'autres moyens et plus sûrs et plus courts;
Et, si le roi m'en croit, avant qu'il soit deux jours...

SCÈNE II.

TRASIMOND, HUNERIC, ISPAR.

TRASIMOND.

Prince, je vous cherchois.

HUNERIC.

Qu'auriez-vous à me dire,
Seigneur?

TRASIMOND.

Vous le saurez. Faites qu'on se retire:
Mon cœur, pour s'expliquer, ne veut point de témoins.

HUNERIC à Ispar.

Allez apprendre au roi le succès de mes soins.

TRASIMOND.

Vous savez l'amitié que j'ai pour Sophronie?
Vous savez qu'avec vous elle doit être unie?

HUNERIC.

Je sais que pour calmer des mutins en fureur,
On me fit lui promettre et ma main et mon cœur.

TRASIMOND.

Cependant dans ces lieux on sème une nouvelle;
On dit qu'à Sophronie, à vous-même infidelle,
Vous aimez la princesse, et que vous prétendez
Obtenir aujourd'hui ce que vous demandez.

HUNERIC.

On n'est pas bien instruit de l'état de mon ame.
Quelques traits qu'ait Eudoxe, ils n'ont rien qui m'enflâme;
Et, lorsqu'à son hymen je borne tous mes vœux,
Mes projets ne sont pas des projets amoureux.

TRASIMOND.

Quels sont donc ces projets? Quoi! pour cette princesse....
Pour Sophronie enfin, prince, je m'intéresse;
Sans me faire un outrage, on ne peut l'offenser.

Je vous l'ai déjà dit, c'est à vous d'y penser.
Dût ce ressentiment m'entraîner à ma perte,
J'irai pour la venger jusqu'à la force ouverte;
Et dans l'Afrique un jour il ne sera pas dit....

HUNERIC.

Le roi ne se plaint pas, et cela me suffit.

TRASIMOND.

Avez-vous oublié que le ciel m'a fait naître
Dans un rang qui permet que je vous parle en maître?

HUNERIC.

Vous faites bien valoir le peu que je vous doi.

TRASIMOND.

Vous faites bien valoir le caprice du roi.

HUNERIC.

Ce qu'il nomme raison, vous l'appelez caprice.

TRASIMOND.

Je vous connois tous deux, et je vous rends justice.

HUNERIC.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que votre esprit jaloux
Ne sauroit supporter qu'il me préfère à vous.

TRASIMOND.

Le ciel m'a consolé de cette préférence,
En mettant entre nous quelque autre différence.

HUNERIC.

Le ciel mit autrefois de Gontaris au roi,
Cette inégalité qu'on voit de vous à moi.
Genseric, méprisé par cet orgueilleux frère,
N'avoit que le bonheur d'être aimé de son père :
Le ciel en sa faveur enfin se repentit,
Et d'un superbe aîné pour jamais le défit.

TRASIMOND.

D'un sort pareil au sien cet exemple vous flatte ;
Votre haine pour moi dans cet espoir éclate :
Il faut le satisfaire ; et, pour vous agrandir,
Allons voir si le ciel s'osera repentir.

HUNERIC.

Allons, seigneur, allons.... Mais voici la princesse ;
Pour vous débarrasser, employez votre adresse ;
De certaines raisons me la font éviter.
Nous nous retrouverons.

TRASIMOND.

Rien ne peut m'arrêter.
Je vous suis.

SCENE III.

EUDOXE, TRASIMOND, CAMILE.

EUDOXE.

Vous fuyez pour ne me pas entendre?
Est-ce là d'un amant ce que je dois attendre,
Quand je viens toute en pleurs lui demander secours
Contre un nouveau malheur qui menace mes jours?
Ah! seigneur.

TRASIMOND.

Dieux! on ose attaquer votre vie!
Ah! madame, il n'est rien que je ne sacrifie.
Ne me ménagez point; parlez sans différer;
Contre quels ennemis faut-il me déclarer?

EUDOXE.

Contre le désespoir où me met la nouvelle
D'un hymen qui vous fait devenir infidelle.
Par des discours remplis de la plus vive ardeur,
Par de tendres regards affermissez mon cœur;

Forcez-moi d'oublier tout ce que j'appréhende.
Seigneur, c'est le secours qu'Eudoxe vous demande.

TRASIMOND.

Je ne vous ferai pas de sermens odieux
Pour détruire un soupçon qui m'est injurieux;
Je dédaigne, madame, une si lâche voie :
C'est sur mes actions que je veux qu'on m'en croie;
Elles vous parleront; et peut-être aujourd'hui
L'excès de mon amour fera seul votre ennui;
Peut-être le succès de ce que je médite....
Mais, malgré moi, madame, il faut que je vous quitte;
Je perds auprès de vous des momens précieux,
Qu'ailleurs pour notre amour j'emploîrai beaucoup mieux.

EUDOXE.

Où courez-vous, seigneur? Ma mère qui s'avance....

TRASIMOND à part.

Quoi! toujours quelque obstacle à ma juste vengeance!

SCÈNE IV.

L'IMPÉRATRICE, EUDOXE, TRASIMOND, CAMILE.

L'IMPÉRATRICE.

Quel inquiet chagrin paroît sur votre front?
Votre Afrique est, seigneur, dans un calme profond;
Des princes vos voisins l'ame basse et craintive
Laisse depuis long-temps votre valeur oisive;
Vos vaisseaux tous les ans amènent dans vos ports
Tout ce qu'a l'Orient de plus rares trésors;
Le peuple vous chérit, toute la cour l'imite;
Le ciel a mis en vous un éclatant mérite;
Et, pour combler vos vœux des plaisirs les plus doux,
Le flambeau de l'hymen va s'allumer pour vous.

TRASIMOND.

Que plutôt contre moi tout l'univers s'unisse;
Que plutôt par ma main à vos yeux je périsse.
Madame, il n'est plus temps de vous dissimuler
Le violent amour dont je me sens brûler.
Rassemblez sur moi seul toute votre colère;

Vengez-vous sur le fils des outrages du père ;
Méprisez, punissez un prince audacieux
Qui jusqu'à la princesse ose porter les yeux.
Je l'adore.... Frappez.... Ma mort seroit trop belle ;
Je mourrois à ses pieds, et je mourrois fidèle.
Loin de punir l'amour....

L'IMPÉRATRICE.

Ne me soupçonnez pas
D'avoir un sentiment si cruel et si bas ;
Seigneur, loin que sur vous éclate ma vengeance,
Je ne vous dois qu'estime et que reconnoissance ;
Et quand d'Eudoxe un jour je vous rendrois l'époux,
Je ne penserois pas être quitte envers vous.

TRASIMOND.

Combien à ses appas faites-vous d'injustices !
Ah ! madame, à mes soins, à mes foibles services,
Pouvez-vous comparer le glorieux espoir
Qu'à mon cœur amoureux vous laissez concevoir ?
Qu'ai-je fait que pour vous un autre n'eût pu faire ?
Mais que pouvois-je plus contre un roi, contre un père ?
Et pourquoi n'avez-vous enfin pour ennemis
Des princes contre qui tout pût m'être permis ?
Sans vouloir que l'honneur de vous avoir servie,
J'irois leur arracher la couronne et la vie,

Et quand j'y trouverois un assuré trépas,
D'un sort si glorieux je ne me plaindrois pas.

L'IMPÉRATRICE à Eudoxe.

Partagez cette ardeur, vous qui l'avez fait naître;
Aussi bien pouvez-vous seule la reconnoître.
Quoi que mon cœur pût faire, il devroit du retour:
L'amour ne sauroit se payer que par l'amour.

TRASIMOND.

Si vous obéissez à l'ordre qu'on vous donne,
Il n'est plus de péril, madame, qui m'étonne;
Il n'est point de dessein dont je ne vienne à bout.
Commandez seulement, mon amour pourra tout.

EUDOXE.

Eh! contre Genseric qu'est-ce qu'il pourra faire?
Il est toujours, seigneur, votre roi, votre père.
En vain d'un tendre amour vous m'offrez le secours;
Le devoir sur l'amour l'emportera toujours.

TRASIMOND.

Non, ma princesse, non; j'obéis sans réserve;
Je n'examine rien, pourvu que je vous serve;
Mes crimes par vos yeux seront autorisés,
Et de tous les amans ils seront excusés.

(à l'impératrice.)

Dès cette même nuit, madame, je m'engage
A vous faire quitter l'odieuse Carthage.
Je m'en vais rassembler mes amis dispersés,
Demander leurs secours que j'avois refusés.
Rien à leur amitié ne sera difficile.
Narbal de l'heure prise avertira Camile.
Dissimulons encor tout le reste du jour,
Vous, votre espoir; et moi, mon violent amour.
Genseric ne sait point le secret de mon ame;
Et s'il le découvroit, il nous perdroit, madame.

L'IMPÉRATRICE.

Ne craignez rien, seigneur, nous saurons déguiser.

EUDOXE.

Allez, prince, et gardez de vous trop exposer.

SCÈNE V.

L'IMPÉRATRICE, EUDOXE, CAMILE.

L'IMPÉRATRICE.

Prête à sortir des fers, vous répandez des larmes.

EUDOXE.

Madame, pardonnez à de justes alarmes :
Le prince va peut-être augmenter mes douleurs,
Et je m'attends toujours à de nouveaux malheurs.
Hélas ! s'il périssoit ; si pour notre défense....

L'IMPÉRATRICE.

Hé ! ne nous faisons point des malheurs par avance ;
D'un agréable espoir jouissons pleinement.
La fortune a toujours aimé le changement ;
Et, lasse de nous faire une guerre cruelle,
Son inconstante humeur au repos nous rappelle.
N'en doutons point, ma fille ; et, loin d'en abuser,
Aidons-la de nos soins à nous favoriser.
Dans nos ressentimens engageons Sophronie.
Huneric la méprise, et le roi l'a trahie ;
Ses amis sont puissans....

SCÈNE VI.

L'IMPÉRATRICE, EUDOXE, SOPHRONIE, CAMILE.

SOPHRONIE.

On me quitte pour vous;
Mais, loin que mon esprit en devienne jaloux,
Je viens vous assurer, princesse, et vous, madame,
Que du prince Huneric je servirois la flamme
Aux dépens de ma gloire, aux dépens de mon cœur,
Si l'on pouvoit par-là finir votre malheur.
Je tremble quand je pense à ce qu'on vous prépare.
Songez où peut aller la fureur d'un barbare.
Il ne respecte rien; et vous devez toujours
Craindre pour votre gloire, ou craindre pour vos jours.

L'IMPÉRATRICE.

Je dois beaucoup, madame, à cet excès de zèle;
Mais votre amant pourra vous demeurer fidèle.
Je ne mêlerai point, malgré tant de hasards,
Le sang des Genseric à celui des Césars;
Rome ne verra point l'auteur de ses misères....

SOPHRONIE.

Mais Huneric, madame, et Trasimond sont frères;
Et, quoiqu'ils soient tous deux formés d'un même sang,
Vous ne les mettez pas tous deux au même rang.

L'IMPÉRATRICE.

Et qui vous fait juger de cette préférence?
Fais-je de Trasimond aucune différence?

SOPHRONIE.

Vous me cachez en vain jusqu'où va son bonheur.
Il m'a tout confié, desseins, espoir, douleur;
Et mon cœur, pénétré par un amour si tendre,
Pour votre liberté me fait tout entreprendre.
J'y travaille, madame; et par un grand éclat,
Je prétends aujourd'hui me venger d'un ingrat.

L'IMPÉRATRICE.

Le prince Trasimond vous a dit vrai, madame,
Quand il vous a parlé du bonheur de sa flamme.
Ce qu'il a fait pour nous à Rome et dans ces lieux,
Doit paroître aux Romains digne de mes aïeux;
Et si je lui pouvois donner avec ma fille
L'empire que le sort ôte à notre famille,
Je croirois rétablir la gloire des Romains,
En le faisant tomber en de si bonnes mains.
Le ciel puisse si bien seconder son courage,

Que nous puissions bientôt abandonner Carthage.
Madame, croyez-vous qu'il puisse exécuter
Ce qu'il a résolu cette nuit de tenter?
Vos amis et les siens d'une chaleur égale
Nous pourront-ils. . . .

SOPHRONIE à part.

Enfin je connois ma rivale.

(à l'impératrice.)

D'inutiles soucis vous vous embarrassez;
On fera là-dessus plus que vous ne pensez.
Vous verrez si je sais punir qui me méprise,
Et quel heureux succès aura cette entreprise.
L'ingrat paiera bien cher le refus de son cœur.

L'IMPÉRATRICE.

Voici le roi, madame.

SCÈNE VII.

GENSERIC, L'IMPÉRATRICE, EUDOXE, SOPHRONIE, CAMILE, AMILCAR, capitaine des gardes.

SOPHRONIE à Genseric.

On vous trahit, seigneur.
Le prince Trasimond, poussé par sa tendresse,
Entreprend cette nuit d'enlever la princesse.

L'IMPÉRATRICE.

Dieux! qu'ai-je fait?

EUDOXE.

O ciel! nos desseins sont trahis.

GENSERIC.

Quoi, madame, c'est vous qui séduisez mon fils!

SOPHRONIE.

Pour rendre leur vengeance et leur haine assouvie,
Peut-être songe-t-il à vous ôter la vie.

(Elle sort.)

GENSERIC à Eudoxe.

Oui, sans doute, à ce prix vous mettez votre cœur;
Mais j'empêcherai bien l'effet de sa fureur.
Fils indigne du jour! ton attente est trompée.
(à son capitaine des gardes.)
Allez lui demander, de ma part, son épée;
Et si ce téméraire ose vous résister,
C'est sa tête, Amilcar, qu'il me faut apporter.

EUDOXE.

Cher prince, à quels périls t'expose ta tendresse!

L'IMPÉRATRICE.

Ah! dans l'ame d'un roi fais voir moins de foiblesse:
Barbare! pour tes jours tu t'alarmes en vain.
Peux-tu t'imaginer que dans un cœur romain
On trouve un sentiment si lâche et si perfide?
Va, ma fille n'est point le prix d'un parricide.
Je la désavoûrois, si, par aucuns égards,
Elle déshonoroit le beau sang des Césars.
Tu ne m'écoutes point? Je vois ce qui t'étonne.
Ce n'est pas votre cœur, ma fille, qu'il soupçonne;
C'est le cœur de son fils: lui seul le fait trembler.
Il croit qu'étant son fils, il doit lui ressembler.

SCÈNE VIII.

L'IMPÉRATRICE, GENSERIC, EUDOXE, ISPAR, CAMILE, UN GARDE.

ISPAR.

A vos ordres, seigneur, Trasimond est rebelle ;
Le peuple se mutine et soutient sa querelle ;
Et, sans considérer qu'il s'arme contre vous,
Il attaque vos gens et les écarte tous.
Mais ce qui va, seigneur, croître votre colère,
Amilcar l'a trouvé qui désarmoit son frère.

GENSERIC.

Ah ciel ! de mille coups je crois le voir percé.

ISPAR.

Huneric est, seigneur, légèrement blessé.

GENSERIC à Eudoxe.

De votre sort, madame, il veut se rendre maître ;
Mais dans un tel projet il périra, le traître.
Ispar, va ramasser tous mes soldats épars,
Et qu'on aille sur lui fondre de toutes parts.

SCÈNE IX.

L'IMPÉRATRICE, GENSERIC, EUDOXE, ISPAR, CAMILE, AMILCAR.

AMILCAR.

SEIGNEUR, le prince est pris.

EUDOXE.

Ah! fortune cruelle!

GENSERIC.

En vos mains, Amilcar, je remets ce rebelle :
Conduisez-le en lieu sûr : à son frère, à l'état,
Je dois faire raison de son noir attentat ;
Le perfide paiera ses crimes de sa tête.
(à Eudoxe.)
Et vous à m'obéir, madame, soyez prête.
Songez que je peux tout.

EUDOXE.

Prince lâche et sans foi,
Ton Afrique n'a rien de si cruel que toi.

SCÈNE X.

L'IMPÉRATRICE, EUDOXE, CAMILE.

EUDOXE.

Il est perdu, madame, et son barbare père
Va le sacrifier au bonheur de son frère.

L'IMPÉRATRICE.

Pour répandre son sang il est assez cruel;
Mais l'amour agira pour ce grand criminel:
Quoi qu'ait fait contre lui la fière Sophronie,
C'est d'elle que j'attends sa liberté, sa vie.
Il est de grands retours pour les cœurs amoureux;
Et, si je puis trouver un de ces temps heureux,
Jusques à la prière on me verra descendre.
Je m'en vais la chercher, et vous pouvez m'attendre.
Une rivale aimée aigriroit sa douleur;
Modérez vos ennuis.

SCÈNE XI.

EUDOXE, CAMILE.

EUDOXE.

Quel secours pour mon cœur!
Dans tout ce qui m'est cher le ciel me persécute.
J'ai vu de ma maison la déplorable chute;
Je vois que mon amant est proche du trépas;
Et l'on peut m'ordonner de ne m'affliger pas!
Non, quel que soit ton sort, cher prince, il faut le suivre!
Sans toi, sans ton amour, comment pourrois-je vivre?
Mais qu'est-ce que je fais? ah! discours superflus!
Je parle à mon amant, et peut-être il n'est plus.
Pour mon sensible cœur quelle image cruelle!
Prévenons, par ma mort, cette affreuse nouvelle.
Allons me dérober à toutes mes douleurs.
Mourir n'est pas pour moi le plus grand des malheurs.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHRONIE, JUSTINE.

JUSTINE.

Madame, à vos douleurs donnez quelque relâche;
Le jour qui va paroître....

SOPHRONIE.

Est-il un cœur plus lâche?
Qu'ai-je fait? quelle horreur dois-je me reprocher?
Dans le fond des enfers je voudrois me cacher.
Misérable jouet de l'injuste fortune,
La lumière du jour m'irrite et m'importune.
C'est souffrir trop long-temps, et depuis le berceau
Tous mes jours sont marqués par un malheur nouveau.
Mais du moins, dans le cours d'une misère affreuse,
Je n'avois, tu le sais, été que malheureuse;

Et, dans une innocence égale à mes douleurs,
Je n'avois point encor mérité ces malheurs.
Cette innocence, ô Dieux! qu'est-elle devenue?
Pour venger mon amour, hélas! je l'ai perdue
Par une trahison digne de mille morts.
Cher prince, contre toi j'ai fait tous mes efforts;
C'est moi dont la barbare et noire jalousie,
Par le fer des bourreaux va t'arracher la vie.
Quelle marque d'amour viens-je de te donner?
Est-ce t'aimer, hélas! que de t'assassiner?

JUSTINE.

De grace, modérez l'ennui qui vous possède;
Vous avez de vos maux l'infaillible remède.
Carthage vous adore, et tous ses citoyens
Hasarderont pour vous et leur vie et leurs biens.
Un tendre souvenir de votre illustre père
Leur fait.....

SCÈNE II.

SOPHRONIE, ISPAR, JUSTINE.

SOPHRONIE.

Pour Trasimond que faut-il que j'espère,
Ispar?

ISPAR.

On fait pour lui de funestes apprêts;
Mais, grace au ciel, le peuple est dans nos intérêts:
Jamais ardeur ne fut si sincère et si forte.
Il s'est saisi du port, il garde chaque porte;
Et, par un sort heureux, ce grand peuple confond
Vos intérêts, madame, et ceux de Trasimond.
Vos amis et les siens veulent, quoi qu'il arrive,
Qu'Huneric vous épouse, et que Trasimond vive.
Vous leur avez si bien déguisé vos soupirs,
Qu'ils croient cet hymen le but de vos desirs;
Et ces pleurs que tantôt ils vous ont vu répandre,
Ont produit tout l'effet qu'on en pouvoit attendre.
De ce grand changement Genseric étonné,
Ne sait par où calmer le peuple mutiné.

Des desseins du sénat sa prudence alarmée,
Loin de ces lieux, madame, occupe son armée;
Et pour se délivrer d'un joug cruel, affreux,
On ne pouvoit choisir un moment plus heureux.

SOPHRONIE.

Que le ciel, à son gré, dispose de l'Afrique:
C'est l'amour qui m'occupe, et non la politique.
Si le peuple aujourd'hui n'assiège ce palais,
Si Genseric n'accorde à leurs ardens souhaits
L'entière liberté du prince que j'adore;
S'il peut, après cela, me dédaigner encore,
Si pour Eudoxe encor son amour se fait voir,
Je n'écouterai plus que mon seul désespoir.

ISPAR.

A cette extrémité vous n'êtes point réduite;
Nos désordres auront une plus douce suite:
Mais, madame, j'entends le roi qui vient à nous.
Au nom de votre amant cachez ce grand courroux.

SCENE III.

GENSERIC, SOPHRONIE, ISPAR, JUSTINE.

GENSERIC.

Sous votre nom Carthage ose prendre les armes.
Prétendez-vous par-là faire valoir vos charmes?
Et tout ce que la guerre a de trouble et d'horreur
Est-il propre, madame, à vous gagner un cœur?
Ces cruels sentimens sont-ils la récompense
D'avoir si tendrement élevé votre enfance?
Sans les soins que j'ai pris, sans toute ma bonté,
Vous n'auriez pas long-temps conservé la clarté.
Je devois votre mort au repos de l'Afrique;
Mais, vainqueur trop humain, et mauvais politique,
Loin d'attaquer vos jours, j'ai par mille faveurs....

SOPHRONIE.

Hélas! que vous m'auriez épargné de malheurs!
Mais ne déguisez point ce qui m'a préservée;
Pour votre sûreté vous m'avez conservée.
Sans moi, votre pouvoir étoit mal affermi;

On vous regardoit moins en roi qu'en ennemi.
Toujours quelque revers, toujours quelque tempête
Menaçoit votre état, grondoit sur votre tête.
L'espoir de mon hymen adoucit les esprits :
On vous laissa jouir de l'Afrique à ce prix ;
Et quand vous avez cru Carthage assujettie,
Votre infidélité ne s'est point démentie.
Vous avez oublié, seigneur, tous vos sermens,
Et le peuple n'a pu souffrir ces changemens :
Il a voulu venger l'affront que vous me faites,
Par tout ce qu'a d'affreux le péril où vous êtes.
Je ne vous en dis rien, et vous le connoissez.

GENSERIC.

Ces périls ne sont pas si grands que vous pensez.
On voit armer pour vous un peuple téméraire ;
Vos jours me répondront de ce qu'il pourra faire.
Vous vous livrez vous-même à vos mauvais destins.
Je dois un grand exemple à des peuples mutins :
Je sais qu'il est cruel ; mais, quoi qu'il en puisse être
Dans mes états enfin je veux être le maître.
Retirez-vous.

SOPHRONIE.

Tyran, je vais me retirer ;
Mais ce ne sera pas pour gémir et pleurer :
Je veux bien m'épargner une odieuse vue.

GENSERIC.

Ta perfidie enfin ne m'est que trop connue ;
Cette haine....

SCÈNE IV.

GENSERIC, ISPAR, AMILCAR.

AMILCAR.

Ah ! seigneur, vos soldats sont défaits,
Et les mutins....

GENSERIC.

Hé bien ?

AMILCAR.

Ont forcé ce palais.

GENSERIC.

Jusques-là mes sujets portent la violence,
Et le ciel autorise une telle insolence !

AMILCAR.

La fureur dans les yeux, l'audace sur le front,
Ils font retentir l'air du nom de Trasimond ;

Et ce prince amoureux, qu'aucun respect n'arrête,
Pour venger son amour va se mettre à leur tête.
Dans ce pressant péril....

GENSERIC.

Cesse de t'alarmer,
Amilcar; je sais bien par où le désarmer.
Laisse agir sur ce point ma prudence ordinaire;
Elle a cent fois changé la fortune contraire:
Par elle, sans soldats, j'ai triomphé cent fois.
L'art de dissimuler est le grand art des rois.

AMILCAR.

Seigneur, j'entends du bruit.

SCÈNE V.

GENSERIC, TRASIMOND, ISPAR, AMILCAR.

TRASIMOND à sa suite.

(à Genseric.)

Que personne n'avance.
Loin de vous arracher la suprême puissance,
Je vois avec regret ce funeste revers;
Et je ne viens, seigneur, que reprendre mes fers.
En vain le peuple attend que je lui donne un maître,
Vous le serez ici tant que vous voudrez l'être:
Quoi qu'on m'ait imputé pour me rendre suspect,
Vous ne verrez en moi qu'un fils plein de respect.
Oui, malgré mon amour et mes jalouses craintes,
Je suis....

GENSERIC.

Ne nous faisons ni reproches ni plaintes,
Je vous pardonne tout; venez, embrassez-moi:
J'aime mille fois mieux être père que roi.
Possédez, j'y consens, votre aimable princesse,
Et me rendez, mon fils, toute votre tendresse:

Allez donner la paix ; je ne suis point jaloux
De l'ardente amitié que le peuple a pour vous :
Des mains de mes sujets faites tomber les armes,
Et de votre princesse allez sécher les larmes.

TRASIMOND.

Ah ! seigneur, dites-vous tout ce que peut sentir
Un cœur plein de respect, d'amour, de repentir.
Tout prêt de voir finir une ennuyeuse vie,
Vous me la redonnez de cent plaisirs suivie.
Surpris, confus, charmé de tout ce que j'entends,
Je ne puis exprimer les transports que je sens.
Je vais à leur devoir ramener les rebelles ;
Et, puisqu'enfin touché de mes peines cruelles,
Vous permettez qu'Eudoxe achève mon bonheur,
Je cours faire cesser sa crainte et sa douleur.

(Il sort avec Ispar.)

SCÈNE VI.

GENSERIC, AMILCAR.

GENSERIC.

DANS son emportement, dans sa fureur extrême,
Le traître croit déjà posséder ce qu'il aime:
Mais, pour de son parti réprimer les efforts,
Je m'en vais rappeler mes vaisseaux dans nos ports;
Et, quand ils m'auront mis cent mille hommes à terre,
Je permets aux mutins de me faire la guerre.
Alors je serai maître, alors je choisirai,
Pour le bien de l'état, quel sang je répandrai:
Eudoxe sans appui ne sera pas si vaine....
Mais que vois-je! Huneric, quel dessein vous amène?
Que faites-vous, mon fils? et quel pressant souci....

SCÈNE VII.

GENSERIC, HUNERIC, AMILCAR, ISPAR.

HUNÉRIC.

L'ARDEUR de vous servir m'amenoit seul ici.
Je n'ai pu résister à la pressante envie
De vous sacrifier les restes de ma vie.
J'ai donc couru, seigneur, tout blessé que je suis,
Partager les malheurs où nous sommes réduits;
Et, pour prix de mes soins, Ispar vient de me dire
Que vous m'ôtez Eudoxe et l'espoir de l'empire.
Le crime de mon frère a-t-il fait son bonheur?
Seigneur, est-ce par-là qu'on touche votre cœur?

GENSERIC.

Je pardonne, mon fils, à l'état où vous êtes,
Tout ce qu'on voit d'aigreur aux plaintes que vous faites.
Les crimes ne sont point par moi récompensés,
Et Trasimond n'est pas encore où vous pensez.

HUNERIC.

Seigneur....

GENSERIC.

Il croit sans doute épouser la princesse,
Et vous, pour Sophronie accomplir ma promesse;
Mais pour ce double hymen on n'a point pris de jour,
Et de votre santé j'attendrai le retour.
Vos blessures, mon fils, sont un heureux prétexte.
Appaisons les mutins, le temps fera le reste.
Allez voir votre frère, et cachons nos projets
Sous les dehors trompeurs d'une sincère paix;
Paroissez satisfait du bonheur de sa flamme.

SCÈNE VIII.

GENSERIC, L'IMPÉRATRICE, HUNERIC,
ISPAR, AMILCAR.

L'IMPÉRATRICE.

Viens voir périr ton fils par les mains d'une femme;
Viens repaître tes yeux d'un spectacle si doux.

HUNERIC sort.

Allons le secourir.

GENSERIC.

Ciel ! que m'apprenez-vous ?
O dieux !

L'IMPÉRATRICE.

Que Trasimond, blessé par Sophronie,
Chez ma fille à ses pieds vient de perdre la vie.
J'ai vivement senti le coup qui l'a percé ;
Voyant couler son sang, tout le mien s'est glacé.
Ne crois pas que ce soit ni pitié ni tendresse,
Un plus grand sentiment à sa mort m'intéresse.
Il adoroit ma fille, et j'espérois qu'un jour
Ta perte deviendroit le fruit de son amour.
Mais cet amour n'est plus, la mort vient de l'éteindre.
Tu n'as plus rien, tyran, qui puisse te contraindre.
Va, pour comble d'horreur, va, cours baiser la main
Qui de ton propre fils vient de percer le sein.
Ne crains point par le ciel d'être réduit en poudre ;
Puisque tu vis encor, le ciel n'a point de foudre.

GENSERIC.

Je répondrai tantôt à cet emportement :
Retirez-vous, madame, en votre appartement.

L'IMPÉRATRICE.

Père dénaturé, monstre que je déteste,
Pourquoi ne pas donner un ordre plus funeste ?

SCÈNE IX.

GENSERIC, ISPAR.

ISPAR.

Quoi que le prince ait fait dans sa funeste ardeur,
Vous êtes toujours père, on le voit bien, seigneur;
Ce grand accablement où son trépas vous jette,
Ne laisse point douter qu'une douleur secrète....

GENSERIC.

Oui, je l'avoue, Ispar, je suis père, et je sens
Qu'on fait, pour l'oublier, des efforts impuissans.
En apprenant sa mort, mon ame s'est émue;
Je n'ai rien entendu depuis que je l'ai sue.
La nature s'explique, et, surpris et troublé,
D'inutiles remords je me trouve accablé.
Dieux! une fille a-t-elle une ame si cruelle?
Qu'est-ce que Trasimond peut avoir fait contre elle?
Mais, puisqu'on ne sauroit réparer son forfait,
Songeons à profiter du crime qu'elle a fait.
Elle prétend avoir quelque droit sur l'Afrique:
Sous le nom d'équité cachons la politique;

Punissons-la d'avoir assassiné mon fils,
Sa mort nous défera de tous ces ennemis.
Ispar, allez sur l'heure arrêter Sophronie.

SCÈNE X.

GENSERIC, JUSTINE, ISPAR.

JUSTINE.

Ah! seigneur, elle-même à mes yeux s'est punie.
Hélas! entre mes bras elle vient d'expirer;
Pardonnez-moi, seigneur, si j'ose la pleurer.
Dès mes plus jeunes ans, auprès d'elle nourrie....

GENSERIC.

Poignarder Trasimond, et s'arracher la vie!
Et qui l'a pu porter à ces extrémités?

JUSTINE.

Je vais vous découvrir de tristes vérités:
Aussi-bien, pour sa gloire il n'est plus temps de feindre.
A tout ce qu'elle a fait l'amour l'a su contraindre;
Trasimond dans son cœur répandit ce poison,
Et chez elle l'amour devança la raison:

Elle ne put souffrir qu'une étoile cruelle
Eût forcé Trasimond d'aimer une autre qu'elle:
Elle vous découvrit son amour, ses desseins;
Et, voyant quel danger il couroit en vos mains,
Par un de ces retours aux amans ordinaire,
Elle anima le peuple à ce qu'il vient de faire.
Elle crut que son cœur se rendroit aux bienfaits;
Et ce prince a paru plus ingrat que jamais.
Je n'ai donc travaillé que pour une rivale,
Me dit-elle, et la paix à moi seule est fatale?
Quoi donc! par mon crédit, par mon empressement,
Justine, dans ses bras j'aurai mis mon amant?
Non : troublons les plaisirs que l'amour lui prépare,
Sur elle que ce fer me venge d'un barbare.
A ces mots, chez Eudoxe elle porte ses pas,
A dessein de punir ses criminels appas.
Dans ce fatal moment, aux pieds de la princesse,
Le prince Trasimond exprimoit sa tendresse:
Le sort de sa rivale irrite sa douleur,
Elle lève le bras pour lui percer le cœur:
Eudoxe se dérobe au coup qui la menace.
Le prince avance et veut réprimer cette audace:
Le bras qu'elle a levé tombe, perce son sein,
Et trompe, en le perçant, un furieux dessein.
Des mains de Sophronie on voit tomber les armes;
Sa bouche est sans soupirs, et ses yeux sont sans larmes.

L'excès de sa douleur la rend sans mouvement :
Mais, voyant expirer son malheureux amant,
Elle pousse des cris, et sa main criminelle
Ramasse le poignard et le tourne contre elle :
Elle tombe, seigneur, auprès de Trasimond ;
Son sang avec le sien s'écoule et se confond.
Elle paroît sensible à ce plaisir funeste,
Et voulant lui donner le moment qui lui reste :
Approche, me dit-elle, en se faisant effort,
Console-toi, Justine, et ne plains point mon sort ;
Je touche sans regret à mon heure fatale,
Du moins dans le tombeau je serai sans rivale.
Puisque Trasimond meurt, j'y descends sans effroi ;
Eudoxe est mille fois plus à plaindre que moi.
A ces mots elle expire, en vain mes soins fidèles....

GENSERIC.

Qu'on apprenne aux mutins ces funestes nouvelles,
Et courons chez Eudoxe essayer....

ISPAR.

Ah ! seigneur,
Son désespoir pourra terminer son malheur ;
Trasimond n'étant plus, elle ne veut plus vivre.

GENSERIC.

Allons, et que nos soins l'empêchent de le suivre.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

PARODIE

De la scène sixième de l'acte premier du Cid de M. Corneille, contenant les Regrets de M. du Perrier sur le prix de l'Académie.

Percé jusqu'au fond du cœur,
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Trop misérable auteur d'une injuste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, et mon ame abattue
Cède au coup qui me tue.
Si près de voir mon art récompensé,
O Dieu, l'étrange peine!
En cet affront Malherbe est offensé,
Et l'offenseur est père de Chimène.

Que je sens de rudes combats!
Avec ma vanité ma bourse s'intéresse;
Je ne sais qui des deux doit être la maîtresse;
L'une échauffe mon cœur, l'autre alonge mon bras;
Réduit à signaler le dépit qui m'enflâme,
Ou de vivre en infâme,

Des deux côtés mon mal est infini.
O Dieu, l'étrange peine!
Puis-je laisser cet affront impuni?
Dois-je attaquer le père de Chimène?

Pension, mon unique amour,
Qu'on alloit rétablir sans cette tyrannie,
Vous ne reviendrez plus, et ma gloire est ternie
Par le choix qu'on a fait dans ce funeste jour.
Prix, légitime espoir d'une ame généreuse
De la gloire amoureuse,
Toi qui pouvois faire tout mon bonheur,
Et qui causes ma peine,
En te donnant, on fit de mon honneur
Un sacrifice au père de Chimène.

C'en est trop, courons au trépas.
On ose rejeter des vers dont je suis père!
J'attire, en murmurant, des auteurs la colère;
J'attire leur mépris en ne me vengeant pas.
Falloit-il que ma langue, à mon ode infidelle,
Fît cabaler contre elle?
Pourquoi parler.... ah! je n'en puis guérir.
Tout redouble ma peine.
Allons, ma muse, allons, il faut mourir
En respectant le père de Chimène.

MOURIR sans tirer ma raison!
Avoir un sentiment si fatal à ma gloire!
Endurer qu'en Provence on charge ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison!
Respecter un rival dont la veine égarée
Tient ma perte assurée!
N'écoutons plus ce penser surborneur
Qui ne sert qu'à ma peine;
Ma muse, allons rétablir mon honneur,
En me vengeant du père de Chimène.

OUI, ma douleur m'avoit déçu;
Ma raison cette fois en sera la maîtresse.
Que je succombe aux coups ou meure de tristesse,
Je rendrai mon bon sens comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déja de trop de négligence;
Courons à la vengeance;
Et, tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine;
Puisqu'avec moi Malherbe est offensé,
Perdons au moins le père de Chimène.

FRAGMENS DE L'OPÉRA

DE

ZOROASTRE ET SEMIRAMIS.

ZOROASTRE.

Ah! pourquoi rappeler dans ma triste mémoire
Et ma honte et ma gloire?
Par mon art je courrouce et j'appaise les mers;
Dans l'horreur des hivers
Je redonne à la terre une face riante;
J'obscurcis du soleil la lumière brillante;
J'ouvre les portes des enfers;
Je répare des ans l'irréparable injure;
Je répands à mon gré les plaisirs et l'effroi;
Je suis maître absolu de toute la nature,
Et je ne le suis pas de moi.

. . . .

SÉMIRAMIS.

Ambition, fatale au bonheur de ma vie,
Ah! pourquoi vous ai-je suivie?

J'ai régné, j'ai vaincu les plus fameux héros;
D'éternels monumens consacrent ma mémoire:
Vous avez assuré ma gloire;
Mais vous me coûtez mon repos.
Ambition, fatale au bonheur de ma vie,
Ah! pourquoi vous ai-je suivie?
Sans vous aurois-je pris ces vêtemens trompeurs
Qui m'ont toujours cachée aux yeux d'Ariarate?
Peut-être, s'il m'eût vue... Ah! quelle erreur me flatte,
Et vient en même temps redoubler mes douleurs?
Jamais plus tendre amour arracha-t-il des pleurs
Que l'amour malheureux qu'il faut que je combatte?
Raison, qui l'as laissé dissiper mes froideurs,
Empêche du moins qu'il n'éclate:
Qu'on ignore pour qui je meurs.
Mais d'où vient dans mes maux que l'espoir m'abandonne?
N'ai-je jamais brûlé de cœurs?
Quittons ces vêtemens, source de mes malheurs.
Pour gagner un amant perdons une couronne.
Que dis-je? hélas! il n'est plus temps
De me faire connoître.
Dans son cœur Palmire a fait naître
Un amour qui me livre à de nouveaux tourmens.
Jaloux transports, cruelle rage,
J'abandonne mon cœur à tous vos mouvemens.

Vengeons-nous, perdons ces amans ;
Détruisons, détruisons un bonheur qui m'outrage.
Jaloux transports, cruelle rage,
J'abandonne mon cœur à tous vos mouvemens.

FRAGMENS

DE LA TRAGÉDIE

DE

JULE ANTOINE.

PERSONNAGES.

LIVIE, femme d'Auguste.

JULIE, fille d'Auguste, veuve de Marcellus et d'Agrippa, amante de Jule Antoine.

JULE ANTOINE, fils de Marc-Antoine et de Fulvie, amant de Julie.

ANTONIA, fille de Marc-Antoine et d'Octavie, amante de Drusus.

TIBÈRE, fils de Livie, amant de Julie.

DRUSUS, fils de Livie, amant d'Antonia.

CEPION, chevalier romain, ami de Marc-Antoine.

PLANCINE, confidente de Livie.

BARCÉ, confidente de Julie.

ALBIN, confident de Tibère.

La scène est à Rome, dans le palais d'Auguste.

FRAGMENS

DE LA TRAGÉDIE

DE

JULE ANTOINE.

DU PREMIER ACTE.

ANTONIA.

Vous verrai-je toujours dans ces vives alarmes?
N'arrêterez-vous point le cours de tant de larmes?
Insensible aux plaisirs, on vous voit chaque jour
Chercher la solitude au milieu de la cour,
Et toujours inquiète, et toujours abattue,
Prendre soin de nourrir la douleur qui vous tue.
Madame, au nom des dieux et de notre amitié,
De vous, de vos appas, prenez quelque pitié.
Songez que dans le rang où le ciel vous fit naître,
De ce qu'on a de foible il ne doit rien paroître.

La fille de César doit montrer aux Romains
Un courage au-dessus du reste des humains.

DRUSUS à Julie.

Dieux! vous versez des pleurs.

JULIE.

Oui, seigneur, seule ici je pleure mes malheurs.
J'importune le ciel par des vœux et des plaintes,
Et mon ame est en proie à de mortelles craintes.

DRUSUS.

Vous, madame! et pour qui? César, graces aux dieux,
Peut faire encore long-temps le bonheur de ces lieux;
Rome ne nourrit plus ces discordes civiles
Qui désoloient nos champs, qui ravageoient nos villes;
Loin de former encor des desseins criminels,
L'encens pour l'empereur fume sur ses autels;
Et, libre de l'erreur que son orgueil fit naître,
Elle trouve en César un père dans un maître.
Aimé de ses sujets, craint de ses ennemis,
Il voit le monde entier à ses ordres soumis.
Ce qu'il montre pour vous d'estime et de tendresse,
Du sort de l'univers vous rend presque maîtresse.
Vous dispensez ici les trésors, les emplois,
Et souvent votre main a couronné des rois.
Qui peut donc vous jeter dans cette crainte extrême,
Quand on adore Auguste, et qu'Auguste vous aime?

JULIE.

Ah! ce n'est pas, seigneur, de lui dont je me plains.
Et ce n'est point aussi pour ses jours que je crains.
Au bonheur de l'empire il est trop nécessaire.
Mais ne doit-on jamais trembler que pour un père?
Et le cruel penchant qui nous force d'aimer,
Dans les bornes du sang sait-il se renfermer?
. . . .

DU TROISIÈME ACTE.

JULE ANTOINE, CEPION, SUITE.

JULE ANTOINE.

(à sa suite.) (à Cepion.)
QU'ON nous laisse. Malgré les destins en courroux,
Ami, je revois Rome, et je retrouve en vous
Ce même Cepion, ce Romain magnanime,
Qui du grand Marc-Antoine avoit toute l'estime,
Et qui, toujours fidèle et toujours généreux,
En aime encor dans moi les restes malheureux.

CEPION.

Fidèle à mon pays, ami de ce grand homme
Qui tant et tant de fois a fait triompher Rome,
J'ai pour votre retour importuné les cieux.
Ils me l'ont accordé : vous revoyez ces lieux.
Mais, seigneur, croyez-moi, vous n'y deviez paroître
Qu'en état de pouvoir en devenir le maître.
Vous osez un peu trop. Pourquoi n'êtes-vous pas
Suivi de vaillans chefs et de nombreux soldats?
Quelque juste que soit votre droit à l'empire,
A vous faire régner seul il ne peut suffire.
Ce seroit vous trahir que de dissimuler :
Je ne vous saurois voir dans Rome sans trembler.
Quoi qu'affecte César de doux et de sincère,
Il hait encore en vous votre généreux père.
De vos droits à l'empire il se souvient toujours,
Et de plus d'un péril vous menacez ses jours.
Les enfans des proscrits, nés sous la tyrannie,
Dans un lâche repos laissent couler leur vie.
Quels coups craindroit César de leurs timides mains?
Mais vous, le digne fils du plus grand des Romains,
Héritier de l'ardeur qu'il avoit pour la gloire,
Élevé dans un camp que suivoit la victoire,
Du peuple et des soldats l'espérance et l'amour,
Il ne sait pas régner s'il vous laisse le jour.
. . . .

JULE ANTOINE à Cepion.

Ami, n'insultez point à ma douleur mortelle.
Ma haine pour Octave à mon sang est fidelle.
Mes frères, par son ordre à mes yeux égorgés,
Me reprochent toujours qu'ils ne sont point vengés.
Toujours mon père mort me presse d'entreprendre
Ce qu'au fond de mon cœur sa voix a fait entendre.
C'est de moi, me dit-il, lâche fils d'un héros,
Que mes mânes errans attendent leur repos.
L'ambition se joint à cette ombre irritée,
Sollicite ma gloire, et n'est point écoutée.
Rien dans mon triste cœur ne sauroit s'accorder.
Je rougis d'obéir où je dois commander.
Tout m'accable, et je crains que les races futures
Ne blâment ma lenteur à venger tant d'injures.
Mon amour paroîtra sans doute lâcheté.
Oui, mon cher Cepion, oui, j'ai trop respecté
Dans un cruel tyran le père de Julie.
Je sens frémir le sang d'Antoine et de Fulvie;
Et j'espère et je veux, par un fameux revers,
De son indigne joug affranchir l'univers.

. . . .

CEPION à Jule Antoine.

A ces grands sentimens, à cette noble audace,
On reconnoît Alcide, auteur de votre race.

Venez, j'ai par mes soins engagé dès long-temps
A suivre votre sort d'illustres mécontens.
Venez de vos malheurs leur demander vengeance.
Tous de vous la jurer brûlent d'impatience.
Résolvez avec eux le lieu, l'ordre et le jour,
Et puis quittez, seigneur, cette fatale cour.
Retournez chez ces rois dont l'amitié sincère
Est tout ce qu'en mourant vous laissa votre père;
Et revenez, suivi de leurs meilleurs soldats,
Faire approuver les coups que porteront nos bras.

. . . .

JULE ANTOINE à Tibère.

Je connois de César la vanité secrette;
Il veut qu'un successeur fasse qu'on le regrette.
Pour remplir ce projet si grand, si généreux,
Il ne pourroit jamais faire un choix plus heureux.
Mais a-t-il oublié que des enfans d'Antoine
La moitié de la terre étoit le patrimoine?
Et pourroit-il penser qu'indignes de leur sang,
Ils vous laissent jouir de leur bien, de leur rang?

TIBÈRE.

Vous-même, oubliez-vous que le droit de la guerre
A rendu l'empereur le maître de la terre?
Et que près d'Actium ses travaux, sa valeur....

JULE ANTOINE.

Parlez juste, l'amour causa seul son bonheur.
Avec même avantage on nous voyoit combattre,
Quand il força mon père à suivre Cléopatre.
Octave ainsi n'eut plus qu'à jouir des lauriers
Que l'amour arracha du front de nos guerriers.
Ainsi sous les débris des grandeurs d'un seul homme,
Nous vîmes expirer la liberté de Rome.
Ainsi César....

TIBÈRE.

Il règne, et vous obéissez.

JULE ANTOINE.

Son pouvoir ne va pas si loin que vous pensez.

TIBÈRE.

Craignez-le; il pourroit bien vous devenir funeste.

JULE ANTOINE.

Nous verrons. . . . .
. . . .

DU QUATRIÈME ACTE.

JULE ANTOINE à Cepion.

QUOI! d'Alcide vos yeux ont vu tomber l'image,
Et vous craignez pour moi ce sinistre présage?
Non. Loin de nous livrer à de vaines terreurs,
Si vous m'aimez, songez à finir mes malheurs.
Le temps presse. Aujourd'hui, je frémis, j'en soupire,
César donne à Tibère et Julie et l'empire;
Ce choix est approuvé par un lâche sénat.
. . . .
Hasardons tout pour rompre un hymen si fatal.
Allez de nos amis réveiller la colère.
D'Octave peignez bien l'odieux caractère:
Dites-leur qu'aujourd'hui ce lâche souverain
N'est plus d'un empereur que le fantôme vain;
Que du destin du monde une femme décide;
Que le pouvoir suprême entre ses mains réside;
Que de nos légions le courage est perdu,
Et que par les tribuns tout le peuple est vendu;
Que le sénat n'est plus d'un sénat que l'image;
Qu'un sordide intérêt règle seul son suffrage;

Et que, pour satisfaire aux avares desirs
Des ministres qu'Octave emploie à ses plaisirs,
Les têtes des humains sont mises à l'enchère:
Qui peut en apporter, reçoit un prompt salaire;
Au lieu qu'avant ce règne odieux, inhumain,
On couronnoit celui qui sauvoit un Romain.

. . . .

ANTONIA à Jule Antoine. . . .

. . . .

Sans un parti formé vous n'êtes point à Rome.

JULE ANTOINE.

Quels soupçons! Ce discours s'adresse-t-il à moi?
Mais dans votre dessein je pénètre, et je voi
D'où viennent vos frayeurs et ce qui fait vos peines.
Ce beau sang qui d'Alcide a coulé dans vos veines,
Pour les tyrans vous donne une secrette horreur
Qui demande à mon bras la mort de l'empereur.
Vous ne pouvez souffrir qu'un excès de tendresse
A mes ressentimens laisse tant de foiblesse;
Et vous venez, ma sœur, avec de feints soupçons,
Donner à mon devoir de sincères leçons.

ANTONIA.

Qu'entends-je? justes dieux! à moi-même? Inhumaine,
Je viendrois contre Auguste animer votre haine?
Ah! seigneur, pensez-vous que votre triste sœur

Puisse dans son trépas goûter quelque douceur?
Le ciel a joint en moi, par un mélange injuste,
Le sang de Marc-Antoine avec le sang d'Auguste.
A mon père, seigneur, je sais ce que je doi;
Mais tel est de mon sort l'impitoyable loi,
Qu'on ne peut immoler l'empereur à mon père,
Sans répandre le sang de mon illustre mère.
Octavie.... A ce nom, un tendre souvenir,
Dans vos plus grands transports devroit vous retenir.
Vous traite-t-elle en fils d'un époux infidèle,
Combien d'honneurs, de biens, avez-vous reçus d'elle?
Ah! que dans votre cœur de si rares bienfaits
L'emportent sur les maux qu'Auguste vous a faits!

JULE ANTOINE.

Ce seroit trop donner à la reconnoissance.
Octavie, ah! dis-toi, quand ma haine t'offense,
Quand contre tes bontés sans cesse elle combat:
« Il prit dans ma maison l'exemple d'être ingrat;
» Par le fer, par le feu, mon ambitieux frère
» A payé les bienfaits qu'il reçut de son père ».

ANTONIA.

Oui. Mais de la nature, hélas! j'entends la voix.

JULE ANTOINE.

Non. Sur un cœur romain le sang n'a point de droits:
Quand la gloire lui parle, il n'est rien qu'il n'oublie.

Voyez de quels héros notre histoire est remplie,
Et quel bruit aujourd'hui font encor les vertus
De Manlius, d'Horace, et du premier Brutus.

ANTONIA.

J'en déteste à tes yeux l'odieuse mémoire.
Je ne veux point briller à tel prix dans l'histoire.
Laisse-moi. Va, cruel, porter loin de ces lieux
D'un barbare devoir l'exemple furieux.
A le suivre ta haine en vain me sollicite.
Pour servir ses fureurs, ne crois pas que j'imite
La farouche vertu de nos premiers Romains,
Qui dans leur propre sang osoient tremper leurs mains.
Périsse Rome entière et ses dures maximes,
Si pour être Romaine il faut faire des crimes.

. . . .

LIVIE à Julie.

Quoi ! madame, sur vous une frivole ardeur
Peut plus que votre père et que votre empereur?
Quoi! vous sacrifiez à vos feux votre gloire?
Et qu'est-ce que César et Rome en pourront croire?
Vous qui devez donner un maître à l'univers,
Songez-vous bien sur vous combien d'yeux sont ouverts?

JULIE.

Je sais ce que je dois à ma haute naissance.
Rien sur ce fier devoir n'emporte la balance,

Madame; et sans vos soins, je n'oublîrai jamais
Que Rome est attentive à tout ce que je fais;
Que, fille de César, c'est sur moi que se fonde
Le bonheur des Romains, l'espoir entier du monde;
Et qu'enfin mon hymen, par un choix malheureux,
Ne doit point leur donner un maître indigne d'eux.

. . . .

DU CINQUIEME ACTE.

ANTONIA à Julie.

. . . .

VOYEZ dans vos malheurs l'ouvrage de Livie.
Sa haine pour mon frère éclate dès long-temps,
Et sa mort de l'empire approche ses enfans.
Pour leur ouvrir au trône une plus sûre voie,
Le fer joint au poison sans scrupule s'emploie.
Rien n'est en sûreté contre ses attentats.
Du triste Marcellus le languissant trépas,
Du fameux Agrippa la mort si regrettée,
De vos jeunes Césars la fin précipitée,
De Jule Antoine enfin les prétendus forfaits,
De son ambition ce sont tous les effets.

Croyez-vous qu'à mon frère elle borne ses crimes?
Non, non, il lui faudra de plus grandes victimes.
Je ne puis vous cacher les maux que je prévois :
J'en frissonne d'horreur, madame; et je la vois
Par tant d'heureux succès aux crimes enhardie,
Jusques à l'empereur porter sa perfidie.
Sur tant de vérités daignez ouvrir les yeux.
Sauvez mon frère; osez pour lui plus que les dieux.
Vous le pouvez; je sais par un avis sincère
Que, si vous consentez à l'hymen de Tibère,
Jule Antoine vivra.

JULIE.

L'horreur de le trahir....

ANTONIA.

Ciel! avec moins d'horreur le verrez-vous périr?
Si vous avez aimé cet amant déplorable,
Faites un grand effort.

JULIE.

En seriez-vous capable?

. . . .

JULIE à Jule Antoine entouré de gardes.

Où vous conduisent-ils?

JULE ANTOINE.

On me mène au sénat,
Madame.

JULIE.

Ah! c'est vouloir qu'un innocent périsse.
Le sénat tout entier est à l'impératrice.
Qu'on la fasse avertir du dessein que j'ai pris.
Seigneur, je vous délivre, et j'épouse son fils.

JULE ANTOINE.

Ma prison n'est donc pas assez pour sa vengeance?
Vous y joignez, madame, encor votre inconstance.
Si ce n'est que par-là qu'on peut me secourir,
Ah! refusez Tibère, et laissez-moi mourir:
L'hymen où vous courez pour conserver ma tête,
Est plus affreux pour moi que la mort qu'on m'apprête.

JULIE.

. . . .
Vos vertus, mon penchant, la haine de Livie,
Votre amour, tout enfin vers moi vous justifie.
Vous ne me dites rien? vous vous troublez?

JULE ANTOINE.

Je suis....

JULIE.

Parlez donc? Achevez. Qu'êtes-vous?

JULE ANTOINE.

Je ne puis.

JULIE.

Ah! vous êtes coupable, et le ciel en colère
Confond dans mon amant l'assassin de mon père.

JULE ANTOINE.

. . . .

N'attendez pas de moi de lâche repentir.
J'ai rempli mon devoir; laissez agir le vôtre.
Frappez, n'employez point ici le bras d'un autre.
Quelle indigne pitié dans vos yeux se fait voir!

JULIE.

Va, je n'en suis pas moins mon funeste devoir.
Mon amour, je l'avoue, ingrat que rien ne touche,
Vient encor d'arracher un soupir de ma bouche;
Mais bien qu'il soit pour toi, je n'en dois point rougir.
C'est le dernier effort d'un feu qui va mourir.
Oui, je sens ma colère et ma haine s'accroître;
Je sens que de mon cœur mon devoir est le maître.

. . . .

Laisse-moi, va chercher le sort que tu mérites.
Qu'on le mène au sénat.

JULE ANTOINE.

. . . .

Allons, soldats, allons.

. . . .

ANTONIA à Julie.

. . . .

Son bras porte en tous lieux l'épouvante et la mort.
Le fer lui fait par-tout un horrible passage.

Mais quand tout semble, hélas! céder à son courage,
Lui-même il cède au sort : blessé, n'en pouvant plus,
Il tombe sur un tas d'ennemis abattus.
Le combat cesse alors. Interdite, tremblante,
Je l'approche, il soupire, et d'une voix mourante :
Si jamais, me dit-il, je fus aimé de vous,
Ma sœur, de la princesse appaisez le courroux.
Qu'elle pardonne un crime où m'a forcé ma gloire,
Et puisse-t-elle haïr un peu moins ma mémoire!
. . . .
Mon frère entre mes bras expire en cet instant.
. . . .

ÉPITRE CHAGRINE

A MADAME ***.

Supportez un peu mieux, Silvie,
La perte de votre beauté;
Ce n'est que par le temps qu'elle vous est ravie.
Hé bien! est-ce une nouveauté?
Devoit-elle durer autant que votre vie?
Lorsque cinquante fois on a vu le printemps,
N'être plus belle alors n'est pas une infortune;
C'est l'avoir été plus long-temps
Que ne le veut la loi commune.
Croyez-moi, d'un visage égal
On doit s'appercevoir qu'on cesse d'être aimable;
Dans une aventure semblable
Le murmure sied toujours mal.
Si, pleine de raison, pour une bagatelle
Vous aviez compté vos appas,
Leur perte vous seroit sans doute moins cruelle;
Vous ne vous en plaindriez pas.
La beauté n'est pas éternelle;
Et nous nous préparons un fâcheux avenir,

Quand nous ne comptons que sur elle,
On ne sait plus que devenir,
Lorsque l'on n'a su qu'être belle.
Vous l'éprouvez, Silvie, et je vous l'ai prédit,
Lorsqu'à votre miroir sans relâche attachée,
Je ne vous voyois point touchée
Des plaisirs que donne l'esprit.
Cette foule de gens frivoles
Qui, du matin jusques au soir,
Ne vous disoit que des paroles,
Fait du bruit chez de jeunes folles
Qui, comme vous, un jour seront au désespoir.
Plus je vous vois, plus je raisonne,
Plus je crains que l'ennui que votre sort vous donne
Ne vous engage à suivre un usage commun.
Vous justifierez mes alarmes;
Oui, vous emprunterez des charmes
Pour faire revenir quelqu'un.
Mais du moins d'une tendre amie,
Qui dans son goût est tous les jours
Par les hommes même affermie,
Ecoutez un moment les sincères discours.
Croyez-vous que l'amour s'allume dans une ame
Par le rouge et le blanc qu'on mêle sur le teint?
Et tient-on compte à quelque femme
Des couleurs dont elle se peint?

Songeons, pour nous guérir de l'erreur où nous sommes,
Que le fard le plus beau de tous,
Loin de nous attirer les suffrages des hommes,
Ne leur donne que des dégoûts.
Mais peut-être me direz-vous,
Que si j'avois un teint aussi laid que le vôtre,
J'aurois contre le fard un peu moins de courroux,
Et que j'en mettrois comme une autre.
Point du tout. Je me sens des sentimens meilleurs;
Et si la nature en partage
Ne m'avoit pas donné d'assez belles couleurs,
J'aurois assurément respecté son ouvrage.
Et si l'on m'en croyoit, faux braves, faux amis,
Faux dévots comme fausses prudes,
Tout à découvert seroit mis,
Et tous perdroient par-là les lâches habitudes
Où par un long abus ils se sont affermis.

DAPHNIS,

ÉGLOGUE A M. D'AUDIFFRET,

ENVOYÉ DU ROI A MANTOUE.

Daphnis, le beau Daphnis, l'honneur de ces hameaux,
Qui, dans la tranquille Ausonie,
De Pan conduisoit les troupeaux,
Accablé sur ces bords d'une peine infinie,
Négligeoit ses moutons, brisoit ses chalumeaux;
Ses charmes n'avoient plus leur éclat ordinaire.
L'enjoué Lysidor, dont le doux entretien
Si souvent avoit su lui plaire,
Conduit par le hasard dans ce lieu solitaire,
Ne l'eût pas connu sans son chien.
Surpris, à grands pas il s'approche
De l'endroit où Daphnis poussoit de longs soupirs;
Et touché de ses déplaisirs,
Il lui fit ce tendre reproche:

LYSIDOR.

Lorsque vous formez le dessein
D'aller prendre des tourterelles;
Quand pour parer d'Iris et la tête et le sein,

Vous cherchez les fleurs les plus belles,
Vous confiez toujours les secrets à ma foi.
Puisque dans ces bois, dans ces plaines,
Vous partagez vos plaisirs avec moi,
Que n'y partagez-vous vos peines?

DAPHNIS.

Ah! prenez moins de part à mon sort rigoureux.
Sur ces bords où j'attends la mort que je souhaite,
Agréable berger, laissez-moi, je le veux;
Et pour vous souvenir d'un ami malheureux,
Gardez mon chien et ma houlette.

LYSIDOR.

Ciel! de quoi peut se plaindre un berger si parfait?
De sa douleur sachons la cause.

. . . .

. . . .

Quand les jeunes Zéphyrs badinent avec Flore,
Quand les arbres sont rajeunis,
Quand tout rit, d'où vient, cher Daphnis,
Qu'un affreux chagrin vous dévore?

DAPHNIS.

. . . .

LYSIDOR.

Fait exprès pour jouir du destin le plus doux,
A quelle erreur votre ame est-elle abandonnée?

Vous méritez vos maux. Pourquoi conservez-vous
Une tendresse infortunée?
De cette conduite obstinée
Vous n'avez point trouvé d'exemple parmi nous.
Du siècle où nous vivons il faut suivre l'usage.
Croyez-moi, les vieux goûts ne sont plus applaudis.
Seroit-il beau d'user du barbare langage
Que nos pères parloient jadis?

DAPHNIS.

Sur ces bords mouillés de mes larmes,
En proie à mes douleurs, à mes jaloux transports,
J'ai fait, pour n'aimer plus, d'inutiles efforts.
Malgré mes dépits, mes alarmes,
Je ne suis pas moins enflammé.
Un amour malheureux est un tourment bien rude.
Mais, hélas! Lysidor, quand on a bien aimé,
Quand le cœur s'en est fait une douce habitude,
Ce n'est point par l'inquiétude
Qu'il en est désaccoutumé.

LYSIDOR.

Cependant, lorsqu'une ame est une fois saisie
De ces inquiètes fureurs
Que fait naître une juste et forte jalousie,
La gloire éteint l'amour dans les plus tendres cœurs

Daphnis, écoutez-la quand elle vous appelle.
Méprisez votre injuste Iris.
Ce n'est que par un vrai mépris
Qu'on se venge d'une infidelle.

DAPHNIS.

A mon cruel destin nul destin n'est égal;
On ne m'arrache point le cœur de ma bergère.
Si quelque heureux rival l'avoit rendu légère,
Hélas! j'aurois du moins le plaisir, dans mon mal,
D'aller percer le cœur de cet heureux rival.
Mais, sans être infidelle, ô dieux! le puis-je croire?
Iris manque de foi; Iris ne m'aime plus.
Tandis que vos moutons paîtront ces prés herbus,
Ecoutez de mes maux la déplorable histoire.
J'aimois, j'étois aimé, je passois de beaux jours;
L'aimable Iris et moi nous nous voyions sans cesse,
Et nos feux s'augmentoient toujours.
Rien ne devoit, hélas! alarmer ma tendresse.
On maltraitoit tous mes rivaux;
Et cependant l'excès de ma délicatesse
Me livroit tous les jours à d'incroyables maux.
Je m'en plaignois à ma maîtresse,
Et mes jaloux soupçons se trouvoient toujours faux.
Enfin, moins tendre, et rebutée
Des importuns chagrins de mon cœur amoureux,

Ma belle bergère irritée
Résolut d'éteindre ses feux.
Averti d'un dessein à mes jours si funeste,
Je tremblai, je pâlis, je courus pour la voir.
Mon effroyable désespoir,
Lysidor, vous apprend le reste.

LYSIDOR.

Quand vous croyez avoir attiré vos malheurs,
Votre ame n'est point abusée.
Votre Iris a payé vos soins par des faveurs,
Tant que l'amour a fait ses plaisirs, ses douleurs;
Mais la tendresse s'est usée.
Au lieu de l'ennuyer par des plaintes, des pleurs,
Il falloit à son tour la rendre un peu jalouse.
Écoutoit-elle des douceurs?
Il falloit en compter à douze.
Daphnis, un amant de bon sens,
Doit quelquefois donner des sujets de se plaindre.
Les plaisirs les plus vifs deviennent languissans,
Quand on en jouit sans rien craindre.
Mais que nous veut Timandre? il s'approche de nous.
Venez-vous demander secours contre les loups?

TIMANDRE.

Non, je viens apporter une heureuse nouvelle
Au tendre et fidèle Daphnis.

Qu'il ne soupire plus, ses malheurs sont finis.
Iris souffre pour lui ce qu'il souffre pour elle.

DAPHNIS.

Dieux! qu'est-ce que j'entends?

TIMANDRE.

La pure vérité.
Il est moins aisé qu'on ne pense
De passer de l'amour à la tranquillité.
A peine Iris vous eut défendu sa présence,
Que de cruels remords son cœur fut agité.
Quelque temps avec fermeté
Elle en soutint la violence;
Mais il fallut enfin céder à son amour.
Le dépit qu'en eut la bergère,
Alluma dans son sein une ardeur étrangère
Qui la consume nuit et jour.
Sachant pour son repos jusques où va la mienne,
Elle m'a fait tantôt approcher de son lit.
Cherchez Daphnis, m'a-t-elle dit;
Et s'il m'aime encor, qu'il revienne.
Je suis parti d'abord, et mes soins empressés....
Vous m'avez rencontré, dit Daphnis, c'est assez.
A l'instant il reprit une alégresse entière,
Embrassa Timandre; et, pour prix

De tous les soins qu'il avoit pris,
Il lui donna sa panetière,
Et transporté de joie il vola chez Iris.

LETTRE A M. THEVART,

MÉDECIN.

D'OU vient, Damon, que la nature
A mis dans nos plaisirs la source de nos maux?
. . . .
. . . .
Est-ce de sa sagesse une preuve visible,
Ou de son ignorance est-ce le triste effet,
De nous porter, comme elle fait,
Vers tout ce qui nous est nuisible?
Ne dissimule point, tu connois les raisons
Que l'homme a de se plaindre d'elle,
Toi qui vois de si près la souffrance cruelle
Où le jettent ses trahisons.
Loin du tumulte des affaires,
Réfléchis avec moi sur ses égaremens,
Qu'honora du nom de mystères
L'ignorance des premiers temps.

Pourquoi dans tous les alimens
Qui sont à la santé contraires
A-t-elle mis tant d'agrémens?
Et pourquoi dans ces fleurs, ces racines, ces gommes,
Ces bois, ces métaux qu'elle a faits
Pour le soulagement des hommes,
A-t-elle imprudemment mis un goût si mauvais?
Par plus d'une agréable route,
L'infidelle conduit à la fièvre, à la goutte,
A la pierre, aux vapeurs; et pour s'en retirer,
Elle n'a qu'un chemin ennuyeux, difficile;
Un chemin où le plus habile,
A chaque pas qu'il fait risque de s'égarer.
Ce n'est pas seulement dans tout ce que la terre
Produit pour nos besoins d'herbes, de fruits, de fleurs,
Que la savante nature erre;
L'homme, que de lâches flatteurs
Ont appelé dans tous les âges
Le plus parfait de ses ouvrages,
Est le comble de ses erreurs.

. . . .

PLACET AU ROI.

Héros dont les faits éclatans
Font rougir le héros qui ravagea l'Asie ;
Vous qui détruisez l'hérésie ;
Vous qui foudroyez les Titans ;
Vous, aussi charmant que terrible ;
Vous, à qui rien n'est impossible,
Contentez un desir que j'ai depuis long-temps.
J'ai combattu sa violence.
Mais, inutile soin ! vaine précaution !
J'éprouve que la résistance
Augmente la tentation.
Roi, le plus grand qu'on ait vu naître,
Que ce libre début ne vous étonne pas.
Le desir qu'en vain je combats,
Sans me faire rougir, à vos yeux peut paroître.
Dès mes plus jeunes ans, dans le sacré vallon,
A cueillir des lauriers je me suis amusée.
Assez bien avec Apollon,
J'en fus toujours favorisée.
Pour vous chanter, combien de fois
M'a-t-il prêté sa lyre, a-t-il conduit ma voix !

Instruite par un si grand maître
Dans cet art merveilleux, qui, par un triste sort,
Quelque savant qu'on y puisse être,
Ne fait vivre qu'après la mort,
J'ai sur tous les sujets essayé de vous plaire;
Louis, je les ai traités tous,
Hors un qu'on ne traite plus guère,
Et qui ne dépend point de nous;
C'est un remercîment. Je n'en fais point mystère;
Ce sujet me paroît bien doux.
Je voudrois le traiter un jour de chaque année;
Mais, de l'humeur dont je suis née,
Je ne le puis faire sans vous.
Le ciel m'a fait une ame fière,
Avec qui rien de bas ne sauroit s'accorder;
Ce n'est qu'à mon roi seul qu'une telle prière
Ne blesse point ma gloire et se peut hasarder.
Je le fais donc, grand roi; j'ose vous demander
D'un remercîment la matière:
J'y réussirai bien, si vous daignez m'aider.
Par plaisir, faites-en l'épreuve.
Ne craignez point d'être abusé;
Je ne vous dirai rien d'usé,
Je suis là-dessus toute neuve.
Ne me refusez pas, et dans le doux loisir....
. . . .

Qu'à mon desir pressant votre bonté réponde.
Ainsi, fasse le ciel que chacun de vos jours
Soit marqué par des faits illustres,
Et que dans leur glorieux cours
On compte encor plus de dix lustres!

Que vous me donneriez de mortelles alarmes,
Si je ne connoissois ce qui me fait souffrir!
Quand un mal est causé par la force des charmes,
Hélas! vous savez bien qu'on ne fait que languir.

Les herbes ne sauroient soulager ce martyre,
Rien n'en adoucit la rigueur:
Il faut pour en guérir, à ce que j'entends dire,
Avoir recours à l'enchanteur.

Certains mots prononcés, un charme à l'autre cède.
Ah! si, comme vous l'avez cru,
Le sortilége a part au mal qui me possède,
Ce ne sera jamais par ce fâcheux remède
Que le charme sera rompu.

FIN DES ŒUVRES DE MADAME DES HOULIÈRES.

ŒUVRES

DE

MLLE DES HOULIERES.

ŒUVRES

DE

Mlle DES HOULIERES.

ODE

sur le soin que le Roi prend de l'éducation de sa Noblesse dans ses places et dans Saint-Cyr, laquelle remporta le prix à l'Académie Française.

1687.

Toi, par qui les mortels rendent leurs noms célèbres,
Toi que j'invoque ici pour la première fois,
De mon esprit confus dissipe les ténèbres,
Et soutiens ma timide voix.
Le projet que je fais est hardi, je l'avoue;
Il auroit effrayé le pasteur de Mantoue,
Et j'en connois tout le danger:
Mais, Apollon, par toi si je suis inspirée,

Mes vers pourront des siens égaler la durée;
Hâte-toi, viens m'encourager.

Dieu du jour, tu me dois le secours que j'implore :
C'est ce héros si grand, si craint dans l'univers,
Le protecteur des arts, Louis, que l'on adore,
Que je veux chanter dans mes vers.
Depuis que chaque jour tu sors du sein de l'onde,
Tu n'as rien vu d'égal dans l'un et l'autre monde,
Ni si digne du soin des Dieux.
C'est peu pour en parler qu'un langage ordinaire;
Et, pour le bien louer, ce n'est point assez faire
Dès que l'on pourra faire mieux.

Il sait que triompher des erreurs et des vices,
Répandre la terreur du Gange aux flots glacés,
Élever en tous lieux de pompeux édifices,
Pour un grand roi n'est pas assez :
Qu'il faut, pour bien remplir ce sacré caractère,
Qu'au dessein d'arracher son peuple à la misère,
Cèdent tous ses autres projets ;
Et que, quelque fierté que le trône demande,
Il faut à tous momens que sa bonté le rende
Le père de tous ses sujets.

A peine a-t-il calmé les troubles de la terre,
Que ce sage héros consulte avec la paix

Les moyens d'effacer les horreurs de la guerre
Par de mémorables bienfaits.
Il dérobe les cœurs de sa jeune noblesse
Aux funestes appas d'une indigne mollesse,
Compagne d'un trop long repos.
France, quels soins pour toi prend ton auguste maître!
Ils s'en vont pour jamais dans ton sein faire croître
Un nombre infini de héros.

Il établit pour eux des écoles savantes,
Où l'on règle à-la-fois le courage et les mœurs,
D'où l'on les fait entrer dans ces routes brillantes
Qui mènent aux plus grands honneurs.
On leur enseigne l'art de forcer les murailles,
De bien asseoir un camp, de gagner des batailles,
Et de défendre des remparts.
Dignes de commander au sortir de l'enfance,
Ils verront la victoire attachée à la France,
Ne suivre que ses étendards.

Tel cet être infini dont Louis est l'image,
Par les secrets ressorts d'un pouvoir absolu,
Des différens périls où la misère engage
Sut délivrer son peuple élu.
Long-temps dans un désert, sous de fidèles guides,
Il conduisit ses pas vers les vertus solides,

Source des grandes actions ;
Et, quand il eut acquis de parfaites lumières,
Il lui fit subjuguer des nations entières,
Terreur des autres nations.

Mais c'est peu pour Louis d'élever dans ces places
Les fils de tant de vieux et fidèles guerriers,
Qui, dans les champs de Mars en marchant sur ses traces,
Ont fait des moissons de lauriers.
Pour leurs filles il montre autant de prévoyance,
Dans l'asyle sacré qu'il donne à l'innocence
Contre tout ce qui la détruit :
Et par les soins pieux d'une illustre personne
Que le sort outragea, que la vertu couronne,
Un si beau dessein fut conduit.

Dans un superbe enclos où la sagesse habite,
Où l'on suit des vertus le sentier épineux,
D'un âge plein d'erreurs mon foible sexe évite
Les égaremens dangereux.
D'enfans infortunés cent familles chargées,
Du soin de les pourvoir se trouvent soulagées :
Quels secours contre un sort ingrat !
Par lui ce héros paie, en couronnant leurs peines,
Le sang dont leurs aïeux ont épuisé leurs veines
Pour la défense de l'état.

Ainsi dans les jardins l'on voit de jeunes plantes,
Qu'on ne peut conserver que par des soins divers,
Vivre et croître à l'abri des ardeurs violentes,
Et de la rigueur des hivers :
Par une habile main sans cesse cultivées,
Et d'une eau vive et pure au besoin abreuvées,
Elles fleurissent dans leur temps ;
Tandis qu'à la merci des saisons orageuses,
Les autres au milieu des campagnes pierreuses
Se flétrissent dès leur printemps.

Mais quel brillant éclair vient de frapper ma vue?
Qui m'appelle? qu'entends-je? et qu'est-ce que je voi?
Mon cœur est transporté d'une joie inconnue:
Quels sont ces présages pour moi?
Ne m'annoncent-ils point que je verrai la chute
Des célèbres rivaux avec qui je dispute
L'honneur de la lice où je cours?
Que de gloire! et quel prix! Si le ciel me l'envoie,
Le portrait de Louis à mes regards en proie
Les occupera tous les jours.

PRIÈRE POUR LE ROI.

Ah! Seigneur, pour Louis ne nous alarme plus;
Content de nos soupirs, n'en exige point d'autres.
Mais pourquoi te lasser par des vœux superflus?
Tes intérêts ici sont joints avec les nôtres.
Que pour lui donc, Seigneur, ta main daigne s'armer:
Conserve-nous long-temps un si digne monarque,
Tel que tu pris pour nous le soin de le former:
Qu'on le puisse toujours reconnoître à ta marque,
Soit qu'il se fasse craindre, ou qu'il se fasse aimer.

Non degeneres progenerant aquilæ columbam.

MADRIGAL.

1687.

De lauriers immortels mon front est couronné,
Sur d'illustres rivaux j'emporte la victoire ;
Rien ne manqueroit à ma gloire,
Si Louis, ce héros si grand, si fortuné,
Applaudissoit au prix qu'Apollon m'a donné.

AIR.

Que vous êtes longs à venir,
Momens heureux pour un cœur tendre,
Momens dont mon berger devoit se souvenir !
A vos douceurs, hélas! ne dois-je plus prétendre?
Non. Ce beau jour s'en va finir ;
Chacun dans son hameau déjà songe à se rendre.
Que vous êtes longs à venir,
Momens heureux pour un cœur tendre,
Momens dont mon berger devoit se souvenir !

ÆGIDII MENAGII

AD PAULUM PELLISSONEM,

LIBELLORUM SUPPLICUM MAGISTRUM,

EPIGRAMMA.

Hulleria virgo in certamine poetarum victrix.

1687.

PRÆMIA, qui meliùs celebrarent carmine Magnum,
Obtuleras doctis, docte Pelisse, viris.
Certatim ecce tibi vatum lectissima turba
Magnanimum regem, regia bella canunt.
Fortanelle, canis, nostri nova gloria Pindi;
Et tu, Pereri, carmine utroque potens.
Hulleria ipsa viris audet concurrere virgo,
Hulleria, Francæ filia Calliopes;
Et, toto cœtu certantum judice victrix,
Effigiem Magni præmia magna refert.
Et decuit musâ prognatam principe nympham
Mortales doctis vincere carminibus.

A MADAME DES HOULIERES.

IMITATION DE L'ÉPIGRAMME LATINE

DE M. MENAGE.

On ne doit pas être surpris,
Calliope françoise, illustre DES HOULIÈRES,
Que votre aimable fille ait sur nos beaux-esprits,
Par le tour de ses vers, par ses vives lumières,
Hautement remporté le prix.
Une nymphe de votre race,
La fille d'une muse, à qui sur le Parnasse
Nous offrons de l'encens, nous dressons des autels,
Peut-elle, comme vous d'un feu divin saisie,
Dans un combat de poésie
Ne le pas emporter sur de simples mortels?
. . . .

ÉPITRE A M. DE BENSERADE.

1688.

Illustre Damon, votre absence
Commence enfin à m'alarmer;
Hé quoi! cesseriez-vous d'aimer
Aussi-tôt que l'hiver commence?
Revenez dans ces lieux : tout y parle de vous;
L'Amour vous invite à paroître;
Suivez ses ordres, mon cher maître.
De ses droits l'Amour est jaloux;
Redoutez son juste courroux.
Que faites-vous à la campagne,
Lorsque les fougueux aquilons,
Désolent les bois, les vallons?
N'auriez-vous pas quelque compagne?
Ce soupçon fait frémir mon cœur.
De mon cruel destin je connois la rigueur.
Vous ne m'aimez plus, et je gage
Que vous suivez le bel usage,
Qui rend sans crime un cœur volage.
Mais ne seroit-ce point aussi,
Que pour entrer dans la querelle

De ce malherbien fidèle,
Dont un précieux prix fit en vain le souci,
Vous osez, foible amant, m'abandonner ainsi ?
Pour vous voir condamner, Damon, je vous appelle
Devant les juges que voici.
Ce sont tous gens dont la prudence
Sur celle de Nestor emporte la balance.
L'amoureux Boyer par avance
S'est déclaré mon protecteur.
Perrault, des anciens la terreur,
S'armera de raisons contre votre inconstance.
Charpentier au teint vif et frais,
Et dont la divine éloquence
A l'immortalité passera sans relais,
Soutiendra, j'en suis sûre, avec violence,
Qu'heureux ou malheureux, un cœur ne doit jamais
Sortir de mon obéissance.
Quinault, des plaisirs le soutien,
Et les délices de la France,
Vous donnera pour pénitence
D'aimer long-temps sans espérance.
Le bon abbé du Val-Chrétien
Prendra, s'il s'en souvient, avec soin ma défense.
Mais pour le Clerc, je n'en sais rien.
Lavaux, dont la vertu mérite qu'on le nomme
Un jour à l'évêché de Rome,

Et dont l'esprit est juste et rempli d'équité,
Sera, Damon, de mon côté.
Si vous en voulez davantage
Pour vous ramener sous mes loix,
J'y pourrai joindre le suffrage
Du galant et docte Ménage,
Qui de l'académie a refusé le choix.
Cependant n'allez pas trop craindre ma colère;
La prudence permet de suivre les saisons :
Aujourd'hui l'on riroit, si, d'un air trop sévère,
Je refusois, Damon, d'écouter vos raisons.

REPONSE DE M. DE BENSERADE.

1688.

JEUNE et charmante DES HOULIÈRES,
Naguère entre les écolières,
Et maintenant depuis le prix
Maîtresse entre les beaux-esprits;
Quand je vous rends une visite,
Je n'ose, je crains, j'hésite
A me plaindre de vos appas.
C'est bien pis ne vous voyant pas.

Tant que je suis à la campagne,
Ma seule idée est ma compagne,
Et ma seule idée, entre nous,
Ne me représente que vous.

Toutes choses me sont contraires,
Et mes rivaux sont mes confrères:
Examinons-les donc un peu.
Pour vous Boyer est tout en feu,
Boyer que vous menez en lesse.
Qu'il vous laisse-là; je lui laisse,
Pour peu qu'il prenne un autre ton,
Jusques à mon dernier jeton.
Lavaux peut-être se dispense
De vous dire tout ce qu'il pense;
Je trouve pourtant que Lavaux
Rime fort avec mes rivaux;
Il sait parler, il sait se taire,
Fait la charge du secrétaire,
Rempliroit la charge de tous,
Jusqu'à la mienne auprès de vous.

Les Tallemans je les soupçonne,
Et je ne me fie à personne.
Quinault sera toujours Quinault;
C'est-à-dire, doux, tendre et chaud.

Dussé-je y perdre mon escrime,
Je veux les perdre tous en rime,
Moi qui suis en rime fécond.
Du Perrier sera mon second:
Sa maigreur est la seule chose
Dont je me sers, et que j'oppose
A l'embonpoint de Charpentier,
A qui je ne fais point quartier,
Lui qui vous cajole, et s'embrase
Dans tous vos fauteuils qu'il écrase.

Perrault, qui vous hante, et sur rien
N'affecte le goût ancien,
Voudroit faire avec vous des siennes,
Vous n'étant pas des anciennes.

J'ai tout ce grand corps sur les bras.
Et Ménage, quel embarras!
Je n'en dis rien, mais j'en enrage,
Et le moindre me fait ombrage.
Le Clerc n'est point là pour néant;
Tout rival me paroît géant.
Amour ne vit que de rapines.
On est toujours sur les épines
Avec ces rivaux francs filoux,
Dès qu'on est absent et jaloux.

RÉPONSE A M. DE BENSERADE.

Laissez en paix tous vos confrères;
Ils sont amis, et point amans.
Vos frayeurs, croyez-moi, sont de franches chimères;
Je me connois en sentimens.
Autrefois, il est vrai, cette troupe savante
Connoissoit de l'amour les sensibles plaisirs;
Mais aujourd'hui rien ne la tente,
Et tous leurs cœurs sont sans desirs.
Le seul nom de Louis a pour eux mille charmes;
Louis dans tous les cœurs triomphe de l'amour.
Depuis que ce héros, Damon, a vu le jour,
L'Amour, le tendre Amour n'a que de foibles armes;
De colère, dit-on, il a brisé ses traits.
Tout nous l'apprend, c'en est fait pour jamais;
Ainsi vous n'avez rien à craindre.
Damon, le plus grand de vos maux,
Le seul dont vous devez vous plaindre,
Est de n'avoir point de rivaux.

CHANSON.

Fuyons ce désert enchanteur.
L'autre jour, dans ces bois solitaires et sombres,
Tircis, à la faveur des ombres,
Apprit le secret de mon cœur.
Fuyons ce désert enchanteur.

ÉPITRE

A M. LE MARÉCHAL DUC DE VIVONNE,

qui vouloit qu'elle ajoutât des railleries trop badines à sa lettre pour M. de Benserade.

1688.

Le ciel me préserve, beau sire,
De m'aller risquer follement
A perdre mon unique amant.
Si j'en avois deux seulement,
Je pourrois hasarder quelques traits de satire:

Mais, comme malheureusement
Il arrive fort peu que pour moi l'on soupire,
Ce seroit agir follement
De prendre ce genre d'écrire
Contre un berger qui dit qu'il m'aime tendrement;
Et dans ce siècle-ci, c'est beaucoup de le dire.
D'ailleurs, c'est lui qui finement
M'a montré le premier à former sur la lyre
Ces sons qu'Apollon rarement
Montre à toucher plus doucement.
Si j'avois attiré son ire,
Je voudrois inutilement
Arrêter son emportement:
Tout l'art qu'il m'a montré ne pourroit y suffire.
Traitez-le donc humainement,
Et souffrez qu'il conserve inviolablement
Un cœur où personne n'aspire;
Mais un cœur que l'on peut vous dire assurément
N'avoir de plus fort sentiment
Que de plaire au héros que le moite élément
A vu par-tout sur son empire
Combattre et vaincre heureusement.

L'AMOUR,

A MONSIEUR CAZE.

MADRIGAL.

De par Iris, ta souveraine,
L'Amour te commande aujourd'hui
De te rendre en ces lieux pour traverser la Seine.
Obéis : que sait-on ? peut-être est-ce une aubaine.
Un cœur fait bien souvent du chemin malgré lui.

RÉPONSE DE M. CAZE A L'AMOUR.

MADRIGAL.

Aux ordres de ma souveraine
J'obéirai toujours sans peine :
Fût-ce pour traverser les mers,
Il n'est rien que je n'entreprenne :
Chargé de ses illustres fers,
La gloire d'obéir me tiendra lieu d'aubaine.

AIR.

CHARMANTE Aurore, enfin vous voilà de retour;
Le soleil va briller d'une clarté nouvelle.
Flatteur espoir pour mon amour!
Je reverrai dans ce beau jour
Tircis encor plus tendre et plus fidèle.
Espoir flatteur pour mon amour!

LETTRE DE M. CAZE.

De Bois-le-Vicomte, le 4 octobre 1689.

JE ne sais, mademoiselle, ce que l'on pourra penser de moi chez madame DES HOULIÈRES. Ne vous imaginez pas que de nouveaux enchanteurs m'auront mis dans quelque chartre, d'où je ne pourrai plus sortir que par votre secours; vous ne croyez pas sans doute que l'on soit à la campagne par le temps qu'il fait.

Déjà les fougueux aquilons
Ravagent ces bois et ces plaines;
Déjà la dépouille des chênes

Couvre tristement ces vallons.
Les oiseaux gardent le silence,
Et le printemps, par son absence,
A détruit tous les agrémens
De ces jardins si beaux et si charmans.
Mais celle de qui la présence
Embelliroit le plus affreux séjour,
Fait régner dans ces lieux les Graces et l'Amour;
Et le printemps sans cette belle
Ne vaut pas l'hiver avec elle.

Vous n'aurez pas beaucoup de peine à juger par ces derniers vers, que je suis encore à Bois-le-Vicomte, où l'on célèbre aujourd'hui la fête de madame d'Hervart: je ne l'ai appris que ce matin; mais quand je l'aurois su plutôt, j'aurois été bien embarrassé où trouver des fleurs.

Les aquilons qui règnent dans ces lieux
En ont chassé l'aimable Flore.
Quand j'aurois, pour en faire éclore,
Imploré le secours de l'aurore et des cieux,
J'aurois mal employé ma peine,
Et leur rage l'eût rendue vaine.
Ce n'est que sur le teint de la belle Philis
Qu'on voit des roses et des lys
Qui ne sont pas de leur domaine.

Mais ces fleurs, outre qu'on n'y touche point, ne sont pas propres à faire un bouquet. Si vous vouliez, mademoiselle, m'en envoyer un de celles que vous savez si bien mettre en œuvre, et que non-seulement les hivers, mais encore les temps les plus éloignés ne détruiront point, ce seroit de quoi bien réparer ma faute; et vous obligeriez sensiblement un homme qui est autant qu'on le puisse être, votre, &c.

RÉPONSE A M. CAZE.

QUAND l'hiver avec rage, avec fureur commence,
Et qu'il étale ici tout ce qu'il a d'affreux,
Ici que voulez-vous qu'on pense,
Tircis, de votre longue absence?
Vous voyez sans chagrin les aquilons fougueux;
Des oiseaux le triste silence
N'a rien pour vous de douloureux.
Hélas! dans cet endroit si beau, si dangereux,
Vous ne comptez pour rien peut-être l'inconstance;
Et la divinité de ce séjour heureux
Vous fait tout voir avec indifférence.
Ici que voulez-vous qu'on pense,
Tircis, de votre longue absence?

MADRIGAL.

De tous les bergers de nos bois,
Je croyois que Tircis étoit le plus fidèle;
Il étoit charmé de son choix,
Et nulle autre que moi ne lui paroissoit belle.
Dieux cruels! avec tant d'amour
Aurois-je dû penser qu'un jour
L'ingrat me dût livrer à la douleur mortelle
De le voir changer sans retour?

AIR.

Non, non, je ne suis plus à plaindre:
Mon cœur est tout à moi; je le sens de retour,
Délivré du beau feu que la mort seule un jour
Se flattoit de pouvoir éteindre.
De ses enchantemens, hélas! cruel Amour,
Ce malheureux n'a donc plus rien à craindre?

MADRIGAL.

Dans un bois sombre, solitaire,
Et qui n'est fréquenté que des tendres amans,
Iris, cette aimable bergère,
Parloit ainsi de ses tourmens :
Tircis a donc brisé ses chaînes!
C'en est fait, juste ciel! je ne le verrai plus!
Mais cachons à l'ingrat la cause de mes peines,
Et que de ces bois seuls mes soupirs soient connus.

ÉPITRE A M. DE BENSERADE,

SUR LE RETOUR DE SA SANTÉ.

Enfin, Damon, enfin vous voici de retour.
Vous avez bien fait de revivre;
Car, de bonne-foi, pour vous suivre
Je n'avois pas assez d'amour.

Depuis un siècle et davantage,
On prend soin de s'accoutumer

A voir sans désespoir sur le sombre rivage
Descendre un tendre objet qui nous a su charmer.
Cette mode autrefois n'étoit point en usage;
Aussi savoit-on mieux aimer.

Mais, dites-moi, qu'alliez-vous faire
Là-bas dans ce triste séjour?
Franchement, un départ si prompt, si volontaire,
Me faisoit soupçonner quelque desir de plaire
Dans cette ténébreuse cour.

Toujours heureux amant, et toujours infidèle,
Ici chaque Philis a reçu vos soupirs.
L'honneur de triompher d'une antique mortelle
Sans doute a flatté vos desirs;
Mais l'Amour qui soutient encore ma querelle,
En ce monde ici vous rappelle.

ÉPITRE DE M. CAZE,

A MLLE DES HOULIERES.

Charmante Iris, ce matin quand l'aurore
Commençoit de peindre le jour,
Et que zéphyre, plein d'amour,
S'empressoit de caresser Flore,
Morphée et ses pavots les plus assoupissans
Se sont emparés de mes sens :
Et sans l'ennui qui me dévore,
Sans mes chagrins, sans mes soucis cuisans,
Je dormirois peut-être encore.

Il m'a semblé que j'étois dans ces lieux
Où quand la mort nous a fermé les yeux,
Nos esprits vont errans dans les royaumes sombres.
Là sont les champs heureux où demeurent les ombres
Des héros et des demi-dieux.
Là, de nos jours j'ai trouvé la merveille,
A qui l'on doit cent chef-d'œuvres divers,
L'incomparable dieu des vers,
Non pas Apollon, mais Corneille ;

Cet homme de qui l'art charmant
Enchantoit le cœur par l'oreille,
Et, pour tout dire, votre amant.

Mortel, tu sais mon aventure,
A-t-il dit, s'adressant à moi :
Porte à la jeune Iris ce gage de ma foi ;
Elle aimera cette peinture ;
Apprends-lui que la mort n'a pu changer l'ardeur,
Toujours fidelle, toujours pure,
Qu'elle fit naître dans mon cœur :
Dis-lui qu'il manquoit à ma gloire
Que mon portrait fût dans ses belles mains,
Et que je prise plus d'être dans sa mémoire,
Que dans le souvenir du reste des humains.

Si tu pouvois parler dignement de ses charmes,
De son esprit, de sa douceur,
Des chemins qu'elle sait pour aller droit au cœur,
Et des secrets qu'elle a de causer mille alarmes,
Que ne dirois-tu pas de ses charmans appas ?
Mais c'est un art que tu n'as pas ;
Un tel dessein pour toi seroit trop téméraire,
Et tu dois seulement admirer et te taire.

Alors finissant son discours,
Il m'a quitté l'ame encor toute émue ;

Enfin, je l'ai perdu de vue,
Après l'avoir suivi par cent détours.
Je m'éveille, et je vois sur mon lit sa peinture.
Un autre en eût été surpris :
Mais, Iris, vous m'avez appris
A voir sans m'étonner une telle aventure.
Ce n'est que par votre secours
Que je ne trouve plus d'obstacles
A croire qu'il est des miracles :
Et vous en faites tous les jours.

RÉPONSE A M. CAZE.

O vous ! à qui je dois le portrait précieux
De l'illustre mortel dont mon ame est charmée ;
Vous qui, sous l'appareil d'un songe ingénieux,
M'avez enfin appris combien je suis aimée,
Jeune et galant berger, retournez sur vos pas :
Aux champs élysiens si vous pouvez descendre
Sans subir les loix du trépas,
A mon amant allez apprendre
Que le temps destructeur des choses d'ici-bas,
Pour la première fois a cessé de prétendre
De d étruire un amour si fidèle et si tendre.

Mais aux charmes puissans de ces lieux pleins d'appas
Gardez de vous laisser surprendre :
Dans ces tranquilles lieux, hélas !
Quelque soin que vous puissiez prendre,
Vous ne pourriez jamais entendre,
Pour ce fameux auteur, la gloire de nos jours,
Les regrets que mon cœur conservera toujours.

MADRIGAL.

Au milieu des plaisirs d'une superbe fête,
Que Tircis m'a paru charmant !
La plus fière beauté, dans cet heureux moment,
Auroit tout employé pour faire la conquête
Du cœur de mon fidèle amant.

CAPRICE.

QUELS sont encor les maux que le ciel me prépare?
D'où vient que je verse des pleurs?
D'un destin cruel et bizarre
Je n'ai déjà que trop éprouvé les rigueurs.
Que je te crains, Amour! tu me parois terrible;
Tourne sur d'autres cœurs tes invincibles traits:
A mes malheurs rends-toi sensible,
Et de mon foible cœur ne trouble point la paix.
A ton orgueil l'univers doit suffire.
Tu soumets à ton gré les hommes et les dieux.
Un cœur de plus sous ton empire
Le rendra-t-il plus glorieux?
Affranchis-moi de cette loi commune,
Et laisse à l'aveugle fortune
Le soin de me persécuter.
Mais, dieu cruel, voudrois-tu me surprendre?
Quels transports inconnus me viennent agiter?
Le trouble dans mon cœur commence à se répandre.
Aide-moi, ma raison: voudrois-tu me quitter?
Tu ne saurois, pour me défendre,
Te faire assez tôt écouter.

Sans cesse une idée agréable
Vient dans mon ame attaquer ton pouvoir.
Oronte me paroît tous les jours plus aimable,
Et je ne puis sans peine être un jour sans le voir.
Qu'Oronte, hélas! est redoutable!
Raison, combats plus vivement;
Tu ne peux succomber sans honte;
Redouble mes frayeurs pour un engagement
Où tout est du parti d'Oronte.

Ainsi s'entretenoit un jour
L'aimable Iris au bord d'une fontaine;
Ses charmes, ses malheurs ont redoublé la haine
Que j'avois déjà pour l'Amour.

RÉPONSE DE M. CAZE.

Pourquoi vous figurer que le ciel vous prépare
Des maux qui font couler vos pleurs?
D'un destin cruel et bizarre
Vous n'éprouverez point les funestes rigueurs.
Pourquoi craindre l'Amour? qu'a-t-il de si terrible?
Pourquoi vous plaindre de ses traits?
Il saura vous rendre sensible,
Et laisser votre cœur en paix.
Iris, cela vous doit suffire.
En vain l'Amour soumet les hommes et les dieux:
Si votre cœur manquoit à son empire,
Il en seroit moins glorieux.
Rendez-vous à la loi commune.
Moins aveugle que la Fortune,
L'Amour ne cherche point à vous persécuter.
A ses charmes puissans, ah! laissez-vous surprendre.
Mais quels nouveaux transports viennent vous agiter?
Ce qu'en vous l'Amour sait répandre,
Sur la raison va l'emporter;
Vous ne pouvez plus vous défendre;
Du moins, avant que de vous rendre,

Daignez un moment m'écouter.
Bannissez par pitié cette idée agréable
Qui vient détruire mon espoir.
Qu'Oronte me déplaît lorsqu'il vous semble aimable!
Que je serois heureux de ne jamais le voir!
Qu'Oronte est pour moi redoutable!
Que son bonheur me touche vivement!
J'en meurs de dépit et de honte.
Ah! quel fatal engagement,
Si votre cœur est pour Oronte!

Ainsi se plaignoit l'autre jour
Tircis aux bords d'une fontaine,
Où pour Oronte il montroit moins de haine
Que pour Iris il ne montroit d'amour.

AIR.

CESSEZ de m'agiter et la nuit et le jour,
Transports que je crains de connoître ;
Tircis, qui vous fait naître,
N'asservira jamais ma raison à l'amour.
Mon devoir malgré lui sera toujours le maître.
Fuyez, mais fuyez sans retour ;
Mon cœur, en gémissant, vous défend de paroître ;
Fuyez, mais fuyez sans retour.

AIR.

VENEZ, venez à mon secours,
Foible raison qu'en vain j'appelle.
Tircis suivi des plus tendres amours,
De mon cœur malgré moi vous va faire un rebelle ;
Pour faire qu'il vous soit fidèle,
Venez, venez à mon secours,
Foible raison qu'en vain j'appelle.

BOUQUET

A MADAME DE HARLAY DE CHANVALON,

ABBESSE DE PORT-ROYAL.

1688.

Vous, en qui l'on trouve à-la-fois
Des plus hautes vertus le parfait assemblage,
Illustre Chanvalon, dont le ciel a fait choix
Pour dispenser ici ses loix,
Recevez ces fleurs pour hommage.
Les neuf savantes sœurs viennent de les cueillir;
L'haleine des zéphyrs a répandu sur elles
Une aimable fraîcheur, et des graces nouvelles;
Et s'il est rien qui puisse encor les embellir
Dans le jour fortuné d'une si belle fête,
C'est l'éclatant honneur de parer votre tête.

AIR.

Les aquilons par leurs ravages
Détruiront-ils toujours les beautés du printemps?
Ne reverrons-nous plus dans nos charmans bocages
Les innocens plaisirs conduits par les amans?
Non, non, la saison dégénère.
Les ris, les jeux, les folâtres amours,
De dépit et d'effroi retournés à Cythère,
Ont quitté nos champs pour toujours.

AU SOLEIL.

Brillant Soleil, hâte-toi de paroître;
Reviens embellir nos coteaux.
Sans toi, sans ton secours, hélas! rien ne peut naître.
Tu fais et nos biens et nos maux.
Brillant Soleil, hâte-toi de paroître.
Assemble encore ici nos languissans troupeaux.
Venge-nous de l'hiver, viens lui faire connoître
Que tu chéris toujours nos bergers, nos hameaux.
Brillant Soleil, hâte-toi de paroître,
Reviens embellir nos coteaux.

MADRIGAL.

Tircis, Tircis par un refus
Me fait sentir combien l'amour est redoutable.
J'en ai trouvé l'ingrat mille fois plus aimable,
Moi qui croyois ne l'aimer plus.
Ah! qu'il est dangereux d'aimer autant que j'aime:
Tout alarme un tendre cœur.
Tircis, par sa froideur extrême,
A trouvé le secret de vaincre ma rigueur.
Ah! qu'il est dangereux d'aimer autant que j'aime!
Tout alarme un tendre cœur.

AIR.

Charmans échos de ces bocages,
Et vous, belle nymphe aux cent voix,
Publiez à l'honneur du berger qui m'engage,
Que ses propres rivaux sous ces sombres feuillages,
Charmés de ses vertus, ont approuvé mon choix.

LA MORT DE COCHON,

TRAGÉDIE.

1688.

PERSONNAGES.

GRISETTE, chatte de madame des Houlières, amante de Cochon.

MIMY, chat de mademoiselle des Houlières, amant de Grisette.

MARMUSE, chat de madame des Houlières, confident de Mimy.

CAFAR, chat des minimes de Chaillot, député des chats du village.

TROUPE de chats du voisinage.

L'AMOUR.

La scène est à Paris, dans la maison de madame des Houlières.

LA MORT DE COCHON,

Chien de M. le Maréchal de Vivonne.

Le théâtre s'ouvre, et représente une terrasse de plain-pied aux gouttières.

SCÈNE PREMIÈRE.

MIMY, MARMUSE, CHŒUR DE CHATS DU VOISINAGE.

MIMY.

Je ne puis plus souffrir les rigueurs dont Grisette
Paye mes soins et mon tourment;
Pour Cochon, tu le sais, l'ingrate me maltraite.
Ciel! quel dérèglement!
Une chatte choisir un chien pour son amant!
Conçois-tu bien, mon cher Marmuse,

L'excès des peines que je sens?
Depuis deux ans
Un vilain chien possède un cœur qu'on me refuse.

MARMUSE.

A votre désespoir, Mimy,
Je ne puis exprimer combien je suis sensible;
J'ai vers la belle gloire une pente terrible;
Et de plus, je suis votre ami.
Croyez-moi, quittez une chatte
Assez peu délicate
Pour préférer un chien au plus parfait des chats.

MIMY.

Je ne saurois cesser d'adorer ses appas.
Mais il faut aujourd'hui que ma vengeance éclate.
Ami, ne m'abandonne pas;
Viens m'aider à punir une maîtresse ingrate.

MARMUSE.

Quand il faut vous servir, pour moi rien n'est sacré.
Allons, je vous offre ma patte,
Disposez-en à votre gré.

SCÈNE II.

MIMY, MARMUSE, CAFAR, CHŒUR DE CHATS DU VOISINAGE.

CAFAR.

Apprenez, beaux matoux, une grande nouvelle.
Cochon vient de perdre le jour;
Une rage affreuse et cruelle
A Grisette a ravi l'objet de son amour.

MARMUSE.

Le cœur de Grisette
Est donc à louer.
Avec la coquette
Qui veut se jouer?
Pour moi, qui me pense
Un chat d'importance,
Je ne ferai rien
Qui vous fasse dire
Que mon cœur aspire
Aux restes d'un chien.

MIMY.

Quelle main favorable a lavé notre injure
Dans le sang de ce chien maudit ?
Cafar, faites-nous le récit
De cette agréable aventure.

MARMUSE.

Ne va pas imiter le style triomphant
D'un genre de mortels que beaux-esprits on nomme.
La mouche entre leurs mains devient un éléphant;
Et l'on pourroit aller de Paris jusqu'à Rome,
Avant qu'ils eussent dit le chagrin d'un enfant
A qui l'on dérobe une pomme.

CAFAR.

Je n'ai garde d'être si sot.
Un village ici près, qu'on appelle Chaillot,
Agréable, abondant, vaste, peuplé tout comme....

MARMUSE.

Justement, t'y voilà. Nous pouvons faire un somme
Avant que nous soyons à la mort de Cochon.
Harangueur fastueux, dont l'éloquence assomme,
Puisse-t-on de ta peau bientôt faire un manchon!

CAFAR à Mimy.

Ce fou vous est-il nécessaire ?

M I M Y.

Ne vous amusez pas à ses emportemens.

C A F A R.

Sachez donc que depuis un temps,
Chaillot est devenu le séjour ordinaire
D'un maréchal vaillant comme défunt César,
Sage comme un Caton, savant comme un Homère.

M A R M U S E.

Alte-là, mon ami Cafar;
L'éloge n'est pas ton affaire.
Nous connoissons ce maréchal,
Ce qu'il a fait, ce qu'il peut faire;
Et nous l'aimons, foi d'animal.

C A F A R à Mimy.

Ne voulez-vous pas faire taire
Ce petit fripon de matou?

M I M Y à Marmuse.

Ah! Marmuse, écoutez, si vous voulez me plaire.

M A R M U S E.

Qu'il me soit donc permis de bâiller tout mon soûl.

C A F A R.

Cochon trop orgueilleux des faveurs de son maître,
De tous les autres chiens attirant le courroux,

C'en est trop, dirent-ils, vengeons-nous, vengeons-nous;
Il faut nous défaire d'un traître.
La rage à cet instant vient s'offrir devant eux :
Qu'un de vous aujourd'hui, dit-elle, me reçoive ;
Sans qu'on s'en apperçoive,
Je punirai cet orgueilleux.
Citron, sans tarder davantage,
Ouvre toute son ame à la cruelle rage.
D'abord ce chien adroit
Parcourut le village,
Puis vint prendre Cochon par un vilain endroit,
Et l'envoya là-bas tout droit.

MIMY.

La fortune pour nous devient donc favorable.
Ce chien, ce rival redoutable,
Pour qui nos tendres soins ont été négligés,
A subi des destins l'arrêt irrévocable ;
Mais peut-être les maux dont l'amour nous accable
N'en seront pas plus soulagés.
Grisette pleurera ses plaisirs dérangés.
Quand on aime, est-ce un avantage
De voir du fier objet à qui l'on rend hommage
Les beaux yeux toujours affligés?

CHŒUR DE CHATS.

Miaou, miaou, nous sommes tous vengés.

MARMUSE à Mimy.

Au lieu de vous répandre en de belles paroles,
Nous ferions mieux d'aller à pas bien ménagés,
Dérober là-bas quelques soles,
Ou de certains chapons de graisse tous chargés,
Que je sais qu'on n'a pas mangés.

MIMY.

Marmuse, un autre soin m'occupe.

MARMUSE.

En héros de roman, comme une franche dupe,
Cher ami, vous vous érigez.

CHŒUR DE CHATS.

Miaou, miaou, nous sommes tous vengés.

SCÈNE III.

GRISETTE, MIMY, MARMUSE, CAFAR, CHŒUR DE CHATS DU VOISINAGE.

GRISETTE.

Cruels matous, qu'osez-vous dire?
Songez-vous que vous m'outragez?

CHŒUR DE CHATS.

Miaou, miaou, nous sommes tous vengés.

GRISETTE.

A mes cruels ennuis je ne saurois suffire.
Mon juste désespoir va finir mes malheurs;
Miaou, miaou, coulez, coulez, mes pleurs.
Malgré la haine naturelle
Que le ciel, en naissant, imprima dans nos cœurs,
Cochon désarma mes rigueurs,
Et je perdis pour lui le beau nom de cruelle.
Miaou, miaou, coulez, coulez, mes pleurs.

MARMUSE.

Grisette, rougissez de vos folles douleurs.

CHŒUR DE CHATS.

Grisette, rougissez de vos folles douleurs.

GRISETTE.

Non, ce n'est point assez de pleurer ce que j'aime,
Son trépas demande le mien.
Mourons pour cet illustre chien;
A ses mânes errans immolons-nous nous-même.
Non, ce n'est point assez de pleurer ce que j'aime,
Son trépas demande le mien.

MIMY.

Ce n'est donc pas assez, chatte injuste et barbare,
D'avoir trahi votre gloire
Par une passion bizarre?
Quand la mort d'un rival rallume mon espoir,
Il faut encor me faire voir
Tout ce qu'à mon amour votre douleur prépare?
Craignez que cette patte... Ah! ma raison s'égare.
Je frissonne... Je meurs...

MARMUSE à Mimy.

Bonsoir.

(à Grisette.)

C'est un diable quand on l'irrite;
Ne vous exposez pas à son ardent courroux:
A contenter ses feux tout en lui vous invite.

Cochon n'avoit d'autre mérite
Que celui d'être aimé d'un héros et de vous.

GRISETTE.

Son choix autorisoit ma fatale foiblesse.
On sait pour mon amant la douleur qui le presse.
Mon cher Cochon étoit le plus beau des toutous.
Miaou, miaou.

MARMUSE.

Peste des miaous!
Beauté capricieuse,
Soyez un peu moins précieuse;
Le ridicule suit de bien près les grands goûts.
Cet assemblage de merveilles,
Ce Cochon, ce chien tant aimé,
Étoit sans queue et sans oreilles.
Il fut, dit-on, sauvé de l'égoût de Marseilles,
Et Cochon fut nommé,
Tant il avoit de l'air de cette bête immonde.
Il sortoit de sa gueule une certaine odeur
Qui se faisoit sentir de cent pas à la ronde.
Il ne lui restoit plus qu'un œil distillateur.
C'étoit, à cela près, le plus beau chien du monde.

GRISETTE.

Non. Cochon étoit fait pour enflammer un cœur.

CHŒUR DE CHATS.

Non. Cochon étoit fait pour faire mal au cœur.

MARMUSE.

Durant tout le cours de sa vie
Il ne se passa jour, je n'en excepte aucun,
Qu'il ne lui prît une sincère envie
De dévorer toujours quelqu'un :
Chapons, perdrix entroient dans sa panse profonde,
Sans qu'il prît soin de les mâcher.
Caresses ni bienfaits ne pouvoient le toucher;
C'étoit, à cela près, le meilleur chien du monde.

GRISETTE.

Ose-t-on à mon cœur porter de pareils coups !
Ah ! que d'horreurs et quel blasphême!
Redoutez, médisans matous,
Redoutez ma fureur extrême ;
Tremblez, tremblez tous.
Toi, divine Vénus, dont je suis descendue,
Viens ici défendre mes droits.
Ne laisse pas pour moi ta tendresse inconnue ;
Punis des habitans des toits
La brutale et dure insolence.
C'est en moi ton sang qu'on offense.

MARMUSE.

Nous redoutons peu sa vengeance;
Un chat au bord du Nil fut jadis son époux,
Et nous avons fait connoissance
Tandis qu'elle étoit parmi nous.
Cessez donc d'invoquer la charmante déesse;
Redonnez-vous à votre espèce,
Votre destin sera plus doux.

CHŒUR DE CHATS.

Redonnez-vous à votre espèce,
Votre destin sera plus doux.

GRISETTE.

Je dois à Cochon ma tendresse.
Dussiez-vous être encor mille fois plus jaloux,
Vous verrez à quel point pour lui je m'intéresse.

CHŒUR DE CHATS.

Redonnez-vous à votre espèce,
Votre destin sera plus doux.

MARMUSE.

Menuet.

Il faut n'être pas mal folle
Pour aimer un amant mort.
Les humains en sont d'accord:

On apprend à leur école
Que l'absent a toujours tort.

MIMY.

L'ingrate a déjà fait retraite,
Elle fuit mes feux irrités.
Ah! cruelle chatte, arrêtez,
Grisette, Grisette, Grisette.

CHŒUR DE CHATS.

Grisette, Grisette, Grisette.
Ah! cruelle chatte, arrêtez.

SCÈNE IV.

L'AMOUR, MIMY, MARMUSE, CAFAR,
CHŒUR DE CHATS.

L'AMOUR *à califourchon sur une gouttière.*

TENDRE matou, laissez-la faire :
Votre infortune finira ;
J'en jure par mon arc, j'en jure par ma mère.
La constance est une chimère,
Dont Grisette se lassera.

CHŒUR DE CHATS.

Croyons, croyons l'Amour ; ce dieu nous vengera.

AIR.

NON, rien ne peut égaler mon ennui.
J'aime depuis long-temps un berger qui m'adore;
Et de ma tendresse aujourd'hui
Ce charmant berger doute encore.
Hélas! peut-il douter que mon cœur soit à lui,
Quand, malgré tous mes soins, personne ne l'ignore?
Non, rien ne peut égaler mon ennui.

MADRIGAL.

TIRCIS voudroit cacher le beau feu qui l'enflâme:
Ses yeux et ses soupirs, tout trahit son secret.
Quand l'Amour règne dans une ame,
L'Amour, le tendre Amour est toujours indiscret.

MADRIGAL

DE M. CHARPENTIER,

en lui envoyant deux épigrammes sur ERINNE, traduites du premier et troisième livre de l'ANTHOLOGIE.

1690.

Vous à qui du destin les bontés singulières
Ont accordé les dons du corps et de l'esprit,
Voyez ce que d'Erinne autrefois on a dit.
Erinne de ce siècle, aimable des Houlières,
Laissez à la beauté qui vous donna le jour,
Célébrer les héros par de nombreux ouvrages;
Contentez-vous d'écrire quelques pages,
D'une des plumes de l'Amour.

A Mme LA COMTESSE DE B***,

EN LUI ENVOYANT UNE BAGUE.

Recevez, comtesse divine,
Cet anneau constellé que l'Amour vous destine.
Il paroîtra simple à vos yeux ;
Mais n'en croyez pas l'apparence.
De cet anneau mystérieux
Vous ferez respecter l'invisible puissance.
Par le secret de ses enchantemens,
Il fixera le cœur des bergers infidèles ;
Et vous verrez les plus rebelles
Devenir sans efforts les plus tendres amans.
Mais sans vous, aimable comtesse,
Et l'Amour et l'anneau n'auroient qu'un vain pouvoir.
Il ne peut être utile au dieu de la tendresse,
Que lorsqu'à votre main vous le laisserez voir.

ÉPITRE A MADAME ***.

NE grondez plus, vous serez satisfaite ;
J'ai pour vous plaire invoqué les neuf sœurs.
Ces belles m'ont promis tantôt dans ma retraite,
De me remplir pour vous de divines fureurs.
Dès que mon ame en sera possédée,
Ma lyre, sous mes doigts par leurs soins accordée,
Ne rendra plus que d'agréables sons ;
Alors ma plume, en cent et cent façons,
Vous représentera des Graces précédée.
Je parlerai de votre belle humeur ;
Je vous peindrai pétrie et de lys et de roses ;
Et, si ma voix répond à mon ardeur,
Je chanterai cent précieuses choses,
Dont le récit me comblera d'honneur.
Quand j'aurai dit tout ce que la nature
A mis en vous de rares qualités,
Mon cœur, charmé de toutes vos bontés,
Vous garde un de ces arcs d'immortelle structure,
Dont le destin brillant et glorieux
Est de transmettre à la race future
Ces fameux noms du temps victorieux.

AIR.

Pourquoi revenez-vous, printemps? qui vous rappelle?
Le chant des rossignols et leurs tendres amours
Redoublent ma douleur mortelle.
Que le cruel hiver ne duroit-il toujours!
Tircis, hélas! Tircis est infidèle;
Hé! qu'ai-je affaire de beaux jours?

AIR.

Vous revenez suivi de Zéphyre et de Flore;
La terre sous vos pas s'embellit chaque jour;
Mais, hélas! beau printemps, vous n'êtes pas encore
Celui qui doit couronner mon amour.
Depuis long-temps mon cœur, ma raison, tout l'appelle;
Il fait lui seul mes plus tendres desirs;
Et sans lui, la saison nouvelle
Ne peut être pour moi la saison des plaisirs.

MADRIGAL.

Pour bien aimer, pour mériter de plaire,
Il faut avoir un cœur comme le mien,
Abandonner ses moutons à son chien,
Négliger tout, n'avoir point d'autre affaire
Que de songer
A son berger.

AIR.

Tu m'arraches à ce que j'aime;
Affreuse nuit, précipite ton cours.
Contre tes horreurs sans secours,
Je succombe, cruelle, à ma douleur extrême.
Hé quoi ! dureras-tu toujours ?
Tu m'arraches à ce que j'aime;
Affreuse nuit, précipite ton cours.

A L'AURORE,

POUR LE DÉPART DE M. CAZE.

1692.

MADRIGAL.

HA ! ne te presse point, déesse, de paroître ;
Pour partir, mon berger n'attend que ton retour :
Il me laisse ; et tout plein d'amour,
Peut-être, comme moi, craint-il de voir renaître
Les brillantes clartés du jour.
Arrête. Je frémis ; ta présence m'étonne.
Que me présage, hélas ! ce douloureux effroi ?
On diroit que Tircis pour toujours m'abandonne.
Que puis-je imaginer de plus affreux pour moi ?

MADRIGAL.

REDOUBLEZ vos fureurs, terribles aquilons,
Jusqu'au retour du berger que j'adore ;
Que par vous la charmante Flore
Disparoisse dans ces vallons ;
Que la nature languissante,
Sensible à mes ennuis, vienne les partager ;
Que tout aujourd'hui se ressente
De l'absence de mon berger.

AIR.

FUYEZ, plaisirs, fuyez avec tous vos appas ;
De ma juste douleur je suis trop occupée :
Vous paroissez en vain où mon berger n'est pas.
D'un coup mortel son départ m'a frappée.
Fuyez, plaisirs, fuyez avec tous vos appas.

STANCES

SUR LA MORT DE M. CAZE.

1692.

J'ai perdu ce que j'aime, et je respire encore!
Est-ce assez, quand Tircis vient de perdre le jour,
Qu'un affreux chagrin me dévore?
Ne dois-je que des pleurs à son fidèle amour?

Pourquoi faut-il, hélas! qu'une loi trop sévère
Nous fasse, malgré nous, survivre à nos malheurs?
Pourquoi nous dérober cette heureuse chimère,
Dont le charme a séduit d'héroïques cœurs?

Tircis, je n'aurois qu'à te suivre:
Mon repos aujourd'hui dépendroit seul de moi;
Et j'écouterois sans effroi
La cruelle raison qui m'ordonne de vivre,
Quand, malgré mon amour, je ne vis plus pour toi.

Tristes réflexions de ma douleur mortelle,
Redoublez, s'il se peut, vos pénibles horreurs;

Prêtez ce secours à mes pleurs :
Ce cœur malheureux et fidèle
N'attend plus que de vous la fin de ses douleurs.

AIR.

PASSEZ, beaux jours, passez ; ceux qui doivent vous suivre
Auront plus de charmes pour moi.
Mon berger a cessé de vivre :
L'hiver, l'affreux hiver que déjà j'apperçois,
Convient seul aux ennuis où son trépas me livre.
Passez, beaux jours, passez ; ceux qui doivent vous suivre
Auront plus de charmes pour moi.

STANCES.

QUEL sort au mien est comparable?
Tous mes jours sont marqués par de nouveaux malheurs.
De quel crime suis-je coupable ?
Ciel ! ne suis-je ici-bas que pour verser des pleurs ?
A tes ordres sans cesse et soumise et fidelle,
J'ai toujours de tes loix respecté le pouvoir.

L'excès de ma douleur mortelle
Livrera-t-il mon ame à l'affreux désespoir?

D'un torrent de malheurs ma vie est traversée;
On diroit, en voyant dans cet heureux séjour
Les peines, les ennuis où je suis exposée,
Et le triste succès de mon fidèle amour,
Que du ciel contre moi la bonté courroucée,
Me partage à regret la lumière du jour.

Cependant cet amour si fidèle et si tendre,
Toujours sur mon devoir a réglé ses desirs.
Hélas! à d'innocens plaisirs
Quel cœur plus que le mien eût plus droit de prétendre?
Quel cœur sentit jamais de plus vives frayeurs,
Lorsque la tendre Philomèle
Annonça par ses chants le retour des horreurs
Que Bellone en courroux traîne en foule après elle?
Arbres, ruisseaux, charmantes fleurs,
Quel cœur brûla jamais d'une flamme plus belle?
Et vous, vastes forêts, témoins de mes douleurs,
Et dont tout ici renouvelle
De mon funeste sort les constantes fureurs,
Quelle aventure plus cruelle?
Quelle mort, quel amant mérita mieux des pleurs?

Je ne viens point ici rappeler sous vos ombres
Ce que Tircis eut de charmant.
L'horreur qui suit toujours la mort d'un tendre amant
M'attire et me retient dans vos demeures sombres.
Seule dans ces forêts, loin du monde et du bruit,
J'abandonne mon cœur à sa douleur mortelle,
Et je goûte à longs traits tout ce qu'elle produit
Dans un cœur accablé, malheureux et fidèle.

AIR.

Taisez-vous, rossignols; votre tendre ramage
Rappelle toutes mes douleurs.
Tircis à son départ, sous ce même feuillage,
Tandis que de l'amour vous chantiez les douceurs,
Mêloit, en me parlant, ses soupirs à mes pleurs.
Hélas! d'un si touchant langage
Je ne goûterai plus les plaisirs enchanteurs!
Tircis de l'Achéron a vu l'affreux rivage.
Taisez-vous, rossignols; votre tendre ramage
Rappelle toutes mes douleurs.

ÉPITRE DE M. ***,

A Mlle DES HOULIERES.

1692.

VOTRE tendre chanson, Philis, me fait comprendre
Tout l'excès de votre douleur;
Ne craignez pourtant pas que je veuille entreprendre
De vous faire oublier un semblable malheur:
Je consens aux regrets d'un cœur justement tendre.
Ma morale ne peut s'étendre
Jusques à condamner vos pressans déplaisirs;
Et vous saurez bientôt ce qu'elle ose en attendre.
Je le veux, refusez d'entendre
Le souffle amoureux des zéphyrs,
Des rossignols le trop charmant ramage,
Le murmure des eaux, et tout ce qui soulage
Un triste cœur tenté de devenir volage.
Fuyez tout ce qui porte à de nouveaux desirs,
Et ne connoissez plus l'usage
Que des pleurs et que des soupirs.
J'aime à vous voir, Philis, la constance en partage;

J'aime à vous voir un cœur à son devoir rendu,
Qui ne cherche ici-bas rien qui le dédommage
De ce qu'il a trop tôt perdu ;
Qu'il en porte en tous lieux la chère et triste image,
Et s'occupe insensiblement
De ce dernier et terrible moment
Qui peut arriver à tout âge.
Quel conseil, dira-t-on ! quel consolant langage
Qui n'est bon que pour désoler !
Tout beau ; comment mieux consoler
Un esprit raisonnable et sage,
Et qui prendroit pour un outrage
De se voir soupçonner d'aimer le changement ?
A votre âge, il est vrai, c'est chose difficile,
Que s'interdire absolument
Tout ce qu'ont de douceurs et la cour et la ville ;
Mais on prend ce parti toujours utilement.
Dans une si triste aventure,
Le monde est pour un jeune cœur
Un dangereux consolateur :
Il nous guérit, mais c'est par une autre blessure ;
C'est à quoi se réduit l'art de cet enchanteur.
Ce que je dis ici contre la créature,
Vous mène droit au créateur.
Vous plaignez-vous de mon adresse ?
C'est-là, Philis, que je vous veux ;

C'est-là, Philis, que je vous laisse;
Et c'est-là, je vous le confesse,
Qu'en pareil cas mon cœur alla pour être heureux.

RÉPONSE A MONSIEUR ***.

Vous, de qui les prudens conseils
Veulent soulager ma tristesse;
Vous, hélas! dont les maux aux miens furent pareils;
Vous qui savez d'un cœur jusqu'où va la tendresse,
Et qui vîtes ravir à la clarté du jour
Une aimable et jeune maîtresse,
Sage Célimédon, regardez ma foiblesse
En homme qui connoît le pouvoir de l'amour.

Au milieu des plaisirs, sur cet heureux rivage,
Mon cœur, toujours chargé du poids de ses douleurs,
Se fait un ordinaire usage
De ses soupirs et de ses pleurs;
Et je porte par-tout la chère et triste image
D'un amant dont la mort cause tous mes malheurs.

Du destin de Tircis à toute heure occupée,
Les plus touchans plaisirs sont pour moi sans appas;

Je ne sens que le coup dont mon ame est frappée ;
Tout me peint en tous lieux l'horreur de son trépas ;
Et quand à cette horreur ma raison échappée
Me conduit aux pieds des autels,
Pour offrir de mon cœur les déplaisirs mortels,
Hélas ! ce pieux sacrifice
Est aussi-tôt interrompu ;
J'accuse le ciel d'injustice,
Et, pleine de la mort qui cause mon supplice,
Je ne vois que le prix du bien que j'ai perdu.

Dans ces cruels instans, à ma douleur fidelle,
Je n'entends plus la voix du Seigneur qui m'appelle ;
Tout renouvelle mon tourment,
Et je sens ralentir mon zèle ;
Ma passion reprend une force nouvelle,
Et mon cœur tout entier retourne à mon amant.
Lasse d'avoir trouvé ma fortune inflexible ;
J'attendrai sans frayeur ce moment si terrible,
Ce moment où du corps l'ame se désunit ;
La mort de Tircis m'applanit
Ce chemin, aux mortels si rude et si pénible.
Vous qui reconnoissez toujours
De l'Être souverain l'éternelle sagesse,
Vous enfin que la grace accompagne sans cesse,

Et qui dans le repos voyez couler vos jours,
Joignez à la douleur qui m'agite et me presse,
De vos utiles vœux l'infaillible secours.

MADRIGAL.

Rossignols, n'est-ce point assez?
Et voulez-vous toujours, par un chant doux et tendre,
Rappeler mes tourmens passés?
Non, non, je ne puis vous entendre;
Mes ennuis par le temps ne sont point effacés.

AIR.

De mes cruels ennuis, de mes cruels malheurs,
A qui ferai-je confidence?
Tout se refuse, hélas! à mes justes douleurs.
La nuit même, la nuit, dont le profond silence
Sert souvent d'asyle à mes pleurs,
Précipite son cours pleine d'impatience,
Et m'arrache, par son absence,
Le douloureux plaisir que m'offroient ses horreurs.

MADRIGAL.

Tombez, feuilles, tombez ; d'un destin rigoureux
Ce n'est point à vous à vous plaindre :
Le soleil vous rendra, d'un regard amoureux,
Les brillantes couleurs que l'hiver ose éteindre.
Mais j'ai beau vers le ciel pousser ma foible voix,
D'aucun succès, hélas ! ma plainte n'est suivie :
Le ciel pour les mortels a prescrit d'autres loix.
Le destin à Tircis ne rendra point la vie ;
Mes tristes yeux l'ont vu pour la dernière fois.

A MESSIEURS GARNIER ET ACÉRÉ.

MADRIGAL.

Revenez, revenez, tout ici vous rappelle,
Chers amis, dont les charmans loisirs
Donnent à nos hameaux une grace nouvelle.
De ces lieux désolés les amoureux Zéphyrs,
Ont volé de dépit vers la troupe immortelle.

Cent fois le jour la tendre tourterelle
Mêle sa voix plaintive à nos tristes soupirs;
Et de nos cœurs la compagne éternelle,
L'amitié sensible et fidelle,
Ne peut, sans vous, goûter de vrais plaisirs.
Revenez, revenez, tout ici vous rappelle.

RÉFLEXIONS CHRÉTIENNES

SUR

LA MORT DE M. DES HOULIERES,

maréchal de bataille, et lieutenant-de-roi de la ville et citadelle de Dourlans.

1693.

Au milieu des ennuis, au milieu des alarmes
Où de nouveaux malheurs me plongent tous les jours,
Quelle puissante main, par d'invisibles charmes,
Des pleurs que je répands vient suspendre le cours?
Où suis-je? et dans mon cœur quel calme vient de naître?
Qui me rappelle enfin à la tranquillité?
Hélas! c'est toi, Seigneur, dont l'immense bonté

M'arrache au désespoir qui fait te méconnoître
Dans l'excès de l'adversité.

DAIGNE achever ce grand ouvrage ;
Ou, si je dois toujours souffrir,
Fais que de mon salut mes peines soient le gage;
Ne m'accable de maux que pour te les offrir.
Affermis si bien mon courage,
Qu'au milieu des périls, qu'au plus fort de l'orage,
Je conserve la paix que je viens d'acquérir.
La raison, qui de l'homme est le plus beau partage,
Et dont il se pare toujours,
Est quelquefois chez le plus sage,
Dans les vives douleurs, d'un inutile usage,
Si tu ne viens à son secours.

ÉTABLIS dans mon ame une vertu constante;
Épargne-moi, Seigneur, les douloureux remords
Que me donnent souvent les coupables transports
D'une douleur impatiente.
Je suis foible, et je sens que je ne puis sans toi
Soutenir tout le poids du malheur qui m'accable;
Tout ce qu'il a d'affreux, de plus insupportable,
Se présente sans cesse à moi.

SANS cesse, le cœur plein d'une crainte mortelle,
Le cœur déjà percé des plus funestes coups,

Je crois te voir armé d'un rigoureux courroux;
Et, quoiqu'à tes ordres fidelle,
Je crois toujours me voir traiter en criminelle.
Hé! qui ne le croiroit? Par de nouveaux malheurs
La fortune et la mort à me nuire obstinées,
Ont sur moi sans relâche exercé leurs fureurs;
Et je n'ai pu trouver, au milieu des douceurs
Qu'offrent les plus belles années,
Le loisir d'essuyer mes pleurs.

Tristes réflexions qui revenez sans cesse,
Faut-il qu'à vos horreurs mon cœur soit immolé?
Éloignez-vous de moi, dévorante tristesse;
Laissez-moi le repos que le Seigneur me laisse,
Et cessez d'accabler mon esprit désolé.
Mais, quoi! vous redoublez? je sens que je frissonne.
Quel abîme de maux à mes yeux se fait voir?
Ah! si ta grace m'abandonne,
Je suis encor, Seigneur, en proie au désespoir.

AIR.

Que serviroit, hélas! au printemps de paroître?
L'Amour n'y trouve plus de ces charmans loisirs
Dont il étoit toujours le maître.
Son empire est détruit; à peine fait-il naître,
Dans les plus jeunes cœurs, les plus foibles desirs.
Non, le printemps ne peut plus être
La saison des plaisirs.

MADRIGAL DE M. ***,

A MLLE DES HOULIERES.

Du plaisir d'une amour nouvelle
De tout temps je suis enchanté;
A la plus tendre, à la plus belle,
Je ne me souviens point d'avoir éte fidèle:
Qu'heureusement je fus tenté
Du plaisir d'une amour nouvelle!

RÉPONSE.

Du plaisir d'une amour nouvelle
Plus d'un berger est enchanté:
Mais qui va, comme vous, toujours de belle en belle,
Ignore les plaisirs d'un cœur tendre et fidèle:
Qui les connoît, n'est point tenté
Du plaisir d'une amour nouvelle.

STANCES IRRÉGULIÈRES SUR LA MORT DE Mme DES HOULIERES.

1694.

Ici, Muses, ici que venez-vous chercher?
Sous ces sombres cyprès, hélas! qui vous appelle?
Vous n'y trouverez point cette illustre mortelle,
Dont les doctes chansons avoient su vous toucher.
La déesse sourde et cruelle,
De mes bras vient de l'arracher.

En vain, pour garantir une tête si chère,
J'ai mille fois du ciel imploré le secours:
Au précieux devoir de sauver une mère,
J'ai sacrifié mes beaux jours.
Mais le cruel destin qui m'accable toujours,
Des larmes que produit une douleur amère
Redouble sans cesse le cours.

Le ciel à mes ennuis n'a point marqué de terme,
Et du plus foible espoir j'ignore les douceurs.
Sans cesse en proie à de vives douleurs,
J'appelle à mon secours cette ame grande et ferme,
Et qui, d'un œil égal au milieu de mes pleurs,
Envisagea la mort sans craindre ses horreurs.
Mais que me sert, hélas! de l'invoquer sans cesse,
De me représenter ce qu'elle a combattu,
Et dans tous ses malheurs quelle fut sa sagesse?
Je m'abandonne à ma foiblesse,
Et je n'ai rien de sa vertu.

Muses, ne cherchez plus cet esprit admirable,
L'honneur de notre siècle et du sacré vallon.
De cette perte irréparable
Chargez les fastes d'Apollon.
Allez aux bords de l'Hypocrène,

Par des torrens de pleurs célébrer son trépas ;
Et si ma douleur vous ramène,
Respectez mes soupirs, ne me consolez pas.

AIR.

DANS ces lieux rêvons à loisir ;
Rien n'y peut troubler le plaisir
De penser au berger que j'aime.
Hélas ! que ce berger charmant
Ne pense-t-il à moi de même ?
Qu'il y penseroit tendrement !

STANCES IRRÉGULIÈRES

sur l'honneur que M. Corneille * m'a fait de me mettre dans son Dictionnaire universel.

VENEZ, Muses, venez; venez mêler des fleurs
Aux funestes cyprès qui m'ont environnée;
Venez, suspendez mes douleurs;
Faites que l'amitié, de cent vertus ornée,
Arrête pour un temps mes soupirs et mes pleurs.

NE craignez rien, ombres plaintives;
Tous vos droits sur mon cœur vous seront conservés:
Tendre amant, chers amis, vos noms y sont gravés:
Quelques maux, quelques biens, quelques prérogatives,
Quelque nombre de jours qui me soient réservés,
. . . .
Où descendus aux bords des infernales rives,
De l'éternel oubli vous serez préservés.

UN illustre mortel, chargé d'ans et de gloire,
Révéré parmi nous, et chanté mille fois,

REMARQUE.

* Thomas Corneille.

Vient, en plaçant mon nom au temple de Mémoire,
 De faire honneur à votre choix.
Corneille... A ce grand nom, ah! je crois vous entendre
Applaudir aux transports d'une amitié si tendre.
Des muses et des arts il est toujours l'appui.
 Quel cœur, hélas! peut se défendre
D'admirer la douceur, l'esprit qui règne en lui?
 Pour servir d'exemple aujourd'hui,
Du sein de la vertu le ciel le fit descendre.

Toujours laborieux au milieu de ses maux,
Ce grand homme, admiré par le travail immense
Dont il vient d'enrichir et son siècle et la France,
Veut terminer, dit-il, ses glorieux travaux.
Semblable à ces vainqueurs maîtres de la victoire,
Que cent faits éclatans ont soumise à leurs lois,
Il veut se reposer dans le sein de la gloire
 Qui l'a couronné tant de fois.
Mais si-tôt qu'elle parle, à ses ordres fidèle,
Accoutumé comme eux d'obéir à sa voix,
Comme eux il quittera le doux repos pour elle.

Muses, vous le verrez, malgré ces vains projets,
 Vous rendre encor d'heureux hommages.
 Les grands hommes dans leurs ouvrages,
Ainsi que les héros, ne vieillissent jamais.

IRIS,

ÉGLOGUE.

Errez, mes chers moutons, errez à l'aventure;
J'ai perdu mon berger, ma houlette et mon chien.
S'il plaît aux dieux, je n'aimerai plus rien
Qui soit sujet aux loix de la nature.

Mon cœur, toujours brisé par de cruels ennuis,
Ne cherche plus que la retraite.
Paissez, mes chers moutons; sans chien et sans houlette,
Je ne puis vous garder dans l'état où je suis.

Contre mes tristes jours depuis que tout conspire,
Déjà plus d'une fois les brillantes saisons
Ont embelli nos champs de fleurs et de moissons.
A mes vives douleurs, hélas ! puis-je suffire?

Partez, laissez-moi seule, innocens animaux,
Mêler encor mes pleurs à l'onde fugitive.
Non, n'attendez plus rien de ma raison captive;
Elle succombe enfin sous le poids de mes maux.

Ne vous reposez plus sur l'amitié sincère
Qu'ont toujours eu pour moi les bergers d'alentour.
Je n'éprouve que trop qu'ils ont perdu le jour.
Qu'il en est peu de pareil caractère!

J'entends vos bêlemens; ils ne sont que trop doux.
Que je vous plains! que je vous aime!
Mais, quand je ne puis rien dans mes maux pour moi-même,
Hélas! que pourrai-je pour vous?

Puissiez-vous, chers moutons, dans les gras pâturages,
Vivre dans une heureuse et douce oisiveté!
Puisse Pan, attentif à votre sûreté,
Vous garantir des maux, des loups et des orages!

Ainsi l'aimable Iris, sur les bords d'un ruisseau,
Livrée à sa douleur mortelle,
Éloignoit à regret, pour jamais, d'auprès d'elle,
Son triste et fidèle troupeau.

ODE.

1696.

Le plus beau des mois
Remplit notre attente.
La terre est riante;
Déjà dans les bois
Le rossignol chante;
Déjà les moutons
Paissent les herbettes,
Et font mille bonds
Au son des musettes.

Cent objets aimés,
Dont la mort trop dure
Borna l'aventure,
En fleurs transformés,
Parent la verdure:
Un frais éclatant
Sur leur teint demeure,
Qu'un zéphyr galant
Anime à toute heure.

Le naissant gazon,
Dans les bois, à l'ombre
D'un bocage sombre,
Offre à la raison
Des périls sans nombre.
Le maître des cœurs,
Qui veille sans cesse,
Cache sous les fleurs
Le trait qui nous blesse.

Mais à quoi vous sert,
Pour nous mieux surprendre,
Amour, de nous tendre,
Sur le gazon vert,
Un piége si tendre?
Quel est le berger
Qui daigne nous mettre
Dans l'affreux danger
De lui trop permettre?

En vain tous les jours
La nature appelle
La saison nouvelle
A votre secours;
Ah! que vous sert-elle?
Les seuls animaux,

Tout fier que vous êtes,
Sont dans nos hameaux
Vos seules conquêtes.

Les brillans appas,
Qui dans le bel âge
Sont notre partage,
Ne nous valent pas
Un seul tendre hommage.
Quitte ton carquois,
Enfant plein de charmes;
A de vains emplois
Refuse tes armes.

Pour l'anéantir,
Replonge le monde
Dans la nuit profonde
D'où l'a fait sortir
Ton ardeur féconde.
Ici, comme ailleurs,
Que rien ne s'augmente,
Et de nos malheurs
Que tout se ressente.

Mais pourquoi crier?
Quel dépit m'anime?
Eh quoi donc! sans crime

L'univers entier
Seroit ta victime?
Oui, ce n'est qu'à nous,
Foibles que nous sommes,
Qu'on doit les dégoûts
Qu'ont pour nous les hommes.

Lorsque la pudeur,
Sans qui la tendresse
Détruit la sagesse,
Cachoit au vainqueur
Un peu de foiblesse,
Cent et cent autels
S'érigeoient aux belles,
Et sur les mortels
Tu régnois par elles.

MADRIGAL.

Au milieu des frimats, des glaçons et des neiges,
Comme dans la saison de Flore et des Zéphyrs,
L'Amour aux jeunes cœurs tendoit les plus doux piéges;
Par lui tout se changeoit en de charmans loisirs.
Mais depuis qu'à Bacchus ces ingrats sacriléges
Ont offert leur encens et borné leurs desirs,
Le triste Amour outré, le cœur gros de soupirs,
De voir du dieu du vin les bachiques cortéges,
Au milieu des frimats, des glaçons et des neiges,
Comme dans la saison de Flore et des Zéphyrs,
Ne fait plus naître de plaisirs.

RONDEAU DE M. CHARPENTIER,

A MLLE DES HOULIERES.

Pour être aimé, il faut qu'on soit aimable,
De corps gentil, et d'esprit agréable,
S'il est possible, en la fleur de ses ans.
Jeunesse duit aux doux ébattemens,
Qui de l'amour font un jeu délectable.

Vieillesse, hélas! maladie incurable,
Rend un amant aux nymphes méprisable,
Quand à leurs yeux il s'offre en cheveux blancs
Pour être aimé.

Moi, qui me sens de ce crime coupable,
Des beaux-esprits doyen peu mariable,
Cessez, Iris, de rire à mes dépens :
Quand me parlez de boire, j'y consens;
Mais plus ne suis en âge convenable
Pour être aimé.

REPONSE A M. CHARPENTIER,

DOYEN DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

RONDEAU.

Au dieu charmant vous pouvez bien encore
Offrir encens; point il ne déshonore
Gens comme vous, toujours sûrs d'un retour.
Oui, vous pouvez inspirer de l'amour,
Je le sens bien au ſeu qui me colore.

Sur votre teint on voit toujours éclore
Ces belles fleurs dont se pare l'aurore,
Quand elle vient annoncer un beau jour
Au dieu charmant.

Les dieux sur vous, ainsi que sur Pandore,
Ont répandu chacun ce qui décore
Les favoris du céleste séjour.
Ne craignez point, aimez; et sans détour
Livrez-vous, tout comme l'amant de Laure,
Au dieu charmant.

ÉPITRE A MADEMOISELLE ***.

Hélas! où vous engagez-vous?
Vous ignorez les maux qu'un parfait amour cause;
Vous ne voyez, Iris, que ce qu'il a de doux,
Sans examiner autre chose.
Le berger qui vous plaît est charmant, je le crois;
Il a mille vertus; il est tendre, agréable:
Mais ce berger, pour être aimable,
Vous met-il à couvert des maux que je prévois?

Je ne crains point pour vous la funeste aventure
D'Ariane laissée en proie à sa douleur;
Vous n'éprouverez point un semblable malheur;
Vous n'aurez point d'amant perfide ni parjure.
Votre vertu, votre beauté,
Les dons qu'a mis en vous la savante nature,
Seront les sûrs garans de sa fidélité.

Mais pour rendre heureuse une belle,
Est-ce assez, croyez-vous, qu'un amant soit fidèle,
Qu'il possède à-la-fois les précieux trésors
De l'esprit, de l'ame et du corps,
Et qu'il soit des bergers le plus parfait modèle?

Le sort, ingénieux à vous persécuter,
Ne vous donne peut-être un amant plein de charmes,
Que pour vous condamner à d'éternelles larmes.
Ah! si dans votre cœur que tout semble agiter,
La raison aujourd'hui se fait encore entendre,
Évitez un penchant qu'il est beau d'éviter;
Et songez, pour vous mieux défendre
Du dangereux poison qui sait tout enchanter,
Que la mort d'un amant soumis, fidèle et tendre,
Est de tous les malheurs le plus à redouter.

On se dit, mais en vain, quand la mort nous sépare
D'un amant dont l'amour a formé les beaux nœuds,
Que rien ne garantit de cette loi barbare,
Et que tout est soumis à ce qu'elle a d'affreux.
Quoiqu'à tous les mortels cette loi soit commune,
On se croit seule en butte au destin rigoureux;
Et, dans cet état douloureux,
Tout nous rend la vie importune:
La perte des présens que nous fait la fortune,
Touche moins un cœur généreux.

La raison, qui nous met au-dessus des foiblesses,
Vous peut mettre aisément au-dessus des richesses,
Dont l'appas séducteur enchante les humains.
Mais, hélas! belle Iris, quand on perd ce qu'on aime,

Cette fière raison, dont l'empire est suprême,
Renonce sans effort à ses droits souverains;
Et, loin de condamner notre douleur extrême,
Dans les cœurs malheureux elle rend elle-même
Ses plus sages conseils inutiles et vains.

Pour affoiblir les maux où ma crainte vous livre,
Je vois, j'entends déjà l'industrieux Amour,
Toujours attentif à vous suivre,
Vous déguiser l'horreur que l'on a de survivre
A la perte d'un bien que l'on perd sans retour.
Du temps où nous vivons, si vous osez l'entendre,
Jusqu'aux temps les plus reculés,
Hélas! charmante Iris, ce dieu, pour vous surprendre,
Vous parlera de cent et cent cœurs désolés,
Qui, sur les sombres bords toujours prêts à descendre,
Par ses soins se sont consolés.

Mais, loin de vous laisser séduire
Aux charmes trop puissans de ce dieu plein d'appas,
Dans ce qu'il vous dira, cherchez à vous instruire.
Un cœur que la raison gouverne et sait conduire,
Est, vous le savez bien, d'un grand prix ici-bas.
Ne vous reposez point sur les puissantes armes
Du temps, qui triomphe toujours
Des plus vives douleurs, des plus tendres amours:

Le temps, quand la raison autorise nos larmes,
Contre notre douleur est d'un foible secours.

Artémise autrefois, cette illustre Artémise,
Ce modèle étonnant de vertu, de grandeur,
Conserva pour Mausole une héroïque ardeur;
Et, pleine des transports d'une flamme permise,
Elle porta si loin l'excès de sa douleur,
Que ni le temps, ni sa valeur,
Ni même ce tombeau d'éternelle mémoire,
Ne purent l'empêcher de faire de son cœur
Un sépulcre vivant, où l'amour eut la gloire
De renfermer (ah! j'en frémis d'horreur)
Les restes précieux de son fameux vainqueur.

D'un destin si cruel, d'une vertu si rare,
Pourquoi chercher, Iris, un exemple si loin?
D'un amour aussi grand, d'un sort aussi barbare,
Ce siècle heureux est le témoin.
Dans un temple sacré, brillante, jeune et belle,
Des Ursins *, dont le nom doit être respecté,

REMARQUE.

* Marie-Félice des Ursins, veuve de Henri, duc de Montmorenci, décapité à Toulouse en 1632, se fit religieuse à Moulins, dans un couvent qu'elle fonda, de l'ordre de la Visitation, où l'on voit le beau mausolée qu'elle a fait élever à la mémoire de son mari.

Donna de sa fidélité
Un exemple fameux qui la rend immortelle.

Le temps, de ses douleurs n'arrêta point le cours;
Au pied des saints autels elle pleura toujours:
Toujours d'un époux mort la tendre et triste image
Se retraçoit à son cœur amoureux;
Et, jusqu'à ce moment heureux
Que le foible mortel avec crainte envisage,
Elle porta la gloire de ses feux.

Cet exemple pour vous doit être redoutable.
Un grand cœur aux malheurs est souvent destiné;
Le vôtre est généreux, grand, sensible, équitable,
Et tel enfin qu'il faut pour être infortuné.

MADRIGAL.

Chère ombre de Tircis, hélas! où fuyez-vous?
Écoutez mes soupirs, voyez couler mes larmes,
Et voyez de vos droits le temps toujours jaloux.
Mais vous n'arrêtez point! Que d'affreuses alarmes!
N'êtes-vous plus sensible à des transports si doux?
Ma voix pour mon amant n'a-t-elle plus de charmes?
Chère ombre de Tircis, hélas! où fuyez-vous?

POUR MONSIEUR DOUJAT,

DOYEN DU PARLEMENT.

MADRIGAL.

D'UN madrigal on veut que je régale
Un magistrat favori de Thémis;
Mais pour le bien louer ma peine est sans égale:
Ce magistrat pourtant est fort de mes amis;
De tous les temps je l'appelai mon père.
S'il l'est, au vrai, je n'en sais rien.
Ce que je sais, c'est qu'il aimoit ma mère,
Et que ma mère étoit femme de bien.

STANCES

SUR LA PAIX DE RISWIC.

1697.

Dans un de ces beaux lieux chéris de la nature,
Où règnent de tout temps l'innocence et la paix,
Sur un lit émaillé de fleurs et de verdure,
D'un tranquille sommeil je goûtois les attraits.

A peine à ces douceurs m'étois-je abandonnée,
Quand une voix, par des sons éclatans,
Fit tomber les pavots dont j'étois couronnée.
J'ouvre à ce bruit mes yeux à demi-languissans;
Je vois (j'en suis encore interdite, étonnée),
Je vois Olympe; et ses regards perçans,
Pleins encor d'un beau feu, malgré sa destinée,
Pénétroient au travers des voiles accablans
Dont l'éternelle nuit la tient environnée.

Ma fille, me dit-elle, abandonne un repos
Honteux pour toi, pour ma mémoire;
Et, si tu crains mal-à-propos

De chanter de Louis la nouvelle victoire,
Ma lyre, accoutumée à chanter ce héros,
Te prêtera des sons pour célébrer sa gloire.

Fais-le voir à ces rois jaloux de sa grandeur,
Tel que l'on peint le maître du tonnerre,
Quand sa main lance sur la terre
Les redoutables feux de sa juste fureur;
Ou, lorsque désarmé de son courroux vengeur,
Il immole à la paix, quoique toujours vainqueur,
Ces fertiles lauriers dont le dieu de la guerre
A tant et tant de fois couronné sa valeur.

Tu te dois toute entière à l'honneur qui t'appelle,
Pour chanter de Louis les faits prodigieux;
Les jours d'une seule mortelle
Ne pouvoient pas remplir un sort si glorieux.
Ce précieux talent est le prix de mon zèle;
Cent fois pour l'obtenir j'importunai les dieux;
Je voulois que mon sang, à ses devoirs fidèle,
Célébrât après moi ce roi victorieux.

Ce prince offre à tes chants une illustre matière.
En faveur de la paix il renonce à ses droits;
Et, tout couvert encor d'une noble poussière,
Ce héros, aujourd'hui le plus puissant des rois,

A, de ses propres mains, mis l'unique barrière
Qui pouvoit arrêter ses rapides exploits.

La cruelle Discorde, outrée et fugitive,
Rentre dans le fond des enfers;
Louis, en l'accablant de fers,
L'a contraint pour jamais à devenir oisive,
Et du sort de cette captive
Il fait l'heureux destin de cent peuples divers.
Je vois renaître l'abondance;
Déjà de tous côtés arrivent sur ces bords
Ces grands et rares trésors,
Qui du peuple et des rois font la magnificence.

Pour commencer de si beaux jours,
Après tant de travaux, après tant de conquêtes,
Je vois le blond hymen et les tendres amours
Allumer leurs flambeaux, de fleurs ceindre leurs têtes:
Les jeux et les plaisirs, qui les suivent toujours,
Leur préparent déjà mille galantes fêtes.

Je vois deux amans destinés
Au sacré nœud d'une chaîne éternelle:
Leur union tendre et fidelle
Fera naître bientôt des héros couronnés,
A qui Louis-le-Grand servira de modèle.

Une postérité si belle
Comblera de bonheur les peuples fortunés.

Après ces mots, je la vis disparoître.
Son départ acheva de dessiller mes yeux.
Mon zèle, impatient de se faire connoître,
Profite du secours que j'ai reçu des dieux,
Pour offrir mon encens à mon auguste maître.

RONDEAU A M. DE LA RIVIÈRE,

qui la prioit de finir un rondeau qu'il feignoit de ne pouvoir achever, et dont le mot étoit : *Au nom d'Amour*.

Au nom d'Amour tout devenoit facile,
Il ne falloit qu'aimer pour être habile,
Dans l'heureux temps où l'on savoit aimer :
Un cœur galant se pouvoit exprimer,
Sans le secours d'Horace ou de Virgile.

Le vôtre est tel; il en sait plus que mille;
Et la raison, ce beau meuble inutile,
Ne sert souvent qu'à le mieux enflammer
Au nom d'Amour.

Ah! pourquoi donc, chez moi, fille tranquille,
Venir chercher une veine fertile?
Pourquoi vouloir me faire présumer
Qu'au nom d'Amour vous ne sauriez rimer?
Mieux le ferez qu'Ovide et Théophile
Au nom d'Amour.

A MADEMOISELLE L'HÉRITIER.

RONDEAU.

Contre l'Amour qu'osez-vous entreprendre?
Il a des feux prêts à reduire en cendre
Ces fiers mortels qui méprisent ses loix.
De la raison n'écoutez point la voix;
Elle ose plus qu'elle ne peut prétendre.

Dans tous les temps elle n'a pu défendre
Un cœur charmé du plaisir de se rendre;
A quoi vous sert de parler tant de fois
Contre l'Amour?

Tremblez, Philis : il est un moment tendre,
Où, malgré nous, l'Amour sait nous surprendre.
Craignez le sort qui suit un fatal choix.

Le triste écho, dans le fond de nos bois,
Souffre, languit, et ne fait rien entendre
Contre l'Amour.

RONDEAU DE M. DE LA RIVIÈRE,

A Mlle DES HOULIERES.

En vous servant, je ne puis aspirer
Au moindre bien qu'Amour fait desirer
A ceux qu'il a soumis à son empire;
Qu'un seulement, c'est d'oser vous écrire
Que je vous aime, et de vous le jurer.

C'est un plaisir de vous le déclarer;
Il donne un peu le temps de respirer:
Mais est-ce assez pour un cœur qui soupire
En vous servant?

Non, et l'Amour voudroit réitérer
Ce doux baiser. Pourquoi le différer?
Vous le voulez. Quoi que vous puissiez dire,
Celui d'hier ne fut pris que pour rire:
C'est bien le moins que je puis espérer
En vous servant.

RÉPONSE A M. DE LA RIVIÈRE.

En me servant, que peut-on espérer?
Mon cœur est-il un bien à desirer?
Il est soumis au tyrannique empire
Du jeune dieu qui vous force d'écrire
Le cruel mal qui vous fait soupirer.

Si la raison me pouvoit éclairer,
Contre l'Amour j'oserois conspirer;
Vous m'aideriez peut-être à le proscrire,
En me servant.

Mais que sert-elle? Ah! pourquoi révérer
Un faux pouvoir qui ne sert qu'à parer,
Et dont l'Amour enfin ne fait que rire?
A tant de maux mon cœur ne peut suffire;
Ne venez point encor le déchirer
En me servant.

AIR.

VENEZ, petits oiseaux, sous ces charmans ombrages
De mon Iris annoncer le retour ;
Venez célébrer un amour
A qui le temps ne peut faire d'outrages.
Pour rendre mon bonheur plus doux,
Quand vous aurez admiré cette belle,
Agréables témoins de notre ardeur fidelle,
Partez, volez, séparez-vous,
A mes jaloux rivaux portez-en la nouvelle.

A M. DE LA RIVIÈRE.

MADRIGAL.

VOUS, en qui d'un ami fidèle
Je croyois retrouver les solides plaisirs
Qui donnent aux bons cœurs l'estime mutuelle,
Hélas! qu'est devenu le vif, le touchant zèle
Qui devoit seul en moi borner tous vos desirs ?
L'Amour ne fait-il point de vos charmans loisirs
Un sacrifice à quelque belle ?

HYMNE A LA PAIX.

1703.

Venez, fille du ciel, descendez sur la terre;
Louis ne combat que pour vous:
Partez, n'attendez pas que son juste courroux
Ait accablé de son tonnerre
Ces superbes rivaux de sa gloire jaloux.

La victoire, à son char de tout temps attachée,
Couronne ce héros au gré de ses souhaits,
Et la terre est encor jonchée
Des nombreux escadrons que la France a défaits.
Il triomphe pour vous; venez, divine Paix.

Venez, hâtez-vous de descendre;
Voyez de tous côtés épars,
Ces mélanges de morts, d'armes et d'étendards:
A sa clémence enfin venez encor le rendre;
Jetez sur l'univers, qu'il peut réduire en cendre,
Vos plus favorables regards.

HYMNE A L'AMOUR,

sur la demande que M. le marquis DE CADRIEU, maréchal de camp, et M. le marquis DE VALEUSE, brigadier des armées du Roi, m'ont faite d'un Printemps.

LORSQUE le printemps nous sépare,
Comment puis-je chanter son retour, ses attraits?
Dieux ! contre nous tout se déclare.
Amour, fais descendre la Paix;
Que nos charmans guerriers ne nous quittent jamais.

FORCE cette belle exilée
A réparer les maux que la discorde a faits;
Nos cœurs en vain l'ont rappelée.
Amour, fais descendre la Paix;
Que nos charmans guerriers ne nous quittent jamais.

QU'ELLE revienne sur la terre
Répandre à pleines mains ses graces, ses bienfaits;
Désarme le dieu de la guerre.
Amour, fais descendre la Paix;
Que nos charmans guerriers ne nous quittent jamais.

Si Mars refuse de se rendre,
Frappe ce fier vainqueur de mille nouveaux traits ;
A-t-il jamais pu s'en défendre ?
Amour, fais descendre la Paix ;
Que nos charmans guerriers ne nous quittent jamais.

Tu dois, pour l'honneur de tes armes,
Mêler à leurs lauriers des myrtes toujours frais.
Amour, fais cesser nos alarmes ;
Amour, fais descendre la Paix ;
Que nos charmans guerriers ne nous quittent jamais.

AIR.

Le chant des rossignols, la charmante verdure,
De Zéphyre et de Flore annoncent le retour ;
Tout est brillant dans la nature,
Rien n'y languit plus que l'Amour.
Ce dieu charmant est banni de nos fêtes ;
Et tous nos bergers aujourd'hui,
De pampre au lieu de myrte osent parer leurs têtes :
Bacchus a triomphé de lui.

BOUQUET A MADAME....

Mille amans aujourd'hui célèbrent votre fête.
Que deviendront mes soins au milieu des amours?
Je les vois empressés à parer votre tête
De guirlandes de fleurs qui dureront toujours.
Que le ciel ne m'a-t-il fait naître
D'un sexe à vous offrir mes voeux!
Tous ces rivaux pour moi seroient moins dangereux.
De vous, charmante Iris, j'eusse été, sans peut-être,
L'amant le plus fidèle et le plus amoureux.

CHANSON.

Venez, Amour, venez embellir la nature:
Tout languit où vous n'êtes pas.
Les fleurs, la naissante verdure,
Le chant des rossignols, des eaux le doux murmure,
N'ont sans vous pour les coeurs que de foibles appas.
Venez, Amour, venez embellir la nature:
Tout languit où vous n'êtes pas.

AU SOMMEIL.

Divin Sommeil, doux calme de nos sens,
Toi qui viens régner sur mon ame,
Achève de calmer les peines que je sens.
Sous le poids des pavots les plus assoupissans,
Éteins, détruis la dévorante flâme
Qui remplit ces beaux lieux de mes tristes accens.
Divin Sommeil, doux calme de nos sens,
Toi qui viens régner sur mon ame,
Achève de calmer les peines que je sens.

A L'AMOUR.

Non, cruel Amour, non jamais,
Non, ce cœur malheureux, tout percé de tes traits,
Ne sentira plus ta puissance.
La Raison, qui prend sa défense,
En a fait pour toujours le temple de la Paix.

SUR LA GLOIRE.

Frivole espoir, qui séduis les humains,
A tes charmes puissans je suis inaccessible.
Toi seul cause aujourd'hui les maux dont je me plains.
Par de brillans projets, toujours grands, souvent vains,
Tu ne fais que tracer une route pénible
A des malheurs certains.
Aux mortels aveuglés tu commandes en reine.
En vain l'Amour tremblant à leurs yeux vient s'offrir;
Trompés par les appas d'une chimère vaine,
Ils volent à la mort sans craindre de mourir.
C'est ainsi que Tircis, à la fleur de son âge,
Malgré les tendres feux dont il brûloit pour moi,
A travers de mes pleurs sut s'ouvrir un passage,
Et courut à la mort sans crainte et sans effroi.

A MESSIRE

MARC-RENÉ DE VOYER DE PAULMI,

marquis d'Argenson, conseiller d'état, et lieutenant-général de police,

SUR LE RÉTABLISSEMENT DE SA SANTÉ.

1712.

Du dieu qui préside au Parnasse,
Pour toi j'ai dans tes maux imploré le secours.
Quel autre eût pu remplir ta place?
Quel autre a mérité d'avoir de plus longs jours?
Combien auroit gémi la fameuse Lutèce,
Qui doit à ton activité,
A ta prudence, à ta sagesse,
Son heureuse tranquillité,
Si l'implacable déité
Eût terminé ta vie, avant que la vieillesse
En eût borné l'extrémité!
Mais enfin, grace au ciel qui pour nous s'intéresse,
Tes jours, notre bonheur, tout est en sûreté.

IM-PROMPTU D'UNE DAME,

en voyant mademoiselle DES HOULIERES copier des pièces fugitives.

DES HOULIÈRES, je sens que ma bile s'allume,
Quand je te vois prendre une plume
Pour copier cent ouvrages divers.
Rien n'est digne aujourd'hui de ta main que tes vers.

MADRIGAL DE LA MÈME,

en envoyant à mademoiselle DES HOULIERES les portraits de Pétrarque et de Laure.

SI le fameux Pétrarque étoit encore en vie,
En personne il iroit chez vous.
Contentez-vous de sa copie,
Que Laure suit encor, sur un soupçon jaloux.

ÉPITRE A M. DE LA RIVIÈRE.

Je n'ose déclarer, et Cloris n'ose entendre
Ce que ses beaux yeux font sentir.
Dans le dessein d'aimer, qu'ai-je donc à prétendre
Que la honte et le repentir?
Sous quelle maligne influence,
Grands dieux! ai-je reçu le jour?
J'offenserai Cloris, si j'ai quelque espérance;
Si j'aime sans espoir, j'offense mon amour.
Dans un tel embarras, quel parti dois-je prendre?
Voici l'arrêt que mon cœur vient de rendre.
Ne fais plus d'inutile effort;
Aime, dit-il, jusques à ta souffrance;
Contente-toi du noble sort
D'aimer Cloris dans le silence,
Et de l'aimer jusqu'à la mort.

STANCES IRRÉGULIÈRES,

EN RÉPONSE A M. DE LA RIVIÈRE.

Damon, ne croyez pas que je sois insensible
Au mal dont vous êtes atteint.
Je ne comprends que trop ce qu'il a de terrible,
Et mon cœur en secret vous plaint;
Ne m'aimez pas, s'il est possible.

L'Amour ne nous rend point heureux;
Ses plaisirs n'ont rien de solide :
Ardent, volage, impétueux,
Son caprice lui sert de guide.
Éloignez pour jamais cet enfant dangereux,
Qui souvent de nos biens et de nos maux décide.

Dans l'aimable saison des jeux et des plaisirs,
Ce conseil, je le sais, ne seroit point d'usage.
On ne fait point un ami sage
D'un amant qui dans le bel âge
Ne consulte que ses desirs.

Mais quand d'une si folle ivresse
Le temps nous a fait revenir,
Notre ame, exempte de foiblesse,
Doit la craindre et la prévenir.
Eh! ne trouve-t-on pas dans la sage tendresse,
Des douceurs, des plaisirs, que l'on voit moins finir
Que ceux d'une ardente jeunesse?

Écoutez la raison, elle emprunte ma voix;
Et mon cœur, d'accord avec elle,
Ne nous imposera que d'agréables loix.
Il est discret, tendre et fidèle,
Et, sans le trop vanter, digne de votre choix.

ÉPITRE DE M. DE LA RIVIÈRE.

Fille d'une aigle, aigle vous-même,
Qui n'avez point dégénéré;
Dont par-tout le mérite extrême
Est si justement révéré,
Qu'on s'honore quand on vous aime;
Aimable interprète des dieux,
Qui parlez si bien leur langage,
Et qui portez dans vos beaux yeux

Et leur douceur et leur image ;
Recevez ce petit hommage
Que je vous offre tous les ans.
C'est un tribut de sentimens
Qui ne convient plus à mon âge :
Les bienséances me l'ont dit.
Les amours et les vers sont faits pour la jeunesse ;
Mais le feu de mon cœur, qui soutient mon esprit,
Amuse et trompe ma vieillesse.
Faites-moi seulement crédit
D'agrémens et de gentillesse ;
Contentez-vous du fond de ma tendresse.
Il en est de ce que je sens,
Comme des tableaux d'un grand maître,
Dont la beauté ne fait que croître
Et redoubler de force à la longueur du temps.
Votre vertu n'est pas commune ;
Vous aimez à faire du bien :
Donnez mes yeux à la Fortune,
Il ne vous manquera plus rien.

RÉPONSE DE MLLE DES HOULIERES.

Ami trop galant et trop tendre,
Et pour qui mon estime augmente chaque jour,
De vous-même, de votre amour,
En homme généreux aidez à me défendre.

CHANSON.

Brisons nos armes,
Séchons nos larmes.
Amour, tu nous désarmes.
Ah! qu'il est doux!
Ah! qu'il est doux
De céder à tes coups!

La fière Bellone,
Contre le repos
Crie en vain et tonne.
Un jeune héros,
Que la paix désarme,

Dans ses plus beaux jours
Se doit tout au charme
Des tendres amours.

Pourquoi se défendre
Dans les premiers ans
D'un penchant si tendre?
Les heureux amans,
Que la paix désarme,
Dans leurs plus beaux jours
Se doivent au charme
Des tendres amours.

CHANSON.

Belle jeunesse,
Que l'amour presse,
Cédez à ses coups.
De la sagesse
La tendresse
Est l'écueil le plus doux.

Ses moindres armes
Ont mille charmes.

Les tendres soupirs,
Les soins, les larmes,
Les alarmes,
Tiennent lieu de plaisirs.

Que voulez-vous faire
De tant de beauté?
Est-il nécessaire
De tant de fierté?
Calmez les peines
Du plus tendre amour.
Prévenez le jour
Où les inhumaines,
Sans donner de chaînes,
En portent à leur tour.

ÉPITRE AU ROI.

1714.

Héros, dont les vertus, les grandes actions,
Ont porté dans les cœurs cette ardeur vive et pure
Qui soumet à ton sang les fières nations,
Daigne écouter mon aventure.

J'ÉTOIS encor dans les bras du sommeil,
Lorsque le dieu du jour, dans la nuit la plus noire,
Vint précipiter mon réveil,
Pour montrer à mes yeux cette brillante histoire *,
Qu'au gré de ses desirs ses plus chers nourrissons
Viennent de tracer à ta gloire,
Et dont les faits d'éternelle mémoire
Seront pour nos neveux d'éclatantes leçons.

LÈVE-TOI, me dit-il, cours, vole; et qu'à ton zèle
LOUIS reconnoisse tes chants.
Demande-lui, pour prix de ton ardeur fidele,
Ces fastes précieux où sa gloire immortelle
Triomphera de l'envie et du temps.
Va, ne crains pas de lui déplaire;
Quelque présent que puisse être à tes yeux
Tout ce qu'à ce héros l'univers a vu faire
Et de grand et de glorieux,
Ce livre à tes travaux est encor nécessaire;
Et sa bonté pour toi, fusses-tu téméraire,
Obtiendra de LOUIS ce dépôt précieux.

REMARQUE.

* Histoire de Louis XIV en médailles, composée par l'Académie des Belles-Lettres.

A MONSIEUR ***.

MADRIGAL.

Avec moins de beauté que Philis, que Climène,
Et le cœur plein encor d'un tendre souvenir,
Du vôtre, sans nul soin, je les ai su bannir.
Mes regrets pour Tircis ont brisé votre chaîne.
Je veux, en vous fuyant jusqu'à mon dernier jour,
Eviter les appas d'une flamme nouvelle.
Sensible à vos soupirs, peut-être un autre amour
Vous rendroit encore infidèle.

VERS DE M. DE LA RIVIERE,

A MLLE DES HOULIERES,

qui lui avoit demandé l'état de ce qu'elle lui devoit.

VOICI, mademoiselle, le détail de ce que vous me devez. Premièrement,

Pour les ennuis d'un long silence;
Pour mes chagrins au temps de votre absence;
Pour des desirs de vous revoir,
Qui redoublent quand je vous quitte;
Pour m'être attaché sans espoir
Aux charmes de votre mérite;
Pour n'avoir fait ma cour qu'à votre bon esprit;
Pour vous avoir caché ce que je pense;
Pour les frais de ma patience
A vous faire un si long crédit
De sentimens et de reconnaissance :
Néant. Pour les soins que je vous ai rendus,
Mon goût pour vous les a payés lui-même.

Mais pour ceux que j'ai suspendus
Par l'effort d'un respect extrême,
Je ne sais si vous concevez
Ce que par-là vous me devez.
Il ne faut pourtant pas que votre ame s'agite;
Quoiqu'on ne doive rien rayer
Dans ce mémoire de conduite,
Vous pouvez, sans emprunt, aisément me payer
D'un coup-d'œil; et vous voilà quitte.

RÉPONSE DE MLLE DES HOULIERES.

PLUS je rêve, et plus j'examine
Ce compte, dites-vous, si facile à payer;
Plus contre chaque point ma raison se mutine,
Moins l'amour-propre en veut rayer.
D'accord avec le dieu qui vous rend redoutable,
Il répand sur vos soins, sur vos touchans discours,
Un certain charme inévitable.
Que je plains ma raison entre ces deux amours!

STANCES

EN GALIMATIAS FAIT EXPRÈS.

Cessez de me flatter d'un espoir légitime,
Une fausse raison ne séduit point mon cœur;
Et, malgré les horreurs que m'inspire le crime,
Je pleure les vaincus sans blâmer le vainqueur.
De tant de sentimens mon ame partagée,
Ne sauroit être soulagée.
L'inflexible Destin n'en est pas moins puissant;
Et, quel que soit l'éclat de tout ce vaste empire,
Il est bien mal-aisé de dire
Qu'un criminel est innocent.

N'a-t-on pas vu cent fois, lorsque Mars et Bellone
Allumoient la fureur des fières nations,
Sous des prétextes vains des droits de la couronne,
Eclater le pouvoir des grandes passions?
Des rebelles sujets la sacrilège audace
N'a-t-elle pas trouvé sa place
Jusqu'au brillant séjour des mânes triomphans?
Et n'avons-nous pas vu, dans la fleur de son âge,

La triste reine de Carthage
Pleurer de n'avoir point d'enfans ?

Quels que soient nos projets et notre exactitude,
Toujours l'ambition tient les grands enchaînés.
Nos tendres vœux, hélas! sont-ils plus fortunés,
Lorsqu'un soudain retour arrête une entreprise
Que l'endroit et l'heure autorise ?
La saison change-t-elle au gré de nos desirs?
C'est ainsi que Brutus, dans ses douleurs amères,
Vit de tyranniques chimères
Lui dérober tous ses plaisirs.

On sait quel fut Achille, et quel fut Alexandre,
Combien l'Aréopage avoit de sénateurs;
Mais tout ce qu'à César Rome fit entreprendre,
N'a point purgé la cour du poison des flatteurs.
Dans les pompeux dehors d'une austère sagesse,
Les vieillards que vante la Grèce
Ont-ils loué Sénèque ou révéré Caton ?
Et depuis que Janus eut vu fermer son temple,
Connoît-on de plus rare exemple
Que la chute de Phaéton?

C'est toi, cruel devoir, c'est toi qui nous ordonnes
De courir nuit et jour, ou d'arrêter nos pas;
Toi qui, par la valeur des fières Amazones,

Fis sous le poids des cieux courber le dos d'Atlas.
Lucrèce à sa vertu n'en fut pas moins fidelle;
Hélène, il est vrai, peu cruelle;
Julie et Cléopâtre eurent des soupirans.
Mais tout ce qu'eut de grand le sort de Zénobie,
Ne put jamais sauver la vie
A ceux qui bravoient les tyrans.

Sur ces réflexions, la sagesse profonde
Voit que le mal détruit les biens de l'univers:
Car, après tout, le feu, l'air, et la terre et l'onde,
Font en chaque pays un langage divers.
Ainsi, sans parcourir du couchant à l'aurore,
Du Sarmate jusques au More,
Rome, depuis Tarquin, ayant banni ses rois,
De quelque heureux succès que la gloire me flatte,
Jamais les rives de l'Euphrate
N'entendront mon nom ni ma voix.

TRISTESSE.

Chagrins cuisans, amertume cruelle,
Reprenez dans mon cœur une force nouvelle.
Et toi, mort, prompt remède aux plus vives douleurs,
Approche quand ma voix t'appelle:

Finis ma vie et mes malheurs.
Viens, viens, déesse impitoyable,
Viens m'affranchir des cruautés du sort.
Ta présence pour moi n'a rien de redoutable.
Frappe un cœur malheureux qui ne craint point la mort.

STANCES A APOLLON,

sur l'avènement de PHILIPPE, DUC D'ORLÉANS, petit-fils de France, à la régence du royaume.

1716.

O TOI, qui fus toujours propice à mes efforts,
Prête encore à mon chant les doux sons de ta lyre.
Si le dieu des beaux vers m'inspire,
La fortune sur moi répandra ses trésors.

JE verrai l'aveugle déesse
Se repentir de m'avoir tout ôté ;
Presser en ma faveur la libéralité
Du grand prince, dont la sagesse
Nous rend au doux espoir de la félicité.

Inutile à l'état, mais plein du même zèle,
Mon cœur formé d'un sang répandu tant de fois
Pour le service de nos rois,
Fille de l'illustre mortelle
Qui sur le double mont eût pu donner des lois,
Je ne puis qu'essayer de consacrer comme elle
Les vertus des héros, leur gloire et leurs exploits.

Soutiens donc mes efforts, père plein de lumière:
Philippe offre à mes chants une vaste matière.
Dès son enfance il aima les beaux-arts.
Élevé dans des bras chéris de la victoire,
Dans un âge plus mûr, Philippe aux champs de Mars,
Tout couvert de son sang, se couronna de gloire.

Aujourd'hui que les dieux, au gré de nos souhaits,
L'ont choisi pour régir ce glorieux empire,
Par ses augustes soins la France qui respire,
Va goûter les douceurs d'une éternelle paix.

ADIEU AUX MUSES.

1717.

Allez, Muses, éloignez-vous.
Mon cœur frémit à vous le dire;
Mais quand votre beau feu m'inspire,
Un monstre dévorant, enflammé de courroux,
Qui sans relâche me déchire,
Un cruel monstre à qui je ne saurois suffire,
Redouble sur mon sein ses plus funestes coups.

L'orgueilleux me punit de cet honneur suprême
Où vous m'élevez quelquefois;
Et, sans les grands efforts que fait Apollon même
Pour me sauver de sa fureur extrême,
Ce terrible ennemi m'eût réduite aux abois.

Depuis le moment qui m'opprime,
Quel affreux avenir, hélas! m'a-t-il fait voir!
Sans appui, sans secours, et presque au désespoir,
J'étois sans cesse sa victime,
Et mes moindres frayeurs redoubloient son pouvoir.

Mais enfin la raison, cette fière maîtresse
Et de nos sens et de nos cœurs,

Au milieu même un jour de mes vives douleurs,
Me fit rougir de ma foiblesse,
Et me délivra des horreurs
Que ce monstre à mes yeux représentoit sans cesse.

Malgré ces soins encore, avec avidité,
Le cruel cherche à faire au destin irrité,
De mon cœur malheureux un pompeux sacrifice.
Mais ce cœur, soutenu de l'immense bonté,
Se repose sur sa justice,
Et voit ce monstre affreux avec tranquillité.

VERS

SUR

LA MORT DE Mlle DES HOULIERES,

par messire Philibert Moreau de Mautour,
de l'Académie des Belles-Lettres.

1718.

Des Houlières n'est plus. Cette digne héritière
D'une illustre et savante mère,
Au même âge, et comme elle, a vu finir ses jours.
Un mal presque incurable en a borné le cours.

Onze lustres au plus ont rempli sa carrière.
Autrefois dans mes vers, ou tendres, ou galans,
Je vantai ses appas et ses rares talens;
Mais, sans avoir recours aux louanges profanes,
Ce n'est qu'un encens pur que je dois à ses mânes.
Pénétré de son triste sort,
Des sentimens chrétiens qu'elle eut jusqu'à la mort,
J'oublie alors ces dons que lui fit la nature;
Noblesse, esprit, douceur, graces, vivacité,
Et tout ce qui n'est plus qu'une ombre, une figure,
Quand on pense à l'éternité.
Dieu seul fut son objet. De son amour éprise,
On la vit nuit et jour et souffrante et sòumise.
Bien que par la douleur le corps fût abattu,
L'ame, à la voix du ciel fut docile et fidelle.
Muses, ne louons plus, n'admirons plus en elle
Que sa constance et sa vertu.

FIN.

TABLE DES POÉSIES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

ADIEUX.

Aux Muses.

A l'Amour.

AIRS.

BOUQUETS.

A Madame ***.

A madame de Harley de Chanvallon, abbesse de Port-Royal.

CAPRICE.

CHANSONS.

ÉGLOGUES.

ÉPIGRAMMES.

ÉPITRES, LETTRES, BILLETS, &c.

Au Sommeil.

MADRIGAUX.

Au Roi.

De l'Amour à M. Caze.

Réponse de M. Caze à l'Amour.

De monsieur ***.

Réponse de mademoiselle des Houlières.

De M. Turgot de Saint-Clair.

ODES.

PARAPHRASES.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.



